Au seuil de l'Apocalypse; pour faire suite au Mendiant ingrat, à Mon journal ... et au Pèlerin de l'absolu: 1913-1915

Léon Bloy

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

EXÉGÈSE DES LIEUX GOMMONS

LES UERMÈRKS COLONNES DE L'ÉQtlSK {Coppée. — Lc R. P. JudaS.

— Branftière. — Huysma7is. — Bou7y}et, etc.). MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du Mendia n

Ingrat QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A cocHONs-suR-MARNE, suitc du Mendiant

Ingrat et de Mon Journal. Deux portraits de l'auteur. BELLUAiRES ET PORCHERS. Autroi porlrait (Stock). l'épopée byzantine et g. schlumbkhger {épuiséi.

LA RÉSURRECTION DE VILHERS DK L'iSLE-ADAM (e/;U2Se).

PAGES CHOISIES (18S4-19Û5). Encore un portrait.

CELLE QUI PLEURE (Notre-Damc de la Salettej, avec gravure.

linvendable, suite du Mendiant Ingrat, de Mon Journal et de Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne . Deux gravures.

le sang du pauvre.

le vieux de la MONTAGNE, suite du Mendiant Ingrat.de Mon Journal, de Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne et de l'Invendable. Deux gravures.

vie de mklanie, Bergère de la Salelte, écrite par elle-même. Introduction par Léon Bloy. Portrait de Mélanie.

l'ame de napoléon.

EXKGKSK DES LIEUX CO.MMUNS (NoUVCllc Sél'ie).

SIR LA TOMBE DE HUYSMANS (LaqueiTière).

LE PÈLERIN DE l'ausolu, suite du Mendiant Ingrat, de Mon Journal, de Quatre aiis de captivité à Cochojis-sur-Marne, de l'Invendable et du Vieux de la Montagne.

JEANNE n'AHC KT L'aLLÏMAONE (Crès).

^9^'^'f^- LÉON BLOY

de

l'Apocalypse

Pour faire suite au Mendiant Ingrat

A Mon Journal . . .

A Quatre Ans de Captivité à Cochons-sar-Marne

A l'Invendable

AU Vieux de la Montagne ^

La porte des Humbles...

A JEAN DE LA LAURENCIE

Vous êtes, mon très cher ami, de ceux qui ne peuvent rien oublier. C'est une grâce^ redoutable sans doute, mais une vraie grâce divine, puisqu'elle s'oppose dans les âmes aux entreprises de la Mort.

Ce livre, plein de l'Inoubliable, devait convenir surtout à un cœur meurtri, et c'est pour cela qu'il vous est offert.

Quels que soient nos chemins, vous le savez, nous sommes tous conviés à la Lumière, à la Gloire, à la Paix inimaginable. Ce qu'on nomme la Voie lactée, sans y rien comprendre, c'est un immense Jleuve de larmes dont l'estuaire est au Paradis.

C'est là et non ailleurs, mon cher Jean, que je vous donne rendez-vous.

LÉON BLOY

Vévoitins, ag septembre igi5.

Nous avons laissé en htanc tes passages supprimés par la vemnrtt.

Il s'est trouTé,aux xix* et xx* siècles, une nation pour entreprendre ce qui ne s'était jamais vu depuis le commencement de l'Histoire : l'extinction DBS AMES. Cela s'appelle la Culture allemande.

Asservir, avilir les âmes, cela ne suffisait plus au Prince des Ténèbres. Il fallait les éteindre et il y parvint. L'Allemagne prussianisée cessa d'appartenir à l'humanité. Elle devint une énorme brute féroce et menaça le monde entier.

Dans un livre ti 3S-antérieur aux événements actuels, où mes souvenirs de 1870 étaient consignés, j'avais essayé d'avertir. On me jugea excessif, intempestif et profondément injuste. L'âme française engourdie ne sentait pas l'approche du monstre.

Le réveil a été ce qu'il devait être : l'horreur infinie et presque la mort. Voilà plus d'un an de luttes effroyables, non seulement en France, mais partout, pour sauver la pauvre lampe humaine.

Dieu fasse que ce livre écrit par un vieux solitaire ait le pouvoir de réconforter, fût-ce à l'heure de la mort, quelques amis de Dieu, quelques rares et douloureux tenants de la Grandeur et de la Beauté chrétiennes qu'on veut effacer 1

De Christine van der Meer à Jeanne

Quelle bonne journée nous avons eue ensemble ! Tu ne sais pas quelle impression claire j'ai eue de vos âmes qui me sont apparues belles, fortes et brûlantes ! Comme je les aime, ces chères âmes! Celle de ton mari est d'iirîé simplicité héroïque. C'est vraiment le monstre qui, de sa vision surnaturelle, voit et jug-e toutes choses et renverse l'ordre apparent du pauvre monde. Comme il m'apparaît grand et cher à Dieu !

Lettre de deux jeunes soldats qui vinrent me voir, je ne sais plus quand. Ils me souhaitent, sans banalité, des souffrances et

des peines pour 1913. Elles ne tarderont peut-être pas.

4. — La Doctrine officielle de l'Université, par Pierre Lasserre. Livre non dénué de talent, qui montre et fait sentir le bourbier universi-

Jin SKUIL DK I. APfiCAl YP'-E

taire. Occasion d'un hors-d'œuvre dans une nouvelle série de V Exégèse des Lieux Communs, mon trRvaW actuel.

7. — Lettre de P. L. me reprochant certaines pages du Vieux de la montagne, où il me trouve injuste et dur, ce qui est possible, mais j'avais un tel besoin de me débarrasser de cet effrayant raseur !

Visite d'un autre raseur non moins redoutable. Il apporte une Sainte Face horrible, dessinée et peinte par lui, qu'il croit un chef-d'œuvre. Aussitôt coiilérence de plus de deux heures sur le Saint Suaire de Turin dont il s'est inspiré et dont il tient à nous prouver la parfaite authenticité. Marécag-e d'éloquence. Je n'ai pas eu le caractère d'arrêter ce bavard.

8. — Lettre interminable du même. Non content de m'avoir assommé hier, il m'envoie des pagres sentimentales où il ne parle que de lui et de l'état douloureux de son âme dénuée de consolations. Je suis menacé de visites fréquentes et, en outre, il m'envoie une liste des livres de moi qu'il possède, désirant posséder aussi tous les antres, 'd\ec dédicaces. De la nuiUitude des admirateurs, délivrez-moi, ô Seigneur!

10. — Vers enfantins d'un jeune Corse de Bastia. Dédicace où je suis traité de héros. Ouel- (jiies-unes des pièces étant adressées à d«'s grands hommes tels que Haraucourl, j'ai la curiosité

de chercher mon nom de héros. Le jeune et enthousiaste poète a pensé qu'il pouvait être compromettant de me nommer.

Dans r Univers

A l'occasion de la rentrée des Chambres et pour appeler les lumières et les grâces du Saint-Esprit sur les travaux du Parlement et spécialement sur l'élection du Président de la République, S. Em. le Cardinal Archevêque de Chambéry a prescrit des prières publiques dans les églises.

i3. — Le g-raveur Vibert a entrepris mon portrait. Séance très longue. C'est un homme sans Dieu et Genevois. Il m'avoue avoir été baptisé dans l'ég-lise de Loyson, ci-devant P.Hyacinthe. Quel portrait va-t-il pouvoir faire?... Il s'agit d'une exhibition de ma figure en tête de la belle édition du Désespéré que prépare Georges Grès.

i4. — A un pirate :

Je viens de recevoir ce que vous m'avez envoyé. Cette nouvelle preuve de votre dévouement m'a été douce après un très rude commencement d'année. Vous voudriez me voir « installé dans la g^loire, même dès cette vie ». Je crains qu'il ne vous faille quitter ce désir ou cette espérance. L'expérience de mon dernier livre. L'Ame de Napoléon, est concluante. Dieu ne ueat pas y cela paraît clair. On ne me conçoit pas ayant du succès ^ comme Barrés, par exemple, ou M. Bottom. Mes amis, ne me voyant plus souffrir, ne me reconnaîtraient plus et se dégoûteraient de moi.

Quelque chose dans Le pian divin serait détraqué. J'ai posé hier, trois ou quatre

1^ AU SEUJL DK l. Al'OCVLVPSE

heures, poui^ mon portrait, devant une sorte d'artiste. « Je suis un océan de mépris », ai-je expliqué à cet homme, « et c'est moi qui ai lancé le glaçon, qui creva les flancs du Titanic. » Comment pourrais-je devenir une prairie émaillée de fleurs où paîtraient les aumailles de la sottise contemporaine?

A un religieux

... J'ima^-ine que les martyrs eux-mêmes laissaient quelquefois échapper des gémissements quand la douleur était trop terrible. Dieu me préserve de me comparer à ces grands hommes, de comparer à leurs souflrances mes très inférieures souffrances, qui, pourtant, ont été quelquefois bien loin, bien plus loin même qu'on ne pense. Il y a dans mon passé d'il y a plus de ti'ente ans, un gouffre que je n'ai pas montré, que Dieu seul connaît et dont j'écarte le souvenir. Un jour, ma femme, étonnée de me voir souffrir, disait à un prêtre de nos amis qu'elle craignait que je manquasse de résignation. Ce prêtre, qui est, par bonheur, un homme d'esprit, lui répondit : « Qu'en savez-vous ? Laissez-le se plaindre, cela lui fait du bien et ne déplaît pas à Dieu. » Au surplus, je sais que j'ai précisément ce que j'ai demandé, autrefois... Comment aurais-je pu écrire mes livres, si j'avais vécu dans les délices? Après cela, si je me lamente quelquefois, c'est comme les femmes en couches, parce que je ne peux pas faire autrement. Mais le courage revient bientôt et même la gaîté.

Une circonstance bien imprévue me porte à Versailles à l'heure môme où se décidait l'élection de Poincaré, résultat d'une belle cuisine parlementaire. La foule était considérable et fort

émue. Cependant je n'ai eu le spectacle d'aucune collision. On est bête et lâche, simplement.

A Raïssa Mari tain

Ma bien-aimée filleule, j'ai pensé, ce matin, à vous trois, nve souvenant de cette crainte que vous avez de la Septuag'ésime,de ce premier soupir du Jardin de l'Ag-onie. Circumdederaiit me geniitus mortis. Si réellement vous êtes éprouvés d'ordinaire à ce moment de l'année liturgique, réjouissez- vous, au contraire. Quel signe de prédestination !

Généralement, les chrétiens capables d'amour ne sentent le deuil de l'Eglise qu'à partir des Cendres ou du premier dimanche de Carême. Vous êtes du petit nombre des privilégiés qui sentent plus profondément et qui peuvent donner plus que les autres. Qu'avez- vous à craindre? Je vous dis, moi, que vous êtes des bienheureux et il faut me croire. N'avez-vous pas éprouvé, ce matin, combien amoureusement saint Paul vous rappelait le baptême de nos pères in Moyse, dans la nue et dans la mer, et le délice qui leur fut donné de manger et de boire spirituellement comme il nous arrive à nousmêmes, le Seigneur ayant promis de nous servir en personne, à la manière d'un domestique, promesse consignée dans saint Luc ! N'est-ce pas l'ivresse qui nous est pro-

mise par Quelqu'un qui est ivre mort d'amour, chaque matin ? Avons-nous autre chose à faire que de nous enivrer comme lui et avec lui? C'est pour cela que les ouvriers de la dernière heure sont payés autant que les autres. Ne faut-il pas qu'ils puissent aller tous ensemble s'enivrer au cabaret du Fils de Dieu, à la fin du jour.

Mes bien-aimés, je voudrais vous dire quelque chose.

iS AU SEUIL DB |/apOGAI.YP«E

Mais, j'ai tellement bu, dès le matin, avant même d'avoir travaillé, que je ne retrouve pas mon équilibre de prophète. Alors je vous prie de supposer charitablement que je vous ai dit quelque chose et de souffrir que je vous embrasse avec la tendresse d'un vieil ivrogne I

Dédicace pour un de mes livres

A mon très-cher... Animx ejus conglutinata est anima mea et inivi fœdas cum eo ad dedecus et exitium apostatarum.

[Pacte rompu. Le très-clier m'a lâché bientôt après, une personne plus chère encore lui ayant défendu de me voir.]

22. — Un religieux me parle de la situation terrible des prêtres qui soulî'rent persécution et pour qui personne ne prie. Foris pugnœ, intus timorés, dit saint Paul.

« Ah ! ah ! vous êtes bonapartiste! «me dit le curé de Bourg-la-Ucine. C'est tout ce qu'il a vu dans l^ A me de Napoléon que je lui ai donnée.

3i. — A Philippe Raoux :

... C'est vrai que l'insuccès de mon livre m'a été très dur. Mais vous avez raison de m'écrire que je peux remporter quand même d'éclatantes victoires dans l'Invisible. L'Invisible, c'est les Ames et je sais que plusieurs ont été touchées profondément. J'ai reçu des lettres extraordinaiies de Hollande, de Finlande, etc. De pauvres et simples prêtres m'ont écrit que j'élais leur bienfaiteur, la lecture de mes livres leui- aviint donnéce (ju(3 personne ne leur avait donné msqu'à ce jour. Hier

encore, au service funèbre d'un malheureux homme long-temps incrédule, à qui nous avions eu le bonheur, ma femme et moi, de procurer une fin chrétienne, le prêtre, un vieux mission-naire, a fait un discours ému pour apprendre aux assistants que la conversion du défunt était due à la lecture des livres de Léon Bloy. Paroles imprudentes dont il pourrait être puni, si l'Arche-vêque les connaissait.

J'explore toujours les Lieux Communs. Quand vous lirez cette nouvelle série, connaissant mes tribulations et mon état actuel de trouble et d'inquiétude, vous serez probablement étonné de me voir tant de bonne humeur, au moins apparente. Je n'y com-prends rien moi-même. Il faut croire qu'il y a un dédoublement singulier de ma personne triste et du prédicateur étrang-e que Dieu a mis en moi. Mais ce livre pourra-t-il seulement être publié?

Je pense comme vous, et depuis longtemps, qu'il va se passer de terribles choses. Le mal universel viendrat-il, comme toujours, de l'Allemagne, Autriche ou Prusse? Dieu le sait, mais on com-mence à le sentir inévitable, Savez-vous qu'on ne trouve presque

plus de monnaie d'or? Quand on veut changer un billet, on est mitraillé de pièces de cent sous. La Banque fait rentrer dans ses caves tout le numéraire d'or, en prévision de quelque elfroyable guerre, (l'est la panique. A la grâce de Dieu et qu'il ait pitié de nous tous!

Février

i". — Embarquement pour son pays d'une y)etile bonne de seize ans, ramassée, il y a deux ans, dans le Péri§^ord et qui était devenue pour

l8 AU SEUIL DE l'aPOCALYPS»

nous un caucliemar. îl a fallu 1 intervention du commissaire de police pour la contraindre à partir. Jeanne m'a dit cette chose horrible et troublante que la misérable fille exhalait par la bouche une épouvantable odeur d'excréments.

A l'abbé Cornuau

... Oui, cher ami, je travaille à la seconde série de mes Lieux Communs et je vous assure que c'est excessivement difficile. Déjà la première m'avait donné beaucoup de mal. Mais, en dix ans, j'ai eu le loisir ' de m'exaspéreret je veux croire qu'une intensité plus grande sera la récompense de mon zèle.

Vous avez compris qu'il ne s'ag-it pas seulement de flageller le Bourg-eois, satisfaction certaine sans doute, mais insuffisante. J'ai surtout en vue, sous cette forme d'ironie et de cocasserie énormes, de pratiquer une sorte d'apostolat, en démontrant la

misère etîroyable et le ridicule infini de tout ce qui s'oppose à îJieu. Mais, encore une fois, c'est un travail accablant, à faire trembler tous les forçats de la littérature. Quelquefois, je chavire dans les ténèbres .

7. — A Henri van lîaastert, jeune Hollandais qui m'écrit des lettres délicieuses :

... Je suis heureux d'apprendre que vous me séparez de Louis Veuillot. Il a fallu toute la sottise des catholiques modernes pour attribuer, je ne dis pas du génie, ce qui serait trop ridicule, mais seulement de la g'randeur à ce journaliste fameux que j'ai connu personnellement, il V a quarante ans. Quelques mots vous diront toute ma pensée et vous fourniront, je crois, une bonne réponse aux imbéciles.

AU SBUIL OB L APOCALYPBK ig

Aux temps héroïques des Croisades, il y avait deux sortes 3e g-ueiriers pour la conquête du Saint-Sépulcre: les Chevaliers et les Goujats. Ces derniers pouvaient être et furent souvent très intré-pides. Mais c'étaient des g"oujats et Louis Veuillot ne lut jamais nn chevalier. Il avait l'âme basse et on peut dire qu'il fut, en ce sens, le précurseur des ig-nobles journalistes de la Croix qui ont tant avili la pensée chrétienne.

Je vous félicite d'avoir échappé à ce mastodonte. Pour ce qui est de moi, j'ig'nore si on peut me classer parmi les chevaliers, maisje sais que j'ai toujours voulu combattre avec noblesse, ce que ne faisait certes pas Louis Veuillot.

12. — Georg-es Grès me donne les premières épreuves de sa belle réédition du Désespéré. Il est impatient de rééditer aussi

Sueur de sang. Je suis ravi de la bonne volonté et de la bonne grâce de cet éditeur.

i3. — Aujourd'hui, évangile de la Cbananéenne, irrésistible pour moi. Ne serait-ce pas une puissante prière que celle-ci : Domine, in Nomine tiio Jiat milii sicut volo?

i4. — Reçu de Vibert, graveur mentionné le i3 janvier) une épreuve de ce qu'il appelle mon portrait. C'est épouvantable. Paul de Kock travaillé de la colique. Je décommande immédiatement cette imag"e.

A Termier

On a dû vous dire mon projet de finir la seconde série dd mfeâ Lieux Communs par votre « Atlantide ». Je

VOUS dois une belle idée et j'en espère pour mon nouveau livre une conclusion grave et somptueuse qui ne vous désobligera pas.

20. — Ceux qui riront de mes Lieux Communs^ me trouvant une verve endiablée, ne sauront pas que ce qui les amuse est sorti de ma tristesse et souvent de mon ang-oisse. Quelquesuns aujourd'hui le savent et s'en étonnent, moi tout le premier.

21. — Article de Camille Lemonnier dans Comœdia, d'une improbité remarquable. C'est intitulé « Souvenirs littéraires »et c'est fait à la manière d'un conte. Il y est parlé de Huysmans, (le moi et de Villiers, et il n'y a peut-être pas deux lig-nes exactes.

Tribulation parfaite

26. — Songe extraordinaire cette nuit. J'ai revu Barbey d'Aurevilly, très distinctement. Même recherche de toilelle qu'autrefois, figure fraîchement rasée. Nous étions, je crois, au bord d'une eau courante. Il était venu, je ne sais comment. Je savais qu'il était mort et je pensais qu'il était mort pour quelqu'un ou pour quelque chose. Il me parlait gravement et doucement, me disant des paroles que j'ai oubliées. Je me rappelle seulement une impression de distance entre lui el moi. Je le si'ntais à la fois très proche et très lointain,et je voyais combien

AU SEUIL nK l'apocalypse

les morts sont impuissants à se manifester. Il y avaitdes mots qu'il ne pouvait pas prononcer, qui s'évanouissaient, le mot mourir, par exemple. Je l'interrogeais, mais mes questions glissaient sur lui sans le pénétrer. Tout cela est inexprimable et je ne peux rien dire de plus, sinon que la vision était extrêmement précise. Un bruit de cloches semblable à un glas me réveilla. Je compris qu'il me fallait dire l'office des défunts, ce que je fis aussitôt avec amour.

Mars

I". — A Termier:

Vous avez donc pensé à moi pour le beau dimanche de Lœfare. De mon côté, je me suis souvenu de saint Joseph dont c'est aujourd'hui le premier jour et je me suis souvenu aussi de ['absent que vous trouverez sans doute bien grandi, quand vous le reverrez... plus tard.

Mon bien-aimé Pierre Termier, ce matin, en même temps que votre lettre, j'en recevais une autre, bien extraordinaire, d'un jeune Hollandais que je n'ai jamais vu ex pour qui je suis tout ce qu'on peut aimer au monde. Je vous enverrais ces pa^es inouïes si je n'avais pas à y répondre, mais je vous les ferai lire. C'est écrasant de savoir que j'ai reçu un tel pouvoir de m'emparer des plus nobles âmes.

La férié de ce jour raconte l'histoire de la femme adultère qui est certainement l'Et^lise menacée de lapidation, ainsi que je l'ai fait remarquer dans VAme de

A'apoléon. Pendant qu'on l'accuse, Jésus a écrit du do)^L sur la terre ». Que pourrait-il bien écrire, sinon un mystérieux raccourci des deux Testaments? Aussitôt qu'il a parlé de la 4 pierre » devant être jetée par Celui qui e-st sans péché, les accusateurs s'en vont, l'un après l'autre, les plus vieux ouvrant la marche.

Sans le savoir, n'imiterais-je pas Jésus en cette manière, puisque je défends l'Eglise en écrivant, moi aussi, sur la terre, et même dans la boue, et voyant disparaître un à un, pour toujours, les lapidateurs de l'Eglise et de moi-même, chacun allante lociim. siiuni? Il n'en reste déjà presque plus de ce Désespéré qui va reparaître et qu'on croyait avoir enterré. Pour ce qui e.st de la «pierre» que personne, juste ou pécheur, ne songe plus à ramasser contre moi, ne serait-elle pas à Vaugirard?

Très rapidement, je vous donne ces idées ou rêveries pour ce qu'elles valent, en vous priant toutefois de remarquer, dans cet évang-ile g-rand comme tous les mondes, que les mots sine peccato et primas ne peuvent s'appliquer qu'à Jésus qui se désigne ainsi lui-même.

Penchez-vous sur ce puits, si vous êtes un audacieux.

5. — Un relig-ieux me demande de l'aider de mes prières dans «le redoutable devoir de la prédication ». Il m'écrit ceci, probablement inspiré par la lecture du Sang du Panure :

Je cherche par où attaquer doctrinalement l'abominable déification du capital qui lui fait produire des intérêts toujours sans s'épuiser jamais. On avait cru jusqu à présent que cette puissance était réservée à Dieu. La voyant dans le Capital, quoi d'étonnant qu'on l'adore? C'est la nécessité de nourrir un capital grossis-

sant toujours qui fait prélever sans doute sur le prix du travail ce qui devrait revenir en grande partie au travailleur et le mettrait à l'abri de la misère.

6. — Madeleine avait été à Paris pour la répétition d'un concert devant avoir lieu demain. Inquiet de savoir qu'elle rentrerait seule très tard, j'ai décidé d'aller l'attendre à la porte d'Orléans. Ne la rencontrant pas avant le départ du premier tramway, j'ai attendu làlousles départs rongé de peine, livré à tous les fantômes démon imag-ination déjà troublée. Enfin je suis rentré après 10 heures et j'ai trouvé tout mon pauvre petit monde m'attendant, lui aussi, avec douleur. J'ai revécu là une des soirées les plus cruelles de ma vie.

10. — Lettre de mon ami van Bever, à qui je dois la conquête de Grès, m'apprenant que le triste éditeur Stock prétend, contre toute vraisemblance et toute justice, s'opposer à la réédition du Désespéré, qui ne lui appartient absolument pas, ayant eu l'audace, en iSgS, de produire une édition carottée et défectueuse de

ce livre, acte de piraterie qui aurait pu lui coûter cher, si j'avais le goût des procès. Je n'ai pas de peine à démontrer l'inanité de toute crainte à cet égard.

Pour ce qui est du prétendu portrait de moi par Vibert, dont van Bever me reparle, je dis

simplement que cette imaee est affreusemeni ratée et que je maintiens mon refus. Si l'auteui en est mortifié, je ne puis que m'affliger de voir un artiste si vaniteux ou si dénué de générosité Je m'étonne d'ailleurs, que, pour des éditions définitives et somptueuses, devant honorer une maison de librairie, M. Vibert ne soit, en certains cas, remplaçable par personne.

Au même, capucin et prédicateur vanté

Je suis indiscutablement un mendiant, Dieu l'ayant ainsi voulu pour sa (îloire et peut-être pour la mienne Mais jedeviens vieux. Dans trois aus. je serai septuog-énaire et je suis loin d'avoir Accompli ma mission qte vous dites redoutable et qui l'est, en effet, plus qu'on ne pense. J'ai pour lâche de parler aux âmes situées hors de l'Eglise et il a été prouvé que je ne leur parle

pas en vain. Dieu sait que je ne demande qu'à continuer, mais, je le répète, je suis vieux et plus de trente ans de misère et de chagrins ont presque détruit ma force physique. Aujourd'hui je ne peux poursuivre mon oeuvre qu'à la condition de travailler en sé-

curité, sans le tourment quotidien de la subsistance pour moi et les miens. A vous de voir ce qui peut être fait. Vous êtes en situation de connaître des riches. Est-il vraiment impossible d'agir sur ces âmes ordinairement incapables de comprendre la parfaite iniquité de leurs jouissances terrestres lorsqu'il y a des êtres qui souffrent en travaillant pour la Gloire de Dieu ?

Samedi Saint. A Termier

Puisque vous avez essayé, hier, de suivre, sur la Voie douloureuse, « l'effrayant cortège», — beaucoup plus effrayant, certes, qu'on ne peut croire et que tout homme attentif pourrait voir dans son propre cœur — avez-vous aperçu, dans cette horrible cohue, mon excellent ami Dismas, le bon Larron, que l'Eglise honore le 25 mars? Il me semble que vous avez dû le remarquer, d'abord parce qu'il est différent de tout le monde, ensuite parce qu'il y a quelque chose entre vous et lui. Vous savez que je veux finir mon livre par « l'Atlantide ». Depuis que cette idée m'est venue, je pense beaucoup à saint Dismas qui m'a fourni la plus admirable et la plus précieuse information sur ce continent disparu. Je ne vous en dis pas davantage et même je t-ous prie de ne pas m'interroger, étant, à cause de cela, dans une sorte d'état extatique.

23. — A Léo Funtek, à Helsingfors, Finlande, un pauvre qui m'a envoyé quinze francs:

J'ai reçu avec simplicité et le cœur vraiment ému. le a verre d'eau » évaiigélique que Notre Seigneur crucifié vous a inspiré de m'envoyer. Soyez sûr qu'il ne m'a pas été inutile et réjouissez-vous d'avoir fait quelque chose pour un écrivain malheureux qui se g-Iorifie liôtre méprisé et qui lient pour plus précieuse que le diamant l'amitié de quelques âmes de pauvres qui viennent à lui des extrémités du monde.

29. — Retour à Bourg-la-Reine, après une semaine de Pâques très pénible passée à Mévoi-p sins, près de Saint-Piat, dans la nouvelle habitation louée en octobre dernier. Le temps, ordinairement si doux, la semaine de la Résurrection, a été horrible cette fois, et il nous a fallu fuir, après quatre jours, pour échapper à une tristesse mortelle.

Avril

3. — La Religion du Corps. Article du Journal pouvant être offert à Mg-r Gibier, apôtre de Versailles etévêque de la gymnastique :

Le corps tient, dans la vie moderne, la place qu'y tenait l'âme autrefois. L'hygiène du corps nous occupe aujourd'hui comme celle de l'âme nous occupait jadis; on prescrit la durée d'un geste hygiénique comme on prescrivait un examen de conscience ou un temps de méditation. L'état de propreté est notre état de grâce et le tuh notre absolution.

La gymnastique a l'importance qu'avait la théo-

AU SEUIL DB l'aPOCAF.TPSE 2?

logie. On fait ses exercices d'assouplissement comme on faisait sa prière du matin et du soir... Les sports nous ouvrent l'école

de la perfection nouvelle. Nos grands sport-^men sont nos grands saints... Partout on cherche les principes de la vie corporelle comme on définissait les dogmes, et les congrès qui donnent aux muscles des règ-les de conduite jouent le rôle des eonciles... Les Pères de la Faculté succèdent aux Pères de l'Eg-lise... Le salut s'opère ici-bas dans le corps et pour le corps seulement, désormais... Pour ce qui reg-arde les transg-ressions à prévoir, je me rappelle la lég-ende d'un dessin de Forain : « U vient de pousser une trique à l'arbre de la Liberté» . .,

Le mot le plus remarquable de cet article est le mot trique. Il est bien certain que, dans cette relig-ion, nouvelle seulement pour ceux qui ne savent rien de l'antiquité barbare, la trique doit être l'insig-nedu pontificat suprême. Assurément l'auteur de ce démarquag-e sacrilèg'e du christianisme est d'une sottise peu ordinaire. Mais, tout de même, sans le savoir, il prophétise. L'âme congédiée, le droit du plus fort deviendrait immédiatement l'unique loi, comme chez les brutes. C'est peut-être l'avenir de demain ou d'après-demain entrevu par cet imbécile.

[L'Allemagne appelle ses combattants: das MENSCHENMATERiAL, Ic Matériel humain ! Ce mot ignoble dit tout. A^ote de juillet igi5.]

4 — Coup de sonnette. Madeleine descend et rencontre dans l'escalier un monsieur bien mis

et grisonnant qui lui confie une enveloppe à mon adresse et prend la fuite. Dans cette enveloppe il y a un billet de 50 fr. et ceci :

Monsieur, deux personnes amies ont lu ensemble le Mendiant ingrat. Elles ont goûté avec intensité les îaveurs, les ironies, les

élans de poésie dont ce livre est visité. Permettez-leur de venir avec simplicité vous témoigner leur reconnaissance par un petit présent, et que le voile qu'elles veulent g-arder vous assure du désintéressement de leur sympathie.

Sans signature ni indication quelconque. Le style et l'écriture paraissent être d'une femme que j'ai le chagrin de ne pouvoir connaître.

Achevé le fatigant travail de correction des épreuves du Désespéré. Cette lecture attentive et complète d'un livre que j'avais oublié en partie et dont je me sens très loin, m'a beaucoup impressionné. Il est évident, malgré les fautes ou les tâtonnements, que, dès ce livre de début, l'auteur était déjà en possession de tous ses moyens et que, depuis, il n'a pu acquérir que l'expérience du métier, expérience horriblement coûteuse.

5. — J'apprends que la première édition de la Femme pauvre, tirée à deux mille exemplaires en i897,est enfin épuisée et qu'il va être fait un nouveau tirage. Il a fallu seize ans pour obtenir ce résultat.

Celui qui croit qu'il y a des péchés qu'il

ne peut pas commettre n'est pas chrétien. » Parole d'Absolu dite par un vrai prêtre.

10. — Lettre de Philippe Raoux me parlant agréablement des mendiants de Pologne qui « rendent la mon.iaie», avec d'abondantes bénédictions.

On me raconte cette anecdote :

Un individu, ami d'un banquier juif et sur le point d'entreprendre un long- voyage, vient le trouver, disant: «Voici 50.000 fr. que je ne peux emporter. Je te les confie jusqu'à mon retour. » Le banquier offre un reçu qui est refusé. «A quoi bon?» dit ce voyageur plein de confiance, «n'es-tu pas mon ami?» Le banquier insiste vainement. A la fin deux employés de la banque sont appelés pour être témoins de la mise en caisse de cet argent. En cas de mort du dépositaire, ils pourront témoigner. Un an après, retour du voyageur qui vient reprendre ses 50.000 fr. Etonnement du banquier déclarant n'avoir aucun souvenir du dépôt. Le voyageur assommé invoque le témoignage des deux employés qu'on fait venir. «Messieurs», leur dit le patron, « voici mon ami qui prétend m'avoir confié bo.ooo fr. à telle époque, démarche dont je n'ai gardé aucun souvenir. Il ditque vous en fûtes témoins et il compte sur vous pour me rafraîchir la mémoire.» Dénégation énergique des deux employés. Eux partis, le financier dit

à son ami: « Maintenant je vais te rendre ton argent. La petite scène à laquelle tu viens d'assister était simplement pour te faire connaître la belle discipline de ma maison. »

i3. — Mg-rBolo, protonotaire a/?05^o/?(7M^, fait des conférences pour les dames du monde. «C'est le plus distingué de nos prélats de cheminée», dit le Journal des Débats, «et l'on songe à quelque rude curé de campagne, pauvre, vivant de peu, allant voir les malades par des chemins de montagne et menant au Seigneur, à travers des rochers glacés, des ouailles qui sentent le suint». Mgr Bolo appartient à une autre école et me fait penser à un de nos évéques,.de cheminée, lui aussi, qui les pieds en l'air devant un bon feu et fumant un gros cigare après un copieux re-

pas, rotait, en se gaudissant, cette véridique parole: «Dire que nous sommes les successeurs des apôtres ! » Bolo est pour la « royauté des salons», pour les parfums, pour la bonne cuisine surtout, estimant que la gourmandise est un plaisir essentiellement intellectuel et que « plus on est intelligent, plus on doit être délicatement nourri», ce qui nous met à quelque distance des Pères du désert, envisagés probablement comme des animaux. Bolo est un «régénérateur». De tels prédicateurs sont ordinairement procurés à la veille des cafaslrophes.

Fin de mon Exégèse des Lieux Com

muns (nouvelle série.) Assommé de ce tidvail et pour prendre coneré de mes lecteurs, je me décide à grouper les lieux communs qui me restent encore sur la conscience et à les empiler tels quels dans un post-script am impertinent au profit de l'homme courageux qui serait tenté de continuer mes explications ou mes gloses.
17. — A un acquéreur du Sang du Pauvre:

Je veux espérer que ce livre vous plaira. C'est une nourriture violp*"te que peu d'estomacs peuvent supporter. Votre qualixe d'ami du Père S., me donne àpeuser que vous n'êtes pas de ces chrétiens modernes qui tamisent l'Evangile, ne voulant de la Parole divine que ce qui ne les g"êne oas et qui disent au Seig"neur de descendre de sa Croix, comme firent autrefois les Juifs.

19. — A Elisabeth Joly, dédicace imprimée de VExégèse des Lieux Communs que je viens de finir:

Un poète qui errait au cimetière s'avisa de frapper à la porte d'un tombeau. Cette porte s'ouvrit aussitôt et ce fut son âme qui lui apparut, son âme qu'il n'avait jamais reg'ardée, mais qu'il reconnut à certaines souillures affreuses. Il se souvint alors de l'avoir abandonnée là, un jour, pour explorer inutilement des sépulcres vides. La voyant si triste, si profondément triste et si belle, il la prit par la main très tendrement et la ramena tout en pleurs à la Maison du Père des vivants dont elle lui montra le chemin.

29, — Judas n'est encore que Bienheureux.

3a AU 8KUII. DE l'apocalypse

On s'occuperait volontiers de sa canonisation, mais ses trente deniers ne suffisent pas à la Sacrée Cong-rég-ation des Rites.

D'une préface de Paul Bourget à un roman d'une dame:

J'ai toujours pensé que le roman psYcholoscique n'atteig'nait son plein développement qu'à condition d'être placé dans un milieu de loisir, comme jadis la trag'édie ne se mouvait que parmi les reines et les seig-neurs. Il ne s'ag-it pas de prétendre que les oisifs comblés sont plus intéressants que les humbles. (Mais si, mon vieux Paul, mais si !) Ils sont simplement un terrain humain plus particulièrement adapté à certaines efflorescences d'âme.. ,

Je demande pardon pour cette citation ridicule.

30. — Conférences de Jacques Maritain sur Bergson à l'Institut catholique. Beau succès de mon cher filleul. Je ne sais pas — Dieu seul le sait — si Jacques est capable d'un mouvement de génie, mais certainement il a tous les dons d'un homme supérieur.

Ses conférences toutes philosophiques sont d'une admirable clarté,

; avec les trouvailles les plus brillantes.

Mai

6. — Note envoyée par un ami à propos des découvertes prétendues du D"^ Pozzi qui fait ui-

AU SkUlL DE I- APOCALYPSE

vre. depuis quatorze mois, un fragment de cœur de poulet.

Peut-on supposer la puissance humaine scientifique ou diabolique, ajant réalisé ce prodig-e de faire vivre artificiellement les tissus et les organes? Voici donc, semble-t-il, la mort vaincue et les êtres devenant éternels. Mais qu'arrivera-t-il le jour où Dieu jugera le moment venu de rappeler à lui l'âme qui donne toutes les facultés spirituelles ? Les corps continueront leurs mouvements sans la vie réelle et le monde sera peuplé d'automates. Alors...

A une amie très affligfée

Nou* n'avons tous qu'une seule affaire en ce monde, c'est de devenir des saints et il faut beaucoup souffrir pour cela. On le sait quand on est chrétien, mais on ne se dit pas assez qu'il n'j a qu'une seule manière de souffrir véritablement. Cela consiste à renoncer d'avance à toute consolation. C'est un sacrifice tout à fait surhumain et qui, pourtant, nous est demandé. Tant qu'il n'est pas accompli, l'espérance de la sainteté n'est qu'un rêve ou

une dérision. Telle est notre tâche et je recon Mais qu'elle est très dure.

Il faudrait prier le Saint-Esprit de nous délivrer de l'illusion du temps dont nous sommes tous victimes. Dans la douleur ou dans la joie, nous croyons que le temps est quelque chose et il n'est rien, puisqu'il n'existe pas pour Dieu. Il ne devrait donc pas exister pour nous. C'est lui qui nous sépare de Dieu. Si nous obtenions cette grâce de ne jamais savoir l'heure, nous serions déjà dans l'Eternité bienheureuse et la souffrance, alors, serait pour nous comme une barque rapide sur un affluent du Paradis.

34 AU 8BUIL DK l'apocalypse

i4. — Commencé le Pèlerin de l'Absolu, sixième volume de ce Journal.

« Le catholique intègre qui a écrit, parfois dans une lang-ue canaille, tant de livres splendidcs. » Ainsi parle de moi un jeune prêtre bien intentionné.

Opinions d'un vicaire de Notre-Dame-des Champs:

Sur la question du plain-chant, il ne faut pas obéir^ dans le bien de l'Eglise, pour ne pas s'exposer à être oblisi'é de faire remarquer les contradictions des papes successifs. Ce n'est, d'ailleurs, qu'une question d'appréciation artistique et non de dogme. En cette matière, il faut se mettre au niveau de la moyenne des fidèles.

Pour ce qui est de la première communion des enfants, les seuls usages qu'il faut respecter sont ceux de tradition en France. Si les évoques essaient d'obéir^ c'est à cause du chapeau de Cardinal. En Suisse, où il n'y apas de cardinal, ils n'obéissent pas(ce-

qui est faux). l^a première chose à faire, c'est de former l'intelligence des enfants. La g-râce peut bien y ajouter quelque chose mais il ne faut pas compter que Dieu fera des miracles pour chaque âme. Ce qui permet de tenir les enfants, c'est le déjeuner de première communion.

A proposdu clergé.Vous voudriez qu'on eûtdes saints. Ce serait déplorable. Ils n'ont pas l'esprit pratique. La première chose, c'est l'administration de la paroisse. Etc., etc.

21. — Relu les Chouans de Balzac. Ce n'est plus que de la poussière.

AU SEUIL DK l'aPOCALYPSS 35

20. — Dédicace imprimée pour la nouvelle édition de Sueur de Sang:

A Ricardo Viôes. Vos ancêtres catalans, qu'on nommait les Almogavares, ont conquis, à la fin du treizième siècle, l'Asie Mineure et Byzance. Au commencement du ving-tième, cher grand artiste, vous avez conquis Léon Bloy, ce qui était peut-être plus difficile.

28. — Lettre d'une dame de Dijon, disant que mes livres lui font du bien, qu'elle attend de moi des commentaires de l'Evangile, enfin me félicitant de n'être p/ws scatologuel

Juin.

Propos attribué au milliardaire Carnegie

Je suis l'homme le plus heureux du monde. J'estime que je fais, en ce moment, mon paradis sur terre. Je ne demande rien de mieux que de continuer à faire ce que j'ai fait jusqu'à présent et je suis prêt à donner cinq cents millions à quiconque me démontrera que je pourrais mener une vie plus heureuse que celle que je mène.

C'est à peu près ce que pourrait dire, dans sa prairie, une vache douée de la parole, avant le passage du dernier train.

Quelqu'un me rappelle ces lignes que Paul

36 Al) SfcUlL DE L'APOGALYrSB

BoiiFget ce rivait à PEcko de Paris, au moment de la Séparation :

Quatre barrières nous séparent delà barbarie : Le Grand Etat-Majou allemand^ la Chambre des Lords d'Angleterre, l'Institut de France et le Vatican.

[Le grand Etat-Major allemand !!! ô Paul de l'Institut de France !!!!! 191 5].

Envoi de la Femuie Pauvre à Raoux

Le plus douloureux des livres, en attendant les magnifiques saignées qui veut venir.

8. — Alfred Pouthier m'a apporté les Droits de VHomme, feuille immonde rédig-ée par le merdeux fils de feu Hyacinthe Loyson, éjaculation d'apostat dig-ne en tous points du procréateur.

Son papier m'apprend que nous vivons sous une république cléricale {\)y qnc Jeanne d'Arc fut une martyre de la liberté de conscience et Vancêlre de la Révolution, ce qui étonne d'une pucelle.L'enfanidu carme incestueux etsacrilèg-e ayant lui-même pour ancêtres tous les imbéciles foireux ou cafards qui promulguèrent les Droits de l'Homme, devait à son ascendance de ne rater aucun lieu commun démocratique et il accomplit conseicncieusement cette mission. Mais aujourd'hui, c'est ma«-nifique. OiK'l(|u'iin sait-ii (ju'il existe une Association Zola et que cette association a célébré, dimanche dernier, la com-

mémoraiion du transfert au Panthéon de ce que, par un étrange euphémisme, on veut nomiiier les cendres d'Emile ? Assistance multitudinaire, affirme la feuille qui cite quelques noms, parmi lesquels Anatole France, qu'on est toujours sûr de trouver au premier rang- lorsque l'urg-ence d'une sottise ou d'une turpitude est signaiée. Mangeaille et discours, naturellement. Voici ce que prononce le têtard du carme déchaussé :

Lorsque les aspirations confuses de la conscience opprimée cherchent une expression qui les libère, les hommes la trouvent dans le nom d'un homme. Le chrétien s écrie : Jésus ! etlemoujik

s'écrie : Le tsar f Nous, depuis quinze ans, lorsqu'une espérance soupire en nous, lorsqu'un besoin de protestation s'insurg-e en nous, lorsqu'un appel à la fraternité sociale, à la fraternité humaine, se presse de nos cœurs vers nos lèvres, le cri qui s'élève de nos conscience, le cri qui soulag-e et proteste,/*; cri qui zigzague comme l'éclair^ le cri.,, (etc. et zut), c'e^t toujours et spontanément : Zola! (Vi/s aj'fjUiudis6e//cenls.)

A la fin de cette harangue, l'enfant de prêtre subitement se découvre des entrailles liturgiques :

Jeunesses républicaines, jeunesses laïques, souvenezvous que vous êtes les filles de l'Affaire Dreyfus ; que votre berceau, pareil à celui du prophète, fui lancé sur des flots houleux. Gomme Hugo fut le Père des Poêles, Zola fut le Père des Citoyens. Tous, amis, vous êtes ses enfants. C'est pourquoi jelève devant vous notre palla-

dium de ralliement, notre ostensoir à nous, laïques, cette médaille de g-loirequi fut décernée à Zola par tous ses camarades de lutte !

P. -H. Loyson prend sur la table où elle était déposée en face d'Anatole France et de M™^ Emile qui l'avait prêtée pour cette circonstance, la grande médaille d'or gravée par Charpentier à l'effig'ie de l'auteur de <7'«cc«se ! et portant cette inscription :

« La vérité est en marche ». Il l'élève aux reg-ards des assistants, dans la direction de la table où sont groupés les jeunes militants. Tout le monde est debout. Emotion intense ; puis formidable acclamation...

Je sais bien que le ridicule n'est condamné par aucune loi, mais ici, vraiment, on en abuse.

10. — J'apprends qu'il existe une mystique moderniste nullement inventée. C'est l'hérésie des Quiétistes renouvelée :

C« qui disting'ue surtout les apôtres de l'Evang-ile moderniste, dit V Univers, c'est leur amour de l'ombre. Ils enveloppent le dog'me et la loi d'une sorte de brouillard aristocratique, seulement pénétrable à leurs regards d'initiés. Quand on ouvre leurs livres, on a l'impression de descendre en ces cryptes nocturnes où, dans une langue absconse, se célèbrent des rites de niystag'Oi^ie. Ils ne parlent plus notre lang-ue ; le vieux vocabulaire du catholicisme devient sous leur plume une façon de dialecte chinois dont chaque mot vous arrête et ne correspond ni aux idées ni aux imag-cs traditionnelles. Ils vous plong'cnt dans l'inconscient elle subconscient avec la rapidité de la cag-e qui engloutit le mineur à six cents pieds sous terre. Quand ils se mêlent d'.nscétisme surtout, ils sont profonds et ténébreux comme le puits de

l'abîme. Lisez ce bout de lettre d'une relig-îeuse qui fréquenta les petites chapelles; elle écrit à un prêtre :

« Je suis à la divine disposition pour la respiration du Seii^-neur. La suffisance de lui, qui sufKt à lui, veut être à mon être son suffisant... L'effet de la divine suffisance en un acte simple met l'être en une correspondance qui n'est connue que par la charité qui a fait cette dépense ; elle-même à elle-même sait faire l'appréciation : l'effet de cette appréciation fait triompher l'être en la vie d'ici. Etc. »

Nous voici donc à Byzance. Les Turcs ne doivent pas être bien loin.

i4. — Un réconfort nous vient aujourd'hui, fête de saint Basile. Ce vieux saint nous console, ayant lui-même besoin d^être consolé. Tous les moines schismatiques dits orthodoxes suivent, je crois, la vieille règle de ce patriarche qui doit g-émir, depuis plus de mille ans, sur ses enfants infidèles.

Au Père S. :

Vous me paraissez trop fâcheusement impressionné par le feras homo que j'applique témérairement, selon vous, à Notre Seigneur Jésus-Christ. Cependant vous connaissez le Salut par les Juifs et vous savez de quelle manière je lis le saint Livre. Je crois fermement que tous les personnag-es bibliques, les méchants aussi bien que les bons, sont des fig-ures du Sauveur, lequel fut, en même temps, l'Innocence même et le Péché même, ayant tout assumé indiciblement. Omnia in eo constant. Tel a été le sentiment ou, pour mieux dire, la doctrine des anciens et saints Interprètes qu'on nomma les Pères de l'Eglise.

4o AU SbUIL DE L APOCALYPSE

C'«3t ainsi qu'oQ peut dire, sans aucune témërilé, qn'Abel est une fig-ure de Jésus et que Gain en est une aulre non moins évidente. De môme pour Isaac et Isjnacl, pour Jacob et Esaû, etc., etc. N'avez- vous pas remarqué la saisissante préliguration sig'nitiée par les deux songes : celui de l'échanson et celui du panetier dans la prison de Joseph qui les leur explique. Le premier, l'échanson, devant être rétabli dans sa charg-e et donner encore le ca/ice au Roi, l'autre qui donnait le pain, devant être mis en croix, et tous deux, dans le délai de trois jours. Je croirais vous

faire injure, mon père, en insistant sur l'admirable symbolisme de cette histoire où Notre Seigneur est montré sous son double a.spect de g^lolre et d'ig-uominie. Le détail est d'une beauté indicible.

Je ne finirais pas si j'entreprenais de multiplier les exemples. L'immense malheur, c'est que, depuis plus de mille ans, la Tradition des Pères est complètement perdue et que l'intelligence de la Parole divine a été remplacée par une incroyable et diabolique stupidité sentimentale. La morale a supplanté la Révélation et personne ne comprend plus rien à l'Ecriture.

Nous parlions d'Ismaël {id est : exauditio Dei). Ce nom seul ne vous donne-t-il pas à penser ? Secundam qiiod dictas est : feras ho/no^ designare potest fideliuin populurn qnijerus homo est contra dœmones et hœreiicos... Isrnaël ludens cum Isaac (Gen. 21,9), desigaare potest carnem blandientern spiriiui. Ainsi parlent Origène, saint Jérôme, saint Augustin et le Vénérable Bède.

« Jésus /ion fait feras homo », m'avez-vous écrit. Le nom d'Ismaël fut donné par un ange, il faudrait y faire attention. Ecce, aït, concepisti et paries filiam, vocabisque nomen ejus fsmaè'l. Exactement le langage

AU SLL'IL DE l'aPOCALYM» 4(

de Gabriel à Marie, ce qui implique une connexité mystérieuse. Et il ajoute : Eo quod aiidierit Dominas afflictionem iuam. Pour ce qui est du texte : Maniis ej us contra oinnes et manus omnium contra eam, et e regione uniuersorum fratruni snorum figei tabernacala, texte qu'il faut lire extra (empora et extra tecta, dans son sens mystique, prophétique et universel, voulez-vous

me dire, mon cher Père, ce qui pourrait être formulé de plus exact par quelqu'un qui voudrait montrer l'épouvantable situation de la société moderne vis-à-vis de Dieu et la nécessaire attitude de Dieu visà-vis de cette société apostate.

Si, dans un moment de zèle ou d'enthousiasme, c'està-dire de compassion pour les âmes opprimées, aveuglées, assassinées, je me suis appliqué à moi-même ces redoutables paroles, c'est parce que je suis un soldat essayant de se configurer à son Chef et parce que l'imitation de Jésus-Christ est recommandée à tous les chrétiens. Sa douceur ne l'empêcha pas de flageller les vendeurs et de proférer les Vœ terribles.

Persévéra in obsecralionibus pro mendico Christi.

17 — . De Pierre van der Meer, à qui j'avais confié la lettre qui précède :

Je ne me sens pas capable d'exprimer ce que je pense. Tout devient tellement mystérieux et au-dessus de ma compréhension. Et pourtant mon âme comprend, elle sait plus que moi. Elle vient de Dieu, elle veut retourner à Lui. Et tout ce qui la rapproche de Dieu elle le reçoit avidement.

18. — Un de mes amis les plus chers s'afflig:e de la mauvaise santé de son fils. Je voudrais

qu'il me fût donné de guérir. Quel mystère ! Il est prouvé que j'ai le pouvoir de secourir les âmes quelquefois, et je ne peux rien pour les corps qui sont infiniment moins précieux. Mais aussi quel motif de crainte pour moi ! Pour être bienfaisant aux âmes, il me suffit de leur donner ce que Dieu m'a confié pour elles, i^ourêtre bienfaisant aux corps, il faudrait que je donnasse beau-

coup à Dieu, comme faisaient les saints, et je n'ai rien que des larmes vaines et douloureuses.

20. — Jeanne a retrouvé dans ses notes ceci, qui est parfaitement exquis :

Jésus est à la fois le pasteur et l'ag'neau. L'Ag-neau s'est tu pour ne pas accuser le Pasteur.

22. — Réponse du Père S. à ma lettre du i4, qu'il n'a pas comprise :

Mes pauvres lig'nes procédaient du désir de voir votre Absolu calqué d'avantaçe sur le Christ qui, incontestablement, est l'Homme Absolu étant IHomme-Dieu. Ne faudrait-il pas que chacune de nos paroles ait pu être dite par Lui pour que nous puissions nous dire nonsmème dans l'Absolu et parler dans l'Absolu? c'est la question qui me hante... Z^acem inaccessibiiem.

Pourquoi cette inquiétude ? L'Absolu diuin manifesté par Jésus est dans la Révélation et le Précepte. Mon absolu tout à fait humain est dans

AU SEUIL DR l'aPoC\LYP8I &3

la Foi et l'Obéissance, et il n'y a rien d'autre, eu vérité.

25. — A un ami qui me reproche de l'avoir appelé « cher monsieur » :

Je suis d'autant plus inexcusable de vous avoir servi le « cher monsieur » que j'ai moi-même l'horreur de ce protocole que je regarde comme une injure grave, ne pouvant être surpassée que par le c cher maître « qui appelle toutes les veng-eances. Mon excuse que je vous otîVe humblement est dans ce fait que la seule

pensée de 1 imminente villégiature et des tribulations que je prévois me trouble et m'idiotifie. C'est l'inévitable, mes pauvres filles et leur mère ayant un besoin absolu de changer d'air. Nous allons à Saint-Piat dans l'Eure-et- Loir. Il nous faudra y vivre trois mois, je ne sais comment, et ma frousse est intense.

27. — On m'apporte une étonnante ordure : « Le Fraterniste, revue générale de psychosie, le plus grand journal français de conquête spiritualiste et d'études métaphysiques ».

Tout criminel est irresponsable parce que victime du « mécanisme de la psychose ». Cela me saute aux yeux tout d'abord et je suis privé de couraere pour lire le reste. J'entrevois cependant que le désarmement universel et l'enlacement amoureux de tous les peuples sont demandés par les g-ens de ce papier et je découvre surtout, non sans épouvante, une liste des « Principaux ouvrages et périodiques français et étran-

gers traitant du Spiritisme, Spiritualisme, Magnétisme, Théosophie, etc. » J'ai compté 71 périodiques dont 25 pour la seule France.

On voit que le Démon devient le Maître de la terre.

29. — On me présente un Japonais catholique et très ami de la France, Léon Matsouoka, collaborateur de VOssaka-Assahi. Ce jeune homme qui a une place distinguée dans le monde intellectuel de son pays, a décidé de me faire connaître au Japon où il retourne, par des articles et des conférences où éclatera son enthousiasme.

Un prêtre m'apporte un vieil exemplaire de Sueur de Sang pour l'avantager d'une dédicace. J'écris cette folie :

J'ai cessé de suer le sang- depuis que Notre Seig-neur a Cessé d'être archevêque de Paris. Maintenant il sort de moi autre chose.

Juillet.

3. — Nous dînons à Meudon, chez M"""" de la Laurencie que je n'avais jamais vue, bien que nous nous fussions écrit plusieurs fois. Elle me charme aussitôt. Quoique très malade, elle avait pu se lever. Ruine de femme délicieuse. La maladie semble avoir fait d'elle une créature toute spirituelle, ne vivant plus que par son

Air SSUIL DB L'APOCALVrSK 4^

âme. J'ai le bonheur de trouver quelques paroles pour elle...

[Nous ne devions plus la revoir. Elle est morte quelques mois plus tard. Souvenir d\me douceur et d'une tristesse infinies... Voici ce qui est inspiré à Jeanne, deux ans après, 26 novembre 191 5, second anniversaire du départ de la merveilleuse et inoubliable amie :

Chère amie prédestinée, je n'ai pas le droit de m'approcher de vous, privilég-iée de la souffrance, et il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de Dieu, de ses plans im|)énéi râbles et adorables.

La vraie maturité de l'âme n'est pas celle qui vient des années, c'est la vie parfaite en Dieu. C'est ainsi que vous aviez déjà accompli votre course sur la terre, quand il me fut permis de vous connaître.

C'était le soir de votre vie et le matin de notre amitié. C'est ce qui explique qu'elle a encore tant de jeunesse radieuse. Elle était

trempée dans l'éternité et née sur le seuil de « la porte des humbles», par laquelle vous avez disparu, si tôt après.

J'ai promis de vous suivre. Je veux vous connaître, vous parler en Dieu, vous dire les choses que je n'ai pu vous dire ici-bas.

Vous souvenez-vous de notre première rencontre ? Une force irrésistible me poussait. Un jour, j'ai pris le train et j'ai été chez vous avec confiance, comme chargée d'une mission. Laquelle ? Celle de recevoir. Vous m'avez accueillie comme une amie déjà ancienne. Nous nous sommes comprises et la richesse de votre cœur, je l'ai entrevue. Moment inoubliable. Nos âmes fondaient d« tendresse. Nous pleurions sur aous-mêmes, sur la

Ifi AU SEUIL Dï l'apocalypse

misère de cette vie, sur nos enfants. Nos larmes montaient vers Dieu pour disparaître dans son Sein,

Nous nous revîmes huit jours après. Vous souvenezvous de l'heure divine avec nos maris, là-haut dans votre chambre, à Meudon ? C'est là que la parole dite par Léon Bloy : « La santé est un don de Dieu, et la maladie en est un autre », vous consola Nous étions quatre âmes de bonne volonté...

Nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir sur la terre. Vous étiez déjà immolée et vous n'aviez plus besoin que de Dieu.

Mais j'apporte ici mon témoignage ému de la communion intime des âmes. Elle ne nous a pas trompées. Elle franchit la tombe et la douleur se fond en joie. Aujourd'hui, deuxième anniversaire de votre départ, j'ai voulu me retrouver avec vous comme en ce mois de juillet igiS et renouveler ce souvenir dans le cœur de votre cher mari.

Qu'il pardonne l'indig-ence de mes paroles].

Installation à Mévoisins, près de Saint- Piat

7. — Pour inaug-urer ma villégiature, voici La Vigie, hebdomadaire catholique inconnu de moi. Directeur Henri Merlier. Cette feuille est adressée à Fauteur du Salut par les Juifs. L'article de tête marqué de rouge et intitulé Modernisme historique concerne Péladan qui vient de publier une petite manigance : Le Secret de Jeanne d'Arc. « Ce livre », dit Merlier, « est une élég-ante ordure ». L'adjectif seul est contestable. Péladan méprise l'Eglise, l'Ancien Tes-

tament, le Nouveau aussi, par conséquent, et ne croit pas au miracle, ce qui ne l'empêche pas de se proclamer catholique, au fond le seul catholique. Jeanne d'Arc n'a jamais eu de vie surnaturelle. « Elle a été initiée, choisie, préparée à sa mission et conseillée pendant toute cette mission)), par V Internationale franciscaine, i(véritable société secrète » dont l'ancien Sar affirme Texistence au xv* siècle. Les victoires de Jeanne s'expliquent (?) alors par la puissance occulte de cette société !!! Le surnaturel n'existant pas, Cauchon est naturellement réhabilité. Il avait le devoir de condamner Jeanne.

« Nous ne valons pas mieux que nos ancêtres » , dit l'imbécile. Mais « du moins notre conception religieuse s'est épurée, le diable a disparu de notre pensée. Nous savons que l'homme est l'auteur du mal ». Je ne lirai certainement pas le livre de Péladan.

Il y a long-temps que j'ai renoncé à m'ennuyer de cette manière et cet ex-Fils des Anges est vraiment trop bête et trop malpropre. Mais que ce crétin impie soit accepté dans des milieux catholiques, admiré et g-lorifié par des journaux soi-disant relig-ieux tels que le Soleil, béni récemment par l'archevêque de Paris, c'est une honte merveilleuse et je n'ai besoin d'aucune autre preuve de l'existence du Démon.

Il y a un autre crétin d'étage inférieur, si on

pciît dire. C'est Joseph Serre, auteur pouilleux d'un livre sur Ernest Hello dicté en partie par M"* Hello qui, non contente d'avoir abruti son mari, quand il vivait, imag-ina de l'avilir de cette manière, après sa mort. Ce Joseph Serre est fapôtre du modernisme théosophique. Celui-là aussi se proclame catholique.

On a honte de savoir lire quand on rencontre des âneries de cette sorte :

La nature est une immense échelle ascendante dont tous les échelons sont à la fois naturels en eux-mêmes et surnaturels pour les échelons inférieurs. La raison est ainsi surnaturelle pour la matière, comme l'aig-lo est surnaturel pour la taupe, comme le chrétien est surnaturel pour l'homme. .. J'applique cette théorie nu miracle... ! Le miracle est une des grandes lois scientifiques du monde... Le miracle est le point de vue de l'inférieur.

La transsubstantiation dog'matique, déclare ce bon chrétien, n'est pas autre chose que le couronnement religieux de cette loi scientifique dont la fameuse évolution de Darwin n'est que la contrefaçon I...

Ccdncl

usion nécessaire

Limitation de Jésus-Christ, lecture préférée de la piété otitholique, n'est elle pas une œuvre de pur bouddhisme, du bouddhisme supérieur et chrétien ?

Le livre infect sur Ernest Hello, œuvre de propairande moderniste et théosophique, a été publié eik 1894.

AU S(,t.lL

l'ai-oc.vlvpSK 49

C'est la Donne Presse qui a récemment réédité cet excrément justement qualifié d' « attentat littéraire et religieux » par l'abbé Barbier {Infiltrations maçonniques). On se demande ce que pourrait bien éditer une presse qui serait mauvaise.

8. — Lecture de la Conquête de V Angleterre d'Auguslin Thierry dont le voHairianisme est singulièrement répugnant pour moi. Quand il parle de l'Eglise, — et il est forcé d'en parler sans cesse, — il ment ou se trompe, et cela toujours. Saint Edmond, par exemple, tant admiré par Carlyle lui-même, est expédié en quekjues lignes et la sainteté n'est accordée à personne.

A M"'® de la Laureacie

Madame et chère amie, je suis heureux d'avoir pu vous être agréable en vous o£^aat ce livre déjà vieux et toujours si actuel pour moi. (Le Mendiant ingrat). C'est un tableau de souffrances

pour compléter la Femme pauvre en quelques-uaes de ses pages. Il y a des âmes à qui Dieu demande bea-ucoup, \»s, sachaai capables de donner beaucoup et c'est fia g^nd bonnevr qu'il leur fait. Vous m'eotendec biea.

Pour plusieurs empires, je ne roadrais pas n'aroir pas eu la vie affreuse que j'ai racontée et dont je m'étonne profondément d'avoir été jugé <ligtie. J'aî ea l'iniquité de me plaindre quelquefois. Je vous prie de oe pas y faire attention et de me garder quand même votre estime, en considéraot avec bonté que je suis un très pauvre homme et usaot à moa éj^ard de la compaâtioa

naturelle que VOUS sentiriez pour un vieil âne excessivement chargé. Je ne demande rien de plus.

Très audacieusement je vous ai nommée « chère amie ». Cette appellation, si banale dans le lang-aai-e du monde, a pourtant une valeur infinie dans Tlnvisible. Il est écrit que l'abîme invoque l'abîme. Je pense que tel est le prodige d'une amitié véritable, puisque toutes les âmes humaines sont des abîmes. Voici la parole d'un fou sublime : « Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Cela m'étonne. Je croyais être davantage. » Il voyait son âme, celui-là, il s'était penché sur cet abîme, et il en est mort...

Moi, je mourrai sans avoir pu comprendre le monstrueux aveug-lement des hommes qui supposent une importance quelconque à ce qui n'est pas leurs âmes, et chacun de mes livres est une tentative pour exprimer la stupéfaction que me procure cette inexplicable cécité. Nous pensons à vous. Madame, avec une extrême douceur.

A un Albert Telbisz de Buda-Pest, me demandant un autographe :

Monsieur, je ne sais pas la langue hongroise. Il est possible qu'à Buda-Pest le mot « maître» signifie (juelque chose d'honorable. A Paris, le même mot, adressé à un véritable écrivain, est une injure, en ce sens qu'on y décerne ordinairement ce protocole aux salisseurs de papier du plus bas étage. Si donc il vous plaît de m'écrire encore, épargnez-moi cet opprobre et contentez-vous de m'appeler par mon nom.

II. — Nouvelle foudroyante de la mort de notre cher curé d'Anesse (St. Expédit. Voir le

AU SEUtU DF, L APOCALYPSE

Pèlerin de l'Absolu, p. 187.) Nous avions été ses paroisiens uniques, il y a deux ans, et nous le chérissions. Cette mort nous accable. Certaines circonstances, d'ailleurs, sont affreuses.

i3. — Lettre larmoyante d'un confrère du défunt. Il prétend avoir eu toute sa confiance, ce qui est exactement le contraire de la vérité. Lettre hypocrite et inattendue qui me donne à penser que cette soutane a peur de mon témoig-nage. Ce que j'ai écrit déjà me paraît suffire. {Pèlerin de l'Absolu, pp. 180 et 187.)

20. — Le clergé de Paris se cotise pour offrir une automobile au cardinal Amette. Il paraîtque c'était un scandale qu'il n'en eût pas. M. Quignard, curé de Saint-Louis d'Antin et doyen des curés de Paris, révolté de cette indig-ence du premier pasteur, a lancé une circulaire à tous les autres curés, les invitant à verser chacun 100 fr. Les communautés religieuses sont taxées à 50 fr.

Comme il y a à Paris environ 80 paroisses et autant de communautés ; comme il est, en outre, facile de prévoir que les titulaires des cures les plus importantes et les communautés les plus riches voudront se distinguer, on peut espérer que cette contribution directe, plus ou moins volontaire, permettra d'offrir à son Eminenceune roulotte digne d'un prince de l'Eglise,

On devine l'enthousiasme avec lequel les curés

pauvres, et même les riches, verseroiil leur cotisation.

Pour ce qui est des va-nu-pieds du diocèse, i!s pourront, comme on dit, se taper.

22. — Sainte Marie-Madeleine. Messe àYernienonville, village voisin dont l'impiété est presque surprenante. On m'a raconté les tribulations héroïques du curé de cette odieuse paroisse. C'est tout juste si le malheureux prêtre n'est pas assassiné par ses paysans. Il s'en est fallu de peu. C'est le christianisme lieauceron.

23. — Visite de Philippe Raoux qui vient de faire son stage militaire comme lieutenant d'artillerie. Il me dit que rarlillerie française, aujo'ard'iiui, est extrêmement redoutable et peut dôiicr louic . les autres.

20. — Mon cher filleul Pierre m'amène son compatriole, Henri van iïaastert, le jeune hollandais donl j'ai parlé le i*"" mars, dans une lettre àTermier. Tout de suite il se précipite vers moi en sanglotant, extraordinairement ému de me voir. C'est un des beaux moments de ma Tie. Pierre me l'avait dit « charmant ». Ce jeune homme est mieux et beaucoup plus. C'est une âme chrétienne merveilleuse, à ce qu'il me semble.

30. — Le Désespéré de Grès a j)aru. Reçu mes exenq)Iaires d'auteur. La corvée des envois et dédicaces va commencer.

Août

i". — Les 600 prêtres martyrs des Iles de la Charente. — L'auteur de cette curieuse brochure, M. Gabriel Aubray, raconte, avec le plus de détails possible, les énorm«^s souffrances de tous ces prêtres, déportés, en 1792, de toutes les provinces de la France, aux îles situées à l'embou* chure de la Charente, et c'est un tableau d'une horreur infinie, mais non sans grandeur.

L'objet de cette brochure est surtout d'appeler l'attentionde la France chrétienne sur le fait incompréhensible de l'oubli de ces victimes dont les ossements, privés de sépulture depuis plus d'un siècle, remplissent la terre et la vase de ces îles. Il paraît qu'on commence à y penser.

L'auteur aurait pu s'abstenir de la qualification de martyrs si facilement prodiguée par la sentimentalité moderne. Sans doute, il dut y avoir, parmi ces malheureux prêtres, de saintes âmes résignées à l'acceptation des pires tourments ; mais combien d'autres expièrent ainsi d'étranges infidélités sacerdotales ! Ou'adviendrait-il de BOtre clergé contemporain, évêques en tête, si une persécution véritable se déchaînait ? f?n homme, prêtre ou laïque, môme très vertueux, n'est pas un martyr parce (ju'il souffre et parce qu'il meurt. Le Martyre est autre chose...

2. — Messe d'enterrement pour la femme d'un brave homme du pays qui fut un de mes compag-nons de g-uerre, en 1870. Nombreuse assistance de redingotes et de robes noires qu'on ne voit jamais à l'église. Il est évident que le prêtre seul prie. J'ai quelquefois parlé à la défunte, l'an passé, lui disant en vain com-

bienl'impiété de ce village me dég-oûtait. A-t-elle seulement reçu le prêtre avant de mourir ?

Aujourd'hui, presque partout, au mépris du rituel, on accueille dans l'Eglise les défunts impénitents, même les pires scandaleux, et alors est dite sur leurs corps l'oraison terrible : ((... quia in te speraoit et credidit, non pœnas inferni sustineat... »

Petit événement. Une bonne vieille que Jeanne employait pour le savonnag-e et la couture, est venue, ce matin, tout en larmes, ayant été chassée de la maison de son gendre, parce qu'elle travaille chez nous qui sommes des 6oMr^^o/s(l), c'est-à-dire, dans la pensée des paysans, des propres à rien, des grens qui font la noce. Jeanne, émue de pitié, a décidé de la g-arder.

A. Rachilde

Ma chère amie, j'ai écrit et prescrit à Crès de vous donner un exemplaire de son Désespéré. S'il a obéi, comîTie je l'espère, je vous prie de marchor. C'est un roman, vous le savez, et môme un roman cé!(>bte, avant déterrriiiié une persécution. Gela vous changerait des

vomissures ordinaires. Puis ce serait une sacrée justice, n'est-ce pas? d'honorer un livre dont l'auteur fut condamné à ving-t-cinqans de travaux forcés dans les ténèbres. Il sort à peine aujourd'hui de ce bag-ne, âg-é d'environ 1 15 ans, à l'état de ruine menaçante encore. Vous connaissez sans doute la Tour de Vésone, à Périg-ueux. C'est un énorme reste de la puissance romaine. A l'époque de la première édition du Désespéré, cette

Tour était au milieu des champs, et des bêtes aimables se reposaient à son ombre. Aujourd'hui, elle est l'ornement d'un square dont le gardien vend des cartes postales C'est cela que je vous demande, Rachilde, une carte postale en couleur du Désespéré.

Dédicaces du Désespéré:

Il vous manque d'être un de mes filleuls, mon cher Henri van Haastert, et il me manque d'être votre parrain. Mais, à défaut de ce lien spirituel, il doit y avoir, entre nous, une très lointaine ou très proche parenté d'âmes, à faire pleurer de compassion les saints anges qui nous ont enfin conduits l'un vers l'autre. J'ai senti cela dès la première heure.

A Christine van der Meer

Je t'offre la nouvelle édition de ce vieux livre dédiée à mes grands filleuls. Vieux ,sans doute, puisqu'il fut écrit il y a plus d'un quart de siècle, mais quand même contagieux de jeunesse, puisqu'il est impossible de le lire, fût-on centenaire, sans revenir à dix-huit ans. L'auteur lui-même qui était déjà un amoureux sous les premiers Capétiens, commence à reverdir... La jeunesse est un oiseau fugitif qui retourne vers ceux qui souffrent pour chanter à leur agonie.

56 AU SELIL DE l'aPOCALTPSK

i. — A mon cher Philippe Raoux :

Ce récit véritable des douleurs anciennes, dont Dieu s'est servi pour fabriquer un écrivain qui accepterait de souffrir encore pour que ceux qui ont eu compus^ion de 'ui trouvassent le paradis dans leurs cœurs.

A Brou

11 n'y a pas de désespéré ni de désespoir quand on a un ami, fût-ce un miséreux et un pioscrit. Pensez à cela, en relisant ce vieux livre de douleur.

A Madeleine B. :

Si ce livre plein de souffrance avait dix mille pag-es et que chacune d'elles exprimât un sentiment d'anicur fraternel, il dirait imparfaitement ma tendresse pour la sœur très chère qui me fut envoyée, à 65 ans, par Ma Dame de Compassion.

A René Marti neau :

Pourquoi n'êtes-vous pas un nèçre? J'étais dans une île déserte et vous êtes venu à moi — le premier - un vendredi. Or, c'était précisément le Vendredi de Notre Dame des Sept Douleurs, ïèie de la Compassion de Marie, le ag mars 1901. A cause de cela, cher ami, et quelle que soit votre couleur, vous serez jugé avec une çvande miséricorde.

A mon somptueux ami, Alfred Poulhier r

Exactement préfig'u ré par Leverdier qui n'eut jamais d'exisleni^e que r!ans la vision prar'v'hque de l'auteur. Un unique Puutliicr pour un Léon liloy unique! Voilà

AU EEt;!L DE l'aPOGALYPSB 57

ce qu'il fallait à la fin, ce qui était demandé dans l'Absolu.

A Raïssa Maritain

Pour qu'elle ofFre elle-même ce livre au dédicalaire in eremo, lequel a tellement grandi, depuis qiielinie temps, qu'il me paraît être encore plus mon fn-re que mou iilieul. Nous sommes tous des convertis, des aveugles-nés que le Roi des Juifs illumine quand il lui plaît, et les saints Solitaires qui l'adoraient à tâtons sous le soleil, avaient raison de penser que le Paradis est situé au fond du désert.

, A Pierre qui doit me ramener Henri van Haastert abseat depuis quelques jours :

Exspectantes,exspecianiasquotidie,cum gémit ibusliberos spiriiuales et amicum dilectissimum Henri, cumin eremo eremitarum, hoc est in pago dicto:

ViCINI NEQUAM.

10. — Le curé nous raconte, de manière très amusante, son installation ici, il y a quelques années, au milieu d'une population hostile qu'il a domptée à force de bonhomie et de ruse paysanne. Ecole primaire de diploniatie pour l'inslallation des curés de campagne.

i'>. — Arrivée des hôtes attendus. Nous voilà weuf sous le même toit, sans compter les Anges g-ardiens. Dieu pourvoira.

Dédicaces du Désespéré

A Elisabelh Jolj ;

Pour qu'elle n'oublie pas que le pire tourment humain, c'est la soif de la Grandeur et de la Beauté et qu'il y a de pauvres poètes qui souCFrent de cette soif autant que peuvent souffrir des anges coupables. Ah! ce n'est pas le mépris du monde qui les torture, c'est l'exil de la Maison paternelle et la nécessité pour ces malheureux de g'arderles cochons infâmes dont ils sont réduits à envier la nourriture. L'auteur du Désespéré a connu cette infortune excessive et il la connaîtra sans doute jusqu'à sa dernière heure. C'est pour cela qu'il mendie la pitié des cœurs sur les grandes routes et au coin des bois, étant, d'ailleurs, toujours armé jusqu'aux dents.

A Jeanne Termier-Boussac :

Oui a si g-énéreusement parlé de moi. Cadeau médiocre d'un vieux bonze très pauvre visité par de trop rares pèlerins et qui fait trop peu de miracles. Ce livre est, d'ailleurs, sublime ou insupportable, selon le tempérament du lecteur. Son principal intérêt est de prouver que l'auteur venu au monde sous Louis-Philippe, quoique eng-endré sous les premiers Capétiens, a continué ce miracle en n'attrapant ses i8 ans qu'à l'aurore de la quarantaine. Ce cas exceptionnel est la seule explication à offrir do Vopiimismc. à rebours, mais réel et constant, de cet étrange Désespéré.

21. — Messe à Chartres, en la Chapelle de Nolre-Dame-sous-lerre. La Basilique fameuse est visitée pour la première fois par Henri van Haastert qui emporlera en Tlollaiide rrblouissement de cette merveille à laquelle je ne m'accoutume pas.

Article d'Au rélien Coulang-es. Journal artistique de Marseille, du 20 août :

Le Désespéré ! — C'est un sig-ne des temps que l'on réédite Léon Bloj. Est-ce que le crétinisme se déciderait à fuir la littérature française? ou bien la mauvaise foi unanime serait-elle prise de remords?... Georg-es Grès vient d'honorer sa collection des Maîtres du Livre en y plaçant le Désespéré, et l'intense rayonnement de ce livre — de cet or en fusion — rejaillit sur les œuvres plus minces de valeur qui voisineront. Rien n'est fané dans ce roman autobiographique qui demeure aussi nouveau, aussi vivant, aussi plein de vie vibrante et douloureuse... Une force surhumaine s'en dégage... Qu'un tel livre, après vingt-cinq ans et tant d'autres lectures, ait gardé la puissance de m'émouvoir, de m'entraîner, de me troubler si profondément, de me prendre tout entier dans le tourbillon de son énorme génie, c'est la surabondante preuve de sa force, de sa valeur et de sa pérennité...

A Coulang-es

J'ai lu votre article avec un peu d'émotion. Vous ne faites pas de la Critique, vous êtes comme un voyageur de l'An Mil venu à pied, de très loin, et qui dit simplement son impression en présence d'un monument de l'âge préhistorique ou antédiluvien qui lui rappellerait son enfance. Gomment ne serais-je pas touché"? Je vous aime beaucoup, mon cher Coulanges, je crois vous l'avoir dit déjà Que ce témoignage d'un mammouth vous console des promiscuités contemporaines.

Ou vous reprochera de m'aimer trop, surtout dans le monde pieux. Alors feignez de croire et proclamez hautement que je suis un conuerti. C'est la seule chose qui

6o AU s: :t7|L BB l'a?0(:a.lypSe

me manque. Le manque de conversion est ma tare d'écrivain catholique, après la disgrôce do ne pouvoir écrire comme un cochon. Ne l'oubliez pas.

Rrponse à un inconnu qui veut écrire quelque chose sur la Saîelte et »^[ui me consulte :

Je n'ai absolument rien à vous donner. Tout ce que j'avais concernant la Saîette se trouve dans Celle qui pleure et dans la Vie de Mélanie, livres pour lesquels je n'ai pas demandé Y imprimatur, parfaitement assuré que je ne l'obtiendrais d'aucun de nos évêquesqiii sont tous des lâches, quand ils ne sont pas des Judas. Je devais écrire la K/e de la Berg-ère intégralement. J'étais désigné pour cela. Les documents nécessaires m'ayant été refusés, je n'ai plus rien à dire ni à faire. En publiant les deux livres que je viens de vous signaler, j'ai fait exactement tout ce qui m'était possible, tout ce que Dieu me demandait. Donc silence.

Deux dédicaces pour Henri van Haaslert

Le Sfilut par les Juifs. — Souvenir du Paradis terrestre où nous nous rencontrâmes à une époque infiniment iiiconnue.

IJEpojx'e Byzantine. — Qu'est-ce que l'Epopée de Byzance et qu'est-ce que l'Epopée de Napoléon, voulezvous me le dire'.'

quand on pense au Poème prodi'ji-ieux d'un pauvre homme essayant de se configurer à Jésus- Christ !

29. — Un monsieur m'envoie une brochure, travail d'archéoloi^ue sur une ancienne cité romaine dans les Vosges, et une lettre qui medéli-

vre de tout besoin de nourrir cotte relation. C'est un de ces hommes qui font des prédictions avec dates. « La date de la fin du pouvoir donné à la Bête de faire la g-uerre aux saints », dit-il, « est en décembre de celte année. » Malheureusement i! ne dit pas où se trouvent les saints, ni en quel nombre.

3i. — A Jean de la Laurencie :

Je cesse aujourd'hui d'avoir une excuse pour ne pas vous écrire. Je viens d'achever la correction de deux livres devant paraître le mois prochain el je suis atteint d'un comiiiencement d'idiotie qui donne beaucoup d'espoir à ceux de mes coniempjraius qui peuvent rêver pour moi un fauteuil mécanique d'académioieu.

Tout ce que je suis capable de répondre à votre lettre effrayante du 24 juillet, c'est que, du fait de ma femme, je me trouve dans une situation impossible. Elle vous a fait croire que j'avais inventé le fil à couper le beurre historique el que j'étais en état de répondre à diverses questions, lumineusement. Vous vous êtes embarqué sur ce bateau et, tout de suite, vous m'interro,çcz sur l'Histoire de France, depuis les invasions des Barbares au v« siècle, jusqu'à Gharlemag-ne, et même jusqu'aux solitaires de Porl-Roval. Rien que cela. Mais comment avez-vous pu me sup-

poser assez différent de tout la monde pour connaître l'Histoire de Francs, qui est certainement la plus ignorée et la plus inconnaissable de toutes les histoires?

Mon Epopée Byzantine vous a hjpnotisé. Vous avez cru qu'ayant lu le texte si clair de Schlumberger, ce ne serait rien pour moi de déchiffrer le chinois infiniment compliqué et enchevêtré des Alcrovin^iens, des

Caroling-iens et des premiers Capétiens, où s'enlisèrent tant d'historiens. Quelle dififérence !

Les autocrators, depuis Anastase jusqu'au dernier Constantin, c'est-à-dire pendant mille ans — les mille ans du Moyen Ag-e — ne sont que la queue, souvent horrible, et s'amoindrissant toujours, des formidables empereurs romains. En France ou, pour mieux dire, dans toute l'Europe médiévale, c'est exactement le contraire. Le chaos barbare s'efforce péniblement, combien péniblement! vers cette Unité excessive réalisée sous Auguste et qu'il a fallu quatorze siècles pour désag-réger complètement.

L'histoire du Bas Empire est une ligne droite du premier au dernier Constantin, une ligne ininterrompue de héros atroces et de canailles splendides, une sorte de Via Appia, se rétrécissant toujours, de la mer d'Irlande à la Propontide. L'histoire de France, au contraire, est une pauvre échelle plantée dans les décombres infinis de l'immense empire bouleversé. Les six premiers siècles de la France chrétienne, ou soi-disant telle, de Clovis à Hugues Capet, me paraissent absolument indébrouillables, inextricables, et ce qui vient ensuite n'est pas clair. Je me suis noyé plusieurs fois dans les marécages de sang des xiv» et xve

siècles. II m'a fallu arriver à Louis XI, père authentique de la monarchie française, pour trouver enfin un peu de lumière. Mais je suis exténué de mes expériences et parfaitement incapable de satisfaire les personnes qui me font l'honneur excessif de me consulter.

Non seulement je ne suis pas historien, mais j'ignore l'histoire. U faut voir en moi une sorte de rêveur, de visionnaire, si vous voulez, mais rien d'autre. Que pourrais'je vous dire des Jansénistes dont le nom seul me donne des convulsions? A l'exception de Pascal qui

fut un grand poète foudroyé par les mathématiques, à l'exception, peut-être aussi, d'Arnauld qui a laissé des traductions estimables, je ne vois en eux que des hérétiques pleins d'hypocrisie et d'épouvantables cuistres tels que Nicole ou Lancelot.

Leur histoire fut écrite par Sainte-Beuve en plusieurs volumes à la lecture desquels aucun homme n'est capable de survivre Balzac a essayé, un jour, d'exprimer l'ennui mortel procuré par cet ouvraçe inhumain, et son encre s'est fi;cée d'horreur. Je n'aurais qu'un mot à dire à la bourgeoise « bien pensante » dont vous me parlez. Ce serait le mot de de Maistre à propos de Voltaire : « Si vous êtes attirée de ce côté, Dieu ne vous aime pas. »

Voilà, cher ami, tout ce que je peux vous écrire. Vous penserez, sans doute, que cela ne vaut ni l'encre ni lo papier.

Septembre

Dédicace du Désespéré à mon ami Eugène L

En souhaitant à son héroïsme littéraire une récompense meilleure que la toile d'araig-née des défenseurs d'Huningue.

Cette toile d'araignée est une histoire impossible à raconter dans un livre, ni même ailleurs.

3. — Visite extrêmement ag-réable de l'abbé Cornuau accompagné de notre amie Pauline B... On me fait lire C Aveugle né, commentaire inédit du neuvième chapitre de saintJean et plusieurs

C4 AU S£UII. I>E l'aI'OCALYP.SE

autres choses. Je n'aurai jamais un auditoire pius aiieulif et plus impressionné.

4. — Départ d'Henri van Ilaaster, qui nous quitte avec tristesse, ayant vécu chez nous plus d'un mois. Sa présence m'a été douce et bienfaisante, et j'ai pensé bien souvent que ce visiteur m'était envoyé de Dieu. Lereverrai-je seulement? L'avenir a les couleurs de l'ag-onie et les couleurs de la mort.

6. — Je réalise enfin mes vacances, en ne faisant absolument rien.

i3. — Nouveau départ, d'une tristesse plus pesante. Les van der Meer nous quittent à leur tour. Notre maison va paraître inanimée. Le temps est devenu pluvieux et froid.

16. — Lettre à un de mes amateurs pour le mettre en g-arde contre la rapacité des bouquinistes vendant très cher certains de

mes livres qu'on peut trouver facilement chez les éditeurs et qu'ils disent épuisés.

Envoi du Désespéré

A mon très cher ami, le doux et calme Pierre Termier, le dernier exemplaire qui me reste, après avoir servi les enrag-és et mécontenté quelques furieux. On Jait ce qu'on peut et l'auteur du Désespéré, incapable de faire ce qu'il doit, est toujours le très pauvre déciklé qui commence à peine de revivre après ving-t-six ans d« sépulture.

Aujourd'hui seulement, je découvre

avec peine dans la belle édition de ce livre l'omission inexplicable deTépigTaphe : Lacrymabiliter. C'était, dès la première page, comme une petite colline douloureuse d'où le regard pouvait plonger à l'avance dans la vallée des larmes...

20. — Dico vobiSy omnia quœcumque orantes petitiSy crédite quia acgipietis et éventent vobis (Marc. xi).

En effet, si on priait en croyant fermement qu'on obtiendra ce qu'on demande, étant créancier de la parole d'honneur de Dieu, on l'obtiendrait en effet, mais cela n'arrive pas une fois sur cent mille. Les chrétiens veulent bien admettre que Dieu est solvable théoriquement, mais, en pratique, ils ne le croient pas fidèle. De

sorte que les recommandations de prier pour soimême et pour les autres sont absolument vaines. Sans confiance pas de prière, strictement, et la confiance est si absente que, même pour beaucoup de prêtres, c'est une présomption insoutenable de croire littéralement à l'Evangile.

21. — C'était aujourd'hui le dix-neuvième dimanche après Pentecôte. Evangile du convive non vêtu de la robe nuptiale. Jeanne me fait remarquer que ce convive jeté aux ténèbres extérieures pourrait être le Saint-Esprit. Vue grandiose.

J'écris à Raoux mon peu d'espoir dans

le succès de la nouvelle édition de Sueur de Sang qui paraîtra bientôt, livre qui devrait — dans les circonstances actuelles — agir puissamment même sur les vaches. Pvlalheureusement j'ai un interdit^ comme disait l'imbécile. (Voir le Pèlerin de r Absolu, p. 68.)

25. Excursion à Gallardon. On m'avait parlé de l'église comme d'une merveille. Désappointement. C'est une église toute moderne, éblouissante de blancheurs, avec des pierres anciennes en petit nombre. Lessivage et propreté excessifs. Il y a peut-être çà et là des détails curieux. Je n'ai pas le courage de les chercher.

26. — Sur le point d'envoyer les dernières épreuves de Sueur de Sang, je m'avise d'une épigraphe utile : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. » [Ce mot de Mirabeau se trouve dans un livre sur la Fruste que personne n'a lu. Il a eu un succès énorme. Dès le commencement de la guerrCjjel'ai vu citer par-

tout. C'est un cadeau que j'ai lait à MM. les journalistes. On m'utilise,mais,conime toujours, en se gardant bien de me nommer. 1910.]

28. — Lettre extraordinaire de Floriaa.Il me raconte qu'en décembre dernier il fut arrêté dans son domicile, emmené par deux gendarmes et jeté dans une prison lointaine, oui! fut gardé comme une bête féroce, privé de t43ut secours religieux pendant deux mois. Cela sans

jug-ement, sans comparution devant aucun tribunal et sans qu'il ait pu connaître, jusqu'à ce jour, les vraismotii'sde cette monstrueuse arrestation. Et nul dédommag-ement. Le froid de la prison lui a valu une douloureuse maladie du pied droit qui l'a tenu au lit tout le printemps et la moitié de l'été.

« Dans votre dernière lettre », m'écrit-il en finissant, « vous avez parlé d' « une croix très dure qui serait l'occasion de grandes souffrances », et le temps a roulé sur moi dans la logique de votre parole, très fidèle à sa mission de de chien enragé .»

Il me fait remarquer que son empereur (d'Autriche-Hongrie) est roi de Jérusalem et apostolique.

Cette persécution d'un pauvre qui ne s'est jamais occupé de politique n'est explicable que par le bon plaisir des évoques tout-puissants sous un souverain gâteux et apostolique, punissant ainsi le malheureux écrivain de sa traduction de Celle qui pleure. Il pouvait s'y attendre, ayant reçu certains avertissements. J'ignore les imprudences qu'il a pu faire, mais je sais qu'il « souffert et qu'il souixi'e persécution à cause de Kioi.

Sa lettre était accompagnée d'un* traduction dd mon Epopée By^santine, ijclile aicrvtiiile typographique.

68 AU StL'lL DE l'apocalypse

29. — Autre Icllrc douloureuse de Jean de la Laurencie demandant des prières pour sa femme, qui est en danger.

Envoi du Desespéré :

A mon amie Valeuline Dupont en la priant J'oH'rir ce papier à son mari pour rencourager dans le commerce profitable de la lilléralure. C'est ainsi que j'ai fait ma fortune qui excite l'admiration et l'envie île tant de crapauds. J'avais à peine 40 ans lorsque j'écrivis ce livre d'une si étonnante précocité. Je ferai mieux à 80, lors-que je serai mûr.

Octobre

h. — Retour à Bourg--! a-Reine.

6. — J'apprends que l'édition du Désespère de Crès est déjà complément épuisée. Il est vrai que le tirage était à petit nombre souscrit d'avance par des maniaques de livres de luxe qui ne lisent absolument rien.

9. — Nouvelle lettre de Florian, curieuse et louchante. Il pense comme moi, qu'il a été persécuté épiscopale/nenl et il n'est pasle seul. Tous ceux qui l'ont aidé ont pris quelque chose. La sœur Véronique, qui fournissait l'argent, et une de ses compagnes ont fait six mois de prison, il revient sur son em})ereur « apostolique » roi de Jérusalem. Dfs lettres que je reoois de la Terre sainte sujil; eu /jilet, timbrées du portrait

AO SEUIL DF L'APOCAr.YPSE 69

de ce vieil imbécile. Il y a deux ans à peine, il déclara dans un discours, en Bosnie, qu'il voulait que les populations, chrétienne et musulmane, de ce pays vécussent en paix et qu'il était dans l'intention de travailler à l'épanouissement de Mahomet. Du moins les journaux l'annoncèrent impunément. Il paraît que ce malodorant cacogénaire est très aimé de la bouro-eoisie,qui voit en lui Vami de la paix. [!!! 191 5.]

II. — Nous nous étions pourvus, très imprudemment, d'une bonne Allemande qui nous paraissait bien élevée, pieuse, modeste, attentiv*; et même assez ag-réable à voir. Les premiers jours, son service a été à peu près satisfaisant. Nous avions seulement remarqué, avec un peu d'étonnement, ses courses fréquentes au bureau de poste où elle faisait sa correspondance. Soudainement tout s'est gâté. Sans motif comme sans prétexte, elle entreprend, aujourd'hui, de me démontrer la supériorité de l'Allemag-ne sur tous les pays du monde et se dévoile tout à coup si méchante et si salope qu'il faut immédiatement la congédier, ce que j'exécute en virtuose et avec un tel fracas qu'elle a dû courir quelque temps.

Je pense qu'elle fait ainsi, comme des milliers d'autres, un très sale métier d'espionne, séjournant très peu dans les endroits où il n'y a rien à observer et raflant du même coup des gages

qu'elle n'a pas gagnés. L'Allemagne est décidément bien ignoble.

i5. — A Benoît Joly :

Vous avez voulu me faire parfager votre joie. Nous ne pouvons vous offrir que nos prières pour la nouvelle venue qui sera sans doute une chrétienne demain. Je voudrais que les miennes fussent très puissantes, mais on ne sait jamais de quelle montag^ne ou de quel g-outîre peut arriver le secours. Les clirt-tiens savent ou devraient savoir que la prière est la plus certai-nede toutes les forces, mais les elîets en sontinconnus. Quand nous prions, nous mettons dans la main de Dieu une épée nue, magnifique et redoutable, dont il fait ce qu'il veut et nous ne sa-vons rien de plus. La prière pour un petit enfant est sans doute ce qu'il y a de plus mystérieux quant à ses effets. Nous sommes alors nous-mêmes comme des enfants au bord de la mer ou comme des mendiants qui reg-arderaient la voie lactée. En haut et en bas sont des trésors ou des épouvantes inimag-inables.

Je ne me sens fort, mon cher Benoît, c'est-à-dire capable d'agir sur Diea {praovalens Deo), que lorsque je sens ma misère et que cela me fait pleurer. Je parle, bien entendu, de la misère de mon âme et de mon esprit qui est bien plus réelle qu'on ne pense. Groyez-Ie, tout ce que j'ai pu écrire de bon, de beau, si vous voulez, de profitable à quelques Smes, m'a été donné parce que je pleurais sur moi-même, en même temps que sur Vjeau-coup d'autres, sur la création tout entière dcfig"Uréc par la chute — et ces bienheureuses larmes, elles aussi, étaient un don admi-rablement gratuit, en .«torle que je suis, en vérité, un très pauvre, le plus pauvre d'entre les pauvres, Dieu le sait I

Voilà donc tout ce que je peux donner fort amoureu-

sèment k votre enfant, à vous Benoît, à votre Hélène, à Edith, à ma sœur Madeleine, à Elisabeth, à tous ceux que j'aime et qui furentmiséricordieux pour moi. Quand il vous arrivera de souffrir, rappelez- vous qu'il y a un vieux mendiant tout en larmes qui se souvient de vous tous aux pieds de Notre Dame de Compassion, et cette pensée vous consolera.

17. — Visite d'un jeune homme du nom de Lac{uerrière,venu pour me proposer la publication de tel ou tel inédit que je pourrais avoir. Je lui offre de vieux articles sur Huysmans refusés en 1906, par Stock, quand il édita Belluaires et Porchers. L'affaire est presque aussitôt conclue. J'apprends par cet homme que Demay, le premier éditeur du Salut par les JafJ'Sy est mort fou.

20. — Petite introduction pour la plaquette de Laquerrière, Sur la tombe de Huysmans :

Où donc est elle, cette pauvre tombe ?

Voilà plus de six ans qu'il est mort, le malheureux, et on pourrait le croire enterré depuis un siècle.

Ceux qui voulurent l'admirer, quand il paraissait être un vivant, s'étonnent aujourd'hui de ne plus retrouver un atome de sa poussière et les tristes livres qu'il a laissés n'ont même plus leur ancien pouvoir d'ennuyer, tellement ils sont devenus indéchiffrables !

Ayant été son apôtre, hélas! ayant travaillé etsouffert longtemps pour qu'il devînt un chrétien, l'excessive médiocrité de sa nature exii^ea que je fusse payé aussitôt de la plus affreuse ingialllude et que je contem-

plasse en lui le plus exlraonlinaire avortement de la Giûce.

Mon disciple fut acclamé par nos catholiques et cela dit tout.

Sa reliçion de bibelot et de bric-à-brac leur parut l'efTet d'une intimité divine, et ils avalèrent que l'indécroltahle naturaliste d'A vau-l'eau se comparât luimôme aux plus grands écrivains chrétiens.

I^es pages qu'on va lire marquent deux époques.

Les premières furent écrites avant la conversion de Huysmans alors que, plein d'espérance et ne prévoyant pas les atroces déboires qu'il me réservait, je le caressais avec un grand zèle. Les autres expriment l'amer désenchantement qui vint ensuite.

On ne manquera pas de m'accuser de contradiction ou d'inconstance, ce qui m'est tout à fait cg-al. On est venu me ciemander ces chapitres inutilisés jusqu'ici, ayant été refusés par l'éditeur Stock dans son édition de Belluaires et Porchers, et qui peuvent avoir une importance au point de vue de notre histoire littéraire. Pourquoi n'y consentirais-jepas ?

On me reprochera peut-être aussi de manquer de respect envers un défunt. « La mort », disait autrefois Jules Vallès, « n'est pas une excuse. »

Octobre igi3. Apparition de saint Michel sur le Mont Tombe.

22. — Dédicace pour un exemplaire de luxe du Désespéré à van Bever qui décida Georges Grès :

%^e ne vous dois pas seulement cette mag-niKque réimpression d'un livre que je croyais enterré profondément. Je vous dois aussi les suites heureuses qu'on peut en

AU SEI!IL DE l'apocalypse 7?

espérer. Vous aurez été ainsi le premier démolisseur de cette fameuse conspiration du silence dont je souflre de[>uis 25 ans. C'est une chose, cher ami, que je ne pourrais pas oublier.

26. — Récit agréable de l'entrevue d'un de mes amis et d'un bibliopole infect qui m'a beaucoup volé, ce qui l'autorise naturellement à se prétendre ma victime. Tout de suite les récriminations ont commencé, puis les engueulements. Il s'en est fallu de peu qu'on n'en vînt aux gifles, extrémité qui n'eût pas été à l'avantage de l'usurier-brocanteur, mon ami, très costaud, n'étant venu que pour cela.

27. — Une parente m'envoie un petit portrait que je fis de moi-même pour mes parents, en i8G5. Ce n'est pas sans émotion que je revois, après tant d'années, celte image curieuse, d'une finesse de dessin vraiment extraordinaire.

29. — Mon cher abbé Gornuau avait rêvé pour moi une collaboration à VUnîverSyOÙ j'ai débuté en 1874, sous Louis Veuillot. Il paraît que cette feuille a changé d'allure. Démarche bien vaine sans doute. Ces gens-là ont pu modifier leur orientation, mais comment s'accommoderaientils de mon absolu et surtout de ma forme littéraire? Cornuau ayant écrit au directeur, qui est un prêtre, n'a pas même reçu de réponse.

01. — Visite de mon filleul Pierre. Nous parlons, comme toujours, de la médiocrité affreuse

du monde catholique. En quelque lieu que nous soyons et quel que soit l'objet de nos pensées, une pente irrésistible nous y ramène et l'occasion, cette fois, nous en est donnée par un jeune

prêtre hollandais ami de mes livres, durement opprimé là-bas pour cette raison.

Novembre

i*'. — Saint Aiiffusiin, par Louis Bertrand, destitution plausible de l'Afrique chrétienne aux temps horribles des Donatistes et des Vandales. Médiocrité honorable et succès intense.

A Jacques Maritain

Il est temps, n'est-ce pas ? que je réponde à l'envoi de ton livre sur Berg-son et mon embarras est grand. Je n'ai pu en commencer la lecture qu'hier soir et j'avoue qu'à la ving-tième page j'étais complètement anéanti, (^'est si loin de moi, tout cela, et les barbarismes atroces de la langue philosophique sont si contraires à montempéramentd'écrivain latin. Je continuerai cependant, persuadé de trouver ton âme et de recevoir de toi un peu de lumière. Mais les commencements sontdurs.

L'intuition, la durée / ? o bavardage ! Je sais bien ce que tu veux, mon cher filleul, mais je ne sais pas ce que veut Bergson et je ne le saurai sans doute jamais, puisque lui-môme l'ig-nore. 4G6 pag-es sur cet imbécile, c'est énorme ! Trois ou quatre mots, un seul peut-être aurait suffi.

Enfin, j'aurai du courage. Bien que submerg-é d'é-

AU SF.T'IL DE l'aPOCALTPSE 7^

preuves, depuis quatre mois, et forcé, en même temps, de travailler au Pèlerin de L' Absolu, je n'abandonne pas le projet d'un

article. Je le disais à Pierre, il serait inouï que ma constance ne fût pas récompensée de quelque énorme drôlerie Bergsonienne dont je saurais tirer parti, ce qui me vaudra, je l'espère bien, d'être privé de tout crédit chez les hauts penseurs.

[J'avoue n'avoir jamais pu réaliser ce projet.] 3. — De Termier m'envoyant une brochure :

A Léon Bloy, le plus g-rand,sans doute, dese^éologues, le seul, en tous cas, qui ait posé la question de la vraie Jorme de la Terre, la question de savoir pourquoi elle se nomme l'Escabeau des Pieds du Seig-neur.

Réponse

Vous me décernez la grandessé g-éolog-ique. C'est enivrant et monstrueux. De là à vous précipiter « dans le cratère à peine refroidi d'un volcan», comme vous disiez à Toronto, il n'y a qu'un pas. On a prétendu que j'étais moi-même ce volcan, ce qui est possible. Dieu étant admirable dans ses œuvres. Mais mon cratère ne refroidit pas, vous le savez. Il faudraity prendre garde.

Apparition de VExegèae (nouvelle série

9- — Grande rumeur à Bourig--! a-Reine. C'est aujourd'hui l'inautru ration d'une ridicule statue d'André Theuriet, qui fut maire de la ville et glorieux académicien, cérémonie présidée par Poincaré, Faguet devant expectorer je ne sais quoi. Tout cela sous la

pluie et dans la boue. La ville entière est sur pied et la foule est compacte

7*5 AU SEr;iI. DB L*.>POr.AlYP=K

sur le passacro de ce malheureux Président, condamné par sa fonclion à touîes les farces de ce genre. J'aimerais mieux casser des silex.

10. — Encore Theuriet. Discours in eœtenso dans Paris-Journal. Il y en a quatre d'une sottise presque invraisemblable. Le gros morceau est d'Emile Faguet. Je lis des choses telles que ceci :

La petite bourg-eoisie française si sj'mpathique, tout compte fait, n'a pas de peintre plus juste...

Les romans de Theuriet ne sont pas écrits merveilleusement. Il écrivait raisonnablement, judicieusement, finement, dans le style le moins fatig-ant du monde...

Il semble qu'il ait toujours entendu Fénelon disant : « Tant d'éclairs m'ébloui-:sent, je veux une lumière douce qui soulag-e mes faibles yeux... »

D'un roman illustre que je ne veux pas nommer, Lamartine disait : « C'est un livre qui sont mauvais. » Les livres de Theuriet sentent très bon... Theuriet cueillait se.s livres dans les bois, comme des fraises ou des airelles...

Poincaré avalait tout ça.

10. — Dédicace imprimée de la brochure Sur la Tombe de /Iuysmans,k Marguerite Termier ;

Je vous offre ces pag-es poussiéreuses, ma chère enfant, parce que vous êtes bonne et douce pour moi. Quand je les écrivis vous n'aviez pas encore fait votre entrée dans ce monde et je n'avais moi-môme d'expérience que celle de la misère et de plusieurs autres tourments. S'il vous arrive de souffrir un jour, souvenez-vous, en

chrétienne, du vieil écrivain qui aura passé devant vous, comme une ombre douloureuse.

Quelques dédicaces à la main pour V Exégèse des Lieux Communs (Nouvelle série).

A Christine van der Meer :

Si tu prends la peine de lire « entre les lignes », tu seras étonnée de la tendresse que j'ai pour toi.

A Raïssa Maritain :

Moi aussi, j'ai fait le« choix d'une carrière ». Je suis ton parrain pour le temps et l'éternité.

A Madeleine B... :

Pour qu'elle ait compassion du pauvre frère d'adoption que ce nouveau livre séparera un peu plus des autres hommes,

A Pierre van der Meer ;

Tu étais plus près de moi que n'importe qui et j'ai rais plus de soixante ans à te découvrir, le spectacle des imbéciles m'ayant, hélas! « coilté les yeux de la tète ».

\ Philippe Raoux qui songe à se marier :

La lecture de ce livre est-elle une bonne préparation au Sacrement de Mariage? Qui pourrait le dire? Mais l'auteur a certainement prévu l'union prochaine de l'impiété sentimentale des chrétiens modernes au crétinisme complet voulu par Satan. Voi^s en êtes 4éjà le \èmq\\^.

A René MarLineai*

7^ AU SEUIL DE l'aPOCALTPSS

Vous avez eu la première série, et cela vciis a tellement réussi que vous auriez bien voulu avoir aussi la seconde. Mais je suis un jirince équitable et je veux que tous mes peuples soient heureux. Si Elisabeth n'est pas contente, je lui otî'rirai votre tête.

A Elisabeth Joly :

Ce matin, à l'église, j'ai beaucoup pensé à notre chère Elisabeth et je l'ai vue, comme en sou^^^-e, âg-ée de 70 ans. C'était une toute petite vieille Elisabeth, qui se ouvenait encore de la dédicace de ce livre et qui allait prier sur ma tombe dans un cimetière inconnu. Piatraîchissement surnaturel pour ma pauvre âme.

A Eugène Borrel :

Il ne suffît pas d'étriper le Bourg-eois, il faut encore en faire du boudin pour le régal des miséreux. J'abandonne à mes disciples et successeurs cette dég-oûtante cuisine.

A Termier :

C'est parce que Ma Dame de Compassion vous a mis sur mou chemin que j'ai pu écrire mes derniers livres et que j'en écrirai

d'autres, si Dieu me donne de vivre encore. Cela je le dirai jusqu'à mon dei'nier souffle et ensuite je le dirai dans l'éternité.

AM°^'P

En hommage d'an'cction profonde, ce livre que les superficiels pourront croire plein de malice et cpui n'€St en réalité que le cri d'un cœur souffrant.

A Jeanne Termier-Boussac ;

Ce livre qui pourra lui paraître sans saveur, me l'ayant trop entendu lire. Je suis affreusement dénué de virginité.

A Léon Belle :

Pour qu'il sache que « je ne parle pas au hasard », que « je ne suis pas né d'hier » et que j'ai « un cœur

d'or ».

A Emile Baumann :

Lapides clamabunt. Les cœurs des bourgeois qui liront ce livre.

A Ricardo Vines :

Pour « éclairer sa religion ».

A André Dupont :

D'un écrivain « sans aveu », qui a peu. de a foin dans ses bottes » et qui est ordinairement « sur des charboas ».

A l'abbé Jules P.. . :

Un masque d'ironie sur un visage ruisselant de larmes,

A Jean de la Laurencie :

Ce livre drolatique pour les superficiels et terrible pour les profoq^s.

A Marguerite Levesque :

Derrière cette ironie, vous rencontrerez Dieu à chaque instant et, tout près de Lui, sa Mère en larmes.

BO AU SEUIL DE l'aPOCALYP&B

A Marguerite Termier :

Une vie édifiante c'est certainement la mienne. Song"ez que, depuis deux mois, je ne fais que des dédicaces, naturellement admirables. C'est presque « le choix d'une carrière ». Mais je suis à bout de forces et je ne peux rien vous dire, sinon que je vous aime.

i3. — On m'envoie sous enveloppe une long-ue bande de papier qui se distribue sur les boulevards. D'un côté on lit : « La femme parfaite, Annette Kellermann, qui vient de terminer son eng-agement triomphal à l'Alhambra de Londres... » De l'autre, les mesures des différentes parties du corps de cette personne... moins... C'est trop ou pas assez.

17. — Anecdote donnée par Félix Raugel. L'un des frères de Beethoven, Jean, un crétin domicilié dans le voisinage de son colossal frère Louis, ne le voyait seulement pas, se bornant à lui envoyer sa carte, le jour de l'an : « Jean van Beethoven propriétaire

». A quoi l'auteur de la Messe en Ré répondit une fois, en renvoyant le bout de carton après avoir écrit au revers : « Louis van Beethoven Hirnbesitzer » (propriétaire d'un cerveau).

19. — Léon Belle, annonçant sa prochaine visite, m'écrit que Bourg-la-Reine n'est pas un lieu commun, puisqu'on peut m'y rencontrer.

Brou m'envoie son épitaphe

AU SEUIL DE l'apocalypse Si

Jean-Fréilcric Brou (en son vivant statuaire) Gît au fond de ce trou

Solitaire.

Pourvu de bons moyens,

Capable de tout faire,

A travers

Les revers

Fit de tout, rien de bien

Et mourut de misère.

Barthélémy me dit qu'après L'Ame de NapO' léon, je devrais écrire La Terreur. Pourquoi pas?

23. — Lu dans la Semaine religieuse un Bref de Pie X à François Veuillot, neveu de Louis, à l'occasion du centenaire de ce

journaliste deux fois mort, dont il est beaucoup parlé, en ce moment, par des g-ens du niveau intellectuel de M. de Mun.

Avec la flamme de son zèle d'apdtre, il entra dans la lice, orné des dons précieux qui font l'écrivain, Vartiste et le penseur de oénii (1), par lesquels il a égalé et surpassé les maîtres les plus illustres (sic), car dans les saintes batailles de la défense des principes sacrés, sa plume était à la fois un glaive tranchant et un lumineux flambeau.

Telles sont les sottises qu'on fait dire à ce malheureux Pape !

25. — Introduction aux Histoires désobligeantes que Grès veut rééditer :

8s AU SEUtL DK l'aPOGALTPSB

L'ENRAGÉ VOLONTAIRE

ou LA CONSPIRATION DU SILENCE

— On nous a enseigné clans notre enfance, me disait Apérnaatus, qu'il y a dix parties du discours La profonde grammaire de l'avenir dira que le silence est la onzième et la plus redoutable, étant désig-née pour dévorer toutes les autres, comme le serpent d'Aaron dévora les autres serpents.

Le heu commun du « silence éloquent », par exemple, n'est pas une sottise, et le « silence des passions » est pins à craindre que la pire loquacité. La « conspiration du silence », autre lieu commun, n'a rien de chevaleresque, sans doute, mais elle est indiscutablement efficace pour tuer un homme supérieur qu'il est

impossible de déshonorer. C'est le désert du steppe immense autour du conquérant forcé de mourir d'inanition. C'est la solitude infinie de Dieu lui-même dont nul ne parle et ne veut entendre parler...

Quelqu'un se souvient-il encore de la merveilleuse extermination de Saint-Pierre Martinique, où trente mille êtres humains furent anéantis, en trente secondes, par le souffle silencieux d'un volcan du voisinajsce?

Vous m'avez dit, Marchenoir, qu'à cet instant même votre fille faisait sa première communion et qu'il n'avait pas fallu une victime de moins à cette innocente pour que l'acte prodigieux qu'elle accomplissait fut ineflaçablement et très sing'ulièrement marqué pour elle de ce geste colossal de la Mort. Car c'est bien là votre manière d'expliquer les événements de ce monde, 6 concentrateur efl'rayant! et je crois que vous avez raison mille fois, mais il y a de(fuoi rêver sur ce gouffre.

Lorsque la petite fille qui précédait la vôtre reçut le Corps du Christ, tout un peupi* vivait encore;... lors-

que vint le to\ir de celle qui la suivait, tout était fini pour ce peuple. Cusfodiat animam tiiam... Otte parole avait suffi. Plus de banques, plus de boutiques, plus de tribunaux, plus de bureaux d'affaires ni de bureaux d'amour, plus d'ég"lises même. A quinze cents lieues, on était des morts, une ville morte, on était devenu le Silence, tout à coup.

Vous a-t-on dit, cependant, qu'il y eut un homme éparg-né, un seul, et que cet homme était précisément UN CONDAMNÉ A MORT? On se réjouissait, je le suppose, d'assister à son exécution, on en parlait dans les familles honorables, on était sans

doute impatient de ce supplice, et il fut le témoin unique de l'exécution de la multitude!... Vous croyez, peut-être, que je vous sers un apoloQ;^ue. Eh! bien, non. Ce condamné à mort, c'est vous-même. On a voulu vous exécuter par le silence et on n'a réussi qu'à faire de vous l'habitant solitaire d'une nécropole silencieuse.

— Mon cher Apémantus, ai-je répondu, je veux bien croire que vous ne me débitez pas un apologue, mais vous me paraissez atteint d'une bizarre monomanie. Vous voulez, à toute force, que je sois un persécuté et vous ne voyez pas que je suis, au contraire, un persécuteur, ïnterrojs^'ez nos contemporains. Tous vous diront que je suis un monstre et qu'il n'y a pas moyen d'échapper à ma dent féroce. On a beau me caresser, me couvrir de fleurs, me dire les choses les plus amoureuses, m'offrir de l'arg'ent et des friandises, rien n'y fait. Sainte Marthe elle-même renoncerait à dompter une tarasque aussi farouche.

Je le confesse, il n'est pas en mon pou\'oir de me tenir tranquille. Quand je ne massacre pas, il faut que je désoblige. C'est mon destin. J'ai le fanatisme de l'ingratitude. N'étant pas aveugle, je vois clairement que

tout le monde est ti-ès bon, que, depuis les lys de pureté jusqu'aux plus notables ruffians, c'est à qui m'aimera le plus tendrement et me le prouvera par les sacrifices les plus méritoires. Je ne finirais pas si je vous racontais les petits soins, les attentions délicates, les déclarations enflammées dont je suis le constant objet, pour ne rien dire de plusieurs immolations héroïques indignement et abominablement payées par mes plus noires manigances. Que voulez-vous ? Je suis un enragé volontaire.

Vous objecterez peut-être qu'on a essayé de me faire crever de faim depuis trente ans, qu'on a fait mourir, par ce moyen, deux de mes enfants. N'ayant pas de coeur, j'en ai pris mon parti avec une admirable désinvolture. Mais étant, tout de même, un homme juste, je peux me mettre à la place des bonnes âmes à qui je dois tout cela. Leurs intentions étaient si droites et si pures !

On a cru bêtement, il est vrai, que le silence me tuerait. C'était vouloir empoisonner un crocodile avec du bouillon de crapaud. Je n'en suis devenu que plus fort et mieux endenté. Sans le vouloir, on a été ainsi mes bienfaiteurs. Le silence, la misère, les chagrins affreux, voilà ce qu'il me fallait pour devenir le monstre invincible.

Vos dernières paroles prouvent que vous avez compris cela. Pourquoi donc alors me parler d'inanition et de désert? Je ne fus jamais autant visité ni si florissant. Le silence est une prairie favorable aux ruminants de l'éternité, et des animaux très svmpathlques y sont attirés auprès de moi, presque chaque jour, par la luxuriance du pâturage. Le jour où il n'y aura plus de silence autour de ma personne sera certainement un jour terrible. Je me verrai sur du crottin d'argent où ne pousseront plus les pâqueretles aimables ou les anémones pascales de la Douleur, et mes compagnons découragés s'en

AU SEt'ir, DE I, APoi;\LYP3K

iront Drouter le cytise des licornes sur la montagne.

Tenez-vous donc tranquille, Apémantus. Les conspirateurs du silence, les silentiaires, comme on disait à lîyzance, ne sont rien que de pauvres huissiers qui se trompent, croyant voir en moi un bruyant perturbateur. Vous avez été mon hôte plusieurs fois et

vous savez que j'ai la mâchoire silencieuse. Mon rire même, quand je dévore les contemporains, ne réveillerait pas une araignée filandière, et mes pas font moins de bruit encore, lorsque je me promène parmi leurs sépulcres. S'ils étaient malins, ils carillonneraient, nuit et jour, pour dénoncer ma présence et me priver ainsi de l'incog-nito qui favorise mes expéditions de vampire.

Ne me parlez plus de ces imbéciles.

27. — J'apprends que M"* de la Laurencie est morte hier. Cette bouleversante catastrophe avait été sentie par Jeanne, la nuit dernière, dans un songe douloureux. Nous n'aurons donc connu cette personne admirable que pour la perdre aussitôt.

A Jean de la Laurencie

Cher ami, nous sommes avec vous de tout notre cœur. Nous pleurons avec vous et nous prions. Que Dieu et sa Mère de Compassion vous soient en aide. Il n'y a pas d'autre consolation pour les chrétiens et celui qui vous écrit a eu souvent le cœur déchiré. Ayant vu, une seule fois, hélas! celle qui a disparu pour un peu de temps, ']Q sais ce que vous devez souffrir. Dieu vous éprouve sing-ulièrement, comme un bien-aimé. « Tout ce qui arrive par sa volonté sainte est adorable », disais-je, un jour que j'agonisais sous le couteau, et cette certitude me consola.

Ayez pitié de vous-même, pauvre malheureux I Celle qui vous a quitté ne vous a pas quitté. Elle est vraiment avec vous et avec

vos enfants, plus près, sans doute qu'avant, n'ayant plus l'obstacle d'aucune illusion. Elle est devenue la compagne de Jésus, qui nous est plus proche que toutes les créatures. Elle a de vous une compassion infinie et elle vous sera .secourable. Ce matin je priais pour elle et, parce que j'étais aussi dans la peine, je la priais pour nioi-même, sachant que les déruiits ont le pouvoir de protég"er les vivants. A l'instant il m'est venu un peu de réconfort. Que ne sera-ce pas pour vous, le plus grand ami qu'elle eût en ce monde ? Jetezvous à cette pensée et pleurez avec conliance aux pieds du Maître.

Jules Lemaîtreet ses conférences sur Fénelon. Ce Jules félicitait Mgr de Cambrai d'avoir, au cours de sa mission chez les protestants, supprimé la Salutation Angélique, ce qui, dit-il, facilitait beaucoup les conversions !!!

29. — Le Matin devait publier un des contes de Sueur de Sang. J'en avais choisi un particulièrement impressionnant. C'eût été une réclame énorme et vraiment patriotique au moment même de l'ig-noble provocation allemande à Saverne. Mais j'avais compté sans le grand eunu- (jue de la maison : Georges Lecomte, qui ne l'entend pas ainsi et qui, ne pouvant se dérober complètement, me fait attendre. Il ne faut pas des choses horribles pouvant discréditer les bons Allemands et il ne faut pas non plus que ce soit trop long. Etc., etc.

AU SKCIL DE l'apocalypse Sj

Décembre.

i*'. — Apparition de Sueur de Sang.

« Vous êtes l'apôtre de la Certitude », m'écrit quelqu'un.

3. — L'eunuque du Matin continue. Il va sans dire que le drôle proteste de sa bonne volonté et de son admiration pour le « magnifique écrivain » que je suis.

Service funèbre pour M"' de la Laurencie à Meudon. L'infortuné survivant, très accablé, me dit, à la sortie, quelques mots de la disparue qui priait, non pour être guérie, mais pour être gaie et souriante jusqu'à la tin, au milieu des siens, et je me rappelle le mot si touchant de Bossuet dans l'Oraison funèbre de Madame : « Comme elle avait été douce envers tout le monde, elle fut douce envers la mort. »

Lettre assez vilaine d'une dame qui a reçu V Exégèse et Sueur de Sang et qui me récompense en me priant de ne plus rien lui envoyer, son mari, un notaire normand, ayant lu et critiqué (!) ces deux livres.

5. — L'eunuque s'est enfin décidé. Il publiera un de mes contes, le moins scandaleux. 11 s'agit, avant tout, de ne pas désobliger l'Allemagne. Encore dois-je supprimer un certain nombre de lignes. Je me résigne, pour ne pas affliger l'é-

diieur qui a compté sur cette réclame probablement inutile, désormais.

Quelques dédicaces à la main pour Sueur de Sang.

A Cornuau :

Ce vieux livre d'un vieux soldat très blessé, mais vivant encore, et combien !

A M""* Termier :

Ces récits qui lui feront peur, peut-être, en la remplissant de pitié pour la France menacée aujourd'hui des mêmes horreurs.

A Edmond Barthélémy :

Ceci est peut-être l'histoire la plus vraie de 1870. C'est l'histoire de TAme française à cette époque.

A Florian :

Ce livre de douleur, en attendant le dernier supplice annoncé à l'Europe entière par Celle qui pleure, il y a soixante-sept ans. Arescentibus hominibiis prœ lirnore et exspeclaiione quœ superoenient uniuerso orbi.

A Louis Q... :

Supposez, si vous voulez, que je suis dans le dernier carré et que je me nomme Cambronne. C'est ma vision personnelle d'une nouvelle g-uerre allemande.

Au frère D... :

Evampii de conscience préalable aux événements pruciiuius.

AU SEUIL DC l'aPOCALYPSK 89

A Léon Belle :

En l'aTertissant de préparer ses g'odillots pour la prochaine.

A Jeanne Termier-Boussac :

« Clairvoyant pour souffrir », avez-vous dit de moi. En lisant ce livre cruel qui reparaît aujourd'hui, demandez-vous quelle peut bien être ma très claire vision du plus prochain avenir.

A Henri van Haastert '• Gallia morilura te salutat,

A Léo Funtek :

En attendant le? prochains massacres.

A Blanche L... :

Avec le conseil de ne pas lire ce livre si elle a l'illusion de la guerre sentimentale.

A Termier.

On attend la parole de l'empereur cabotin pour savoir si ces choses recommenceront. Dans une ç^rande paix du cœur, j'attends un g-este de Dieu, une imperceptible nutation du Père des pauvres qui mobilisera inslant»eément les Ang-es Gardiens de la France.

Au docteur Joseph Termier :

En 1S70, je fus si gravement blessé qu'il fallut m'ofârer sur le champ de bataille, en procédant k l'ablation du cerveau, du cœur et d'un autre ut'i^une que je ne

désig-ne pas autrement. C'est ainsi, disent les bien informés, que j'ai pu tievenir un écrivain

A l'abbé J. M... :

En attendant l'accomplissement du Secret de la Salette, accomplissement très prochain peut-être, dont ceci ne fut que le prélude.

A Pierre van der Meer :

Avant ton baptême, tu ne savais pas qu'un Léon Bloy fût possible. Depuis que tu es chrétien, il me semble que j'ai quelque parenté surnaturelle avec le Prince des Apôtres — étant, d'ailleurs, le pêcheur de plusieurs autres poissons lumineux — et je ne sais plus moi-même si je ne suis pas devenu réellement impossible à fore» de paternité spirituelle. Alors, je ne me retrouve presque plus dans cet ancien cauchemar d'horreur, tellement je me vois situé dans un autre sonj^'-e mas^nifique.

A Ricardo Viiïes, dédicataire du livre :

Etais-je dig-ne de vous dédier ce livre, ou étiez-vous dig-ne de cette dédicace ? Question obscure présentée à la compétence divine. Quoi qu'il en soit, vous êtes affreusement compromis, mon pauvre Ricardo, et c'est bien fait. Cela vous apprendra à discerner la bonne littérature et à ne pas aventurer l'honneur de la Catalog°u« dans des promiscuités dangereuses.

A René Marti neau :

Vous êtes, cher ami, depuis plus de dix ans, letémoia de ma vie douloureuse. Allez-vous être enfin le témoin de ma vie glorieuse ? Dieu et ses Ang-es le savent. Mais quoi qu'il arrive, je me souviendrai que vous fûtes le

AU SEUIL DB l'apocalypse ÇI

remier-né de la Compassion divine, enfanté pour me 'ocourir et me consoler. Je vous embrasse en pleurant sur les ruines de la pauvre France.

A Henri Barbot :

L'un des rares voyants qui prophétisf^rent avec m)i le renouvellement probable de ces abominations.

A Jacques Maritain :

Il paraît que ton vieux parrain se vend. On croit môme qu'il va devenir une araire, ce qui serait évidemment le sommet de la g'ioire. Pourquoi faut-il que cela me dég-oûte si terriblement? Hier j'ai reçu la visite d'une dame très riche qui m'admire, mais qui ne bronche pas dans la banalité d'une assistance effective. Il m'a semblé qu'on se parlait d'infiniment loin, par-dessus l'abîme, et je l'ai senti plus profondément ce matin en lisant l'épître du jour. Que suis-je venu faire en ce monde, mon pauvre filleul ?

A Marg-uerite Termier :

En attendant la Tombe que je lui ai promise.

A Aurélien Coulang-es :

Ce livre qui devrait être dans toutes les bibliothèques militaires, s'il n'y avait pas la frousse des pantalons roug-es en même temps que celle des pantalons noirs. Merdeuse opportunité de continuer la conspiration du silence.

i4. — A la demande fort gracieuse de Jeanne Termier-Boussac, j'accepte avec joie de devenir

9* AU SEUIL DE l'aP G-VLYP.SK

le parrain de l'enfanl qu'elle attend en f/nTier i6. — Un éditeur ami de CrèSjEug-èneFiguières, me demande, sous forme de dédicace, une pensée {\) à écrire sur une feuille détachée de Sœur de Sang qu'il m'envoie, ayant, dit-il, l'inteiition de propag-er ce livre en Algérie. Je m'exécute :

Pour montrer le mal avec précision, avec une exactitude rigoureuse, il est indispensable de Vexagérer. Je crois avoir écrit cela quelque part. C'est précisément ce que j'ai essayé dans Sueur de Sang. Mais le mal de 1870 ne pouvait pas être exagéré.

Un individu riche et probablement avare m'a déclaré que celui de mes livres qu'il préfère, c'est le Sang du Panure! Préférence de tigre.

17. — On me parle d'une bourgeoise catholique ne croyant pas à l'immortalité de l'âme. Le Paradis, pour elle, c'est d'être riche, le Purgatoire, c'est d'être dans la gêne, et l'Enfer, c'est d'être dans la misère. Idiotie et banalité.

18. — Avant-hier, X... me parla d'un de ses collègues, un ingénieur qui aime passionnément mes livres, au point de ne pouvoir en lire d'autres. Il ajouta que cet admirateur possède un revenu de plus d'un million. — Alors, m'écriai-je, il ne fera rien pour moi ? ce qui fit sourire...

Je me représente donc cet homme, dont Texorbitante richesse est d<"jà snlaniqne, lisant mes livres, mesduulourcux livres, pleins de ma souf-

france, comme il assisterait à une séance de torture, et jouissant sadlquement de l'expression de cette souffrance qui a déjà duré plus de trente ans — à mille lieues de penser qu'un tout petit g-este qui lui coûterait si peu m'en délivrerait à l'instant ; encore plus éloig-né, s'il est possible, de se dire que l'auteur qui n'est, à ses yeux, qu'un instrument de plaisir, a peut-être une mission ; que c'est le devoir des riches de l'y aider et que lui-même est évi-

demment désigné pour cela; enfin et surtout que ce serait un moyen d'écarter de lui les effroyables menaces de l'Evangile. Mais il paraît que ce sont-là des idées comiques, des niaiseries bondieusardes et sentimentales.

Qui sait? Un sale journaliste belge a fait, l'an dernier, un étonnant article sur moi, où il était dit que ce serait un acte de vandalisme d'atténuer et, à plus forte raison, de supprimer ma misère. « Il pousse de si beaux cris quand il souffre ! » Ne serait-ce pas l'obscure et profonde pensée de ce milliardaire ?

Dédicaces à Ricardo Vifies :

Le Réoélàteur du Globe, i884. — Vous veniez de naître alors. Peut-être même étiez-vous encore à naître car je ne suis pas fixé sur votre âg-e. En tout cas, vous " n'étiez pas encore le révélateur de vous-même et vous ne pensiez pas à conquérir Léon Bloy non plus que Bjzance. Maintenant que c'est une chose faite, soyez

un vainqueur généreux et laissez-moi régner un peusuf la Catalogne.

Le Désespéré. — Les imbéciles sont dans l'Eglisa comme les punaises dans les vieilles maisons. Ils cpou vantent les visiteurs et font déménager les locataires. J'espère que vous ne trouverez pas de punaises dans ce vieux livre.

Bellaaires et Porchers. — Le fond de la littérature moderne est dans ce blasphème : C'est Tesprit qui tue et c'est la lettre quivivîie. Qaoderat demonstrandum.

26. — En manière de gratification pour Noë!, le Père S., destinataire de ma lettre du i4 juin, et qui ne laissait guère passer une semaine sans m'exprimer ses sentiments afFectueux, me lâche enfin :

Voilà 4 ou 5 mois que vos livres me sont tombés des mains. Ce fut en lisant l'accusation de simonie que vous portez contre la S. Congrégation des Rites. Comment pouvez-vous juger ainsi un organe qui tient de ; i près à la tête de l'I'lglise et qui fonctionne sous les yeux mf;me du Pape?... Combien vous faites soufTrir vos amis !...

30. — Je dis à Termier que l'insuccès désormais certain de Sueur dr Sang est une nouvelle preuve de l'existence de Dieu qui a décrété sans doute que je n'aurais jamais de succès. Décret que je suppose contemporain de la Chute dos Anges et par conséquent fort antérieur à la création des collines et des fontaines.

AU 8KUIL DE L^APOCALTPSK QS

3i. — A Cornuau, à propos des simagrées du Jour de l'An :

Je me rappelle cet admirable endroit des révélations» de Catherine Emmerich où la Sainte raconte que pendant plusieurs années avant le Délug-e, quand Noô fabriquait l'Arche mystérieuse, — travail énorme qui lui valut la réputation d'un insensé — le ciel fut presque continuellement sombre et labouré d'éclairs effrayants. Je me demande ce que pouvaient se dire les hommes d'alors, chaque fois que commençait une de ces menaçantes années. Il me semble que c'est aujourd'hui la même chose, avec cette différence que l'eflroyable mécontentement de Dieu ne se manifeste pas d'une manière sensible. On va aux plus horribles g-

ouffres avec une grande sérénité et la Bonne Presse est là pour nous dire que tout va très bien et que la foi est en progrès.

Voici maintenant quelques lignes de la dernière ie»» tre du Père S... Que répondre à cela? Je ne peux pas douter de la charité de ce religieux. Mais il est une unité 4ans le troupeau des catholiques (les meilleurs !) qui croient que tout ce qui vient de Rome est admirable et qui confondent si aisément la tête et le ventre de l'Eglise ! Les plus grands saints, parmi lesquels on pourrait citer saint Bernard, avaient une optique plus sûre. Le mot de simonie épouvante le Père S..., mais il est connu de l'univers que la Congrég-ation des Rites ne « fonctionne» que stimulée par des allocations gigantesques et nullement « sous les yeux du pape » qui ne voit que ce qu'on veut lui montrer. Le pape sait très bien qu'il est environné de canailles et il en meurt, voilà tout. Je ne répondrai donc pas, considérant que la vie est courte.

Janvier.

6. — Le curé de Saint-Piat vient déjeuner à Bourg'-Ia-Reine. Toujours affeble et joyeux, mais combien changé 1 Ce n'est plus du tout le curé d'il y a deux ans. Il paraît entré complètement dans mes vues et mes sentiments. Miracle opéré par mes livres.

7. — Voici un des meilleurs hommes qu'on puisse voir. Mais il est protestant cadenassé. Il a beau être fier de son fils, devenu catholique pourtant. Rien à faire. Le velamen des Juifs est aussi sur les protestants, et peut-être plus aveuglant, puisqu'ils se sont eux-mêmes placés hors de toute loi divine.

Petite lettre bien ridicule d'un M. A., « critique littéraire et chroniqueur! » à Beaumontsur-Vesle (Marne). Cet individu me

demande quatre de mes livres, avec dédicaces! Quatre seulement. Il est modéré.

A Termier

« Encore un pas vers la mort », dites-vous à propos du fe,rme que vous m'envoyez. Je viens d'en faire un autre. Le Pèlerin de l'Absolu est presque iiui. Il en

sera, je pense, de ce nouveau livre mien comme des autres qui donnent la vie à quelques-uns, me dit-on, sans rien procurer à leur auteur que l'espérance de la Miséricorde pour l'aider à bien mourir.

Fia mort est l'objet ou le sujet constant de mes pensées et j'y sonsTC d'autant plus amoureusement que je la prévois cruelle. J'ai mes raisons pour cela. Je ne la crois cependant pas très prochaine, certain de n'avoir pas encore rempli ma mission, de n'avoir pas accompli une certaine œuvre que je suis dans l'obligation d'accomplir. A supposer que je me trompe en ce point, j'ai mon sac sur l'épaule, je suis prêt à partir et ce monde m'a vraiment trop peu caressé pour que je doive le quitter avec chagrin. En tout cas, mon cher ami qui vous nommez trop humblement mon « petit frère », sachez que Dieu voit vos oeuvres et que je ne lui permettrai pas de les oublier.

i4. — Les Odeurs de Paris, vieux livre réédité par Crès. Je peux le relire, malgré la moisissure de cinquante ans, sans doute parce qu'il me rappelle ma jeunesse. Mais que sont aujourd'hui les cé-

lèbres violences de Louis Veuillot auprès des miennes, etque dire de son style à la Sévi^né ou à la Bruyère? J'y renonce bientôt, l'auteur étant si bas, si totalement dénué d'art!

i5. — Lettre singulière de Florian, tâchant de m'explif(uer la défection de son ami, le prêtre Demi, si fidèle jusqu'ici, devenu « habitant de l'Olympe ou Parnasse tchèque», parmi les «dieux nationaux libres-penseurs ». Il concubine avec une femme mariée. Cette lettre, (|ue je n'ai pas

la permission de publier, est remplie de mots satiriques très curieux.

Autre lettre de mon excellent ami le frère D. à qui j'ai envoyé une relique. Le cœur de ce religieux est une harpe.

20. — Dédicace imprimée du Pèlerin de V Absolu à Philippe Raoux :

Rappelez-vous, mon ami, cet heureux jour de l'an passé où vous vîntes me voix' à Mévoisins avant do retourner dans votre triste Pologne. Vous ne pouviez être près de moi que quelques heures et nous avions trop de choses à nous dire.

Alors nos deux âmes se regardèrent silencieusement, nos deux pauvres âmes que nous ne connaissons pas et qui ne se connaissent pas elles-mêmes. Nous savions seulement que Notre Seig'ueur Jésus-Christ était avec nous et se réjouissait de nous voir ensemble.

Je vous offre maintenant ce livre où les étrangers ne discerneront peut-être que la malice qui est dans leurs cœurs, mais je sais

que vous y trouverez le mien qui est tout à vous, mon cher Philippe.

23. — Lettre venue de Dusseldorf. Le docteur Hermann Platz, professeur, m'écrit après lecture des Lettres de Barbey d'Aurevilly à moi. Ce professeur, qui me paraît un pédant redoutable, voudrait savoir « quelle position j'occupe dans le traditionalisme contemporain au point de vue des idées! ?» Si la vie était moins courte, je pourrais lui répondre que je ne connais pas d'autre tradition que celle de l'Eglise romaine.

AU SKt'IL »E L APOCALYPSE

Ce cuistre germanique m'a-t-il lu seulement ? Impossible de le démêler. Mais on ne m'ajamais fait une question aussi bête.

24. — Notre médecin m'a envoyé la note de ses honoraires. Mon nom est écrit Blois. Réponse :

Mon cher Docteur, ayant, comme chacun sait, « un cœur d'or » et l'habitude ancienne da payer pour tout le inonde, je n'hésite pas une minute à rcg-ler vos honoraires pour le compte de M. Blois qui m'est absolument inconnu.

Un simple coup d'œil sur le livre que j'ai eu le plaisir de vous donner vous apprendrait que mon nom n'a que quatre lettres, étant une sorte de tétragramme fort mystérieux.

25. — Un photographe illustre, ayant exécuté le portrait de Pie X, le sollicita d'écrire quelques mots au-dessous de cette imai!e. Le Saint Père écrivit : Diligentibus Deum oninia cooperantur in bomim. Paroles de saint Paul inscrites sur mon bureau de travail depuis des années, et que je relis sans cesse. Rencontre iiiattendue, un peu étonnante.

29. — Je parlais de l'impossibilité pour la raison de concevoir ce (jui n'a pas de limites, l'infini. Ma petite Madeleine a dit alors avec une surprenante profondeur :

— Esl-il donc moins impossible de concevoir

AU SliUlL DE L APOCALYPSE

le fini? Une limite quelconque n'est-çUe pas déconcertante ?

Février

3. — Je suis fameux en Hollande. J*apprends qu'une conférence d'Henri van Haastert, à Amsterdam, a eu beaucoup de succès. Il a bien parlé de moi, contredit seulement de façon très faible par un ecclésiastique fermé à toute compréhens'on d'art.

T'ouvédans un journal

La Mort du millionnaire. New- York. — L« précieux tube contenant 500.000 francs de radium qu'on avait inséré «ans son épaule n'a pu sauver de la mort le millionnaire laiéricain, M. G. Brenner. C'était pour le guérir du can-er ou tout au moins pour retarder l'issue fatale que ie.» médecins avaient décidé de tenter le moyen sups^ine : placer dans les incisions faites sous la peau du mande un tube contenant pour un demi-million du précuix métal. Après quatre semaines de souffrances, le ma, (Je est mort avec son trésor sous la peau.

12. — Le botême de Pauline Ardel par mon cher ami EmiU-Baumann. L'originalité bien incontestable de k nouveau roman de l'auteur de rimmolé, c'est 'être fortement chrétien dans une

langue tout ifait supérieure à celle de nos catholiques ; mai la fin m'a déconcerté. Un mariage de dévounent après un mariage d'à-

mour empêché par la mort du bien-aimé ! C'est de n\io\ le ressusciter.

i3. — Au baron Lumbroso, directeur de la Revue Napoléonienne, à Rome :

... Votre demande de tous mes livres, dont plusieurs sont introuvables et votre envoi de 5o francs pour cet objet m'embarrassent. Je suis un homme trcs pauvre, presque septuagénaire et incapable de courses multipliées. N'étant ni le possesseur ni le vendeur de mes livres, je me vois ordinairement forcé de renvoyer à mes éditeurs les peisonnes qui me les demanden:. Je confie donc pour vous à la poste ceux qui sont sous ma main, en m'excusant du petit nombre. Huit volunes en tout dont je vous prie de m'accuser réception. A^rès cela, je suis entièrement dépouillé.

Au printemps, je pourrai vous envoyer s DésesprrÂ réédité enfin, après ving"t-cinq ans, livrequi m'a fait célèbre et miséreux, étant à l'origine de 1; conspiralion du silence dont je meurs depuis un quart ce siècle. Vous recevrez aussi une réédition des Histdr^s désobligeantes et le Pèlerin de l'Absolu, sijiène tome de mon Journal. Si vous voulez me bien conivître, il faut lire ces six volumes et surtout la Fenimepauvre, que fe ne puis malheureusement vous donner

Il ne me coûte rien de vous dire que v^ 5o francs ont été reçus avec plaisir. Je suis g-ueu^r' j^ mourrai gueux, n'ayant jamais voulu prostitue '^"^ pensée. On accorde que je suis un grand écrive^i quelques-uns môme vont jusqu'à me su[]poser du g'"^-

^^lais les journaux ne parhnt pas de nus livres \i^^ 4"^ cela pour rait les faire vendre et qu'il est néy*"^""e à l'équilibre des mufles que je périsse de misé/ J^Ame de Napoléon ou le Suiit/ du Pauvre, sigu/<J"" autre nom que

!e mien, auraient eu viiiçt éditions. La première n'est pas encore épuisée. Même remarque pour Sueu/' de Sang, paru au moment des provocations de Saverne, livre qui devrait être dans toutes les mains françaises. On me découvre peu à peu, difficilement. Beaucoup de braves gens qui m'aimeraient ne peuvent pas savoir même que j'existe.

Après tant do peines et de travaux, chargé de famille et me sentant vieillir, j'en suis à rêver la rencontre d'un admirateur capable de réparer l'injustice des contemporains en me donnant le moyen d'achever mon œuvre sans trop souiirir. Mais cela n'existe pas.

i5. — Baptême de Christophe Boussac, ne avant-hier. Quand ce petit chrétien aura ving-t ans, où serai-je ? Assurément pas au Panthéon, non plus qu'à ^Académie, encore moins, peutêtre, dans la Gloire des élus de Dieu. Je ne vois pas l'avantag-e pour le pauvre enfant d'avoir un parrain si peu confortable.

iG. — Voyag^e à Argœuves (Somme) de Pierre van der Meer en compagnie de Barbot et d'un imbécile. Le curé d'Argœuves, l'abbé Rigaux qui a beaucoup connu INIélanie, est, paraît-il, l'homme le plus intéressant qui puisse être vu. Il est plein des souvenirs de la Bergère dont il possède un millier de lettres confidentielles qu'il ne peut communiquer, les gardant pour servir à la future canonisation qu'il croit tout à fait certaine. La vie entière

de la sainte a été semblable à son enfance, pleine de prodiees. Stig^-

mates, dons prophétiques, visions merveilleuses, entretiens continuels avec Jésus et Marie. Elle voyait surtout, avec une angoissante précision, l'accomplissement /?ro6'/iam des plus terribles menaces de la Salette. Que ne m'a-t-il été donné de la connaître !

17. — Tristesse énorme. Ma situation d'écrivain de j'énie entretenu et toujours incertain du lendemain m'accable. Souvent j'ai vu le secours arriver après de telles crises. Peut-être va-t-il venir. Mais cela ne me console pas, puisque c'est précisément la perpétuelle nécessité de ce secours qui me crève le cœur.

19. — Une dame a parlé de Sueur de Sang dans une revue. « Personne plus que cette dame n'admire Léon Bloy. Mais elle déplore que la splendeur de son style soit au service de ce sentiment si peu chrétien, la Haine. » Au fond, j'ai été trop dur pour les Prussiens.

A propos delà récente fournéed'académiciens dont Ber;L>son fait partie, Raoux s'éh)nne (pi'il faille tant de zéros pour former le nombre quarante

Dans une feuille

U élection du juif Bergson. — Israël sera donc supérieurement représenté dans l'illustre compug'nie, et il est bon que celui des

nôtres qui a réussi à vaincre un parti-pris fait de préventions re'is:ieuses et de préjuj^és sociaux et qui délonuait sur le libéralisme qui rèjjno

dans les autres classes de l'Inslilut, soit un esprit de celte rare envergure devant la protoiideur et l'ing-éniosité duquel s'inclinent les catholiques les plus patentés, comme les d'Haussooville, les Denys Cochin et les de Ségur. Prague, directeur des Archives Israélites.

Moi, je ne m'incline pas du tout. Il est vrai que je ne suis pas un catholique patenté.

27. — Lettre de Lumbroso m'en voyant encore 50 fr. pour un article à écrire dans sa Revue Napoléonienne. Il s'est procuré quinze de mes livres et m'en envoie les faux-titres pour dédicaces.

Je ne suis pas précisément comblé. Un article et quinze dédicaces pour 50 fr. ! Mais l'envoyeur sait très bien que les pauvres doivent tout avaler.

38. — Avec fatigue, dégoût et tristesse, confectionné l'article et les dédicaces. Travail que certains collectionneurs paieraient très-cher. Le cochon en aura pour son argent.

Le Mendiant ingrat. — A Albert Lumbroso, qui se dit admirateur de presque tout ce que j'écris. Ce «pi'esque», (\\xï me donne le mal de mer, porte-t-il sur le Mendiant ou sur l'Ingrat ? C'est ang-oissant. Le « petit musée LéonBloy « qu'il annonce sera-t-il seulement presque un musée? Quel découfort pour le pauvre chemiueau de l'Absolu !

Mon Journal. — L'auteur, en 1904, ne savait pas qu'il continuerait. Le titre de ce volume devrait êtro « Dix- sept mois eu Dauemarit ». Avis au relieur.

I08 AU SEUIL DE l'apocalypse

Quatre ans de captivité à Cochons sur-Marne. — Soixante-sept ans de haqne à Gochoas-partout. Titre meilleur pour l'ensemble de mes ouvrages.

L'Invendable. — « L'Illisible » serait peut-être plus exact. Qui donc aujourd'hui est capable de lire un livre où il est continuellement parlé de Dieu?

Pages choisies. — Corvée la plus dure qui m'ait été imposée. Choix stupides. La page d'à côté est toujours meilleure.

Belluaires et Porchers. — Il n'y a même plus de porchers, la Circé républicaine ayant beaucoup fonctionné, et les belluaires ont totalement disparu.

Le Pal. — Ces quatre brochures qui ne seront jamais réimprimées, l'auteur les lugeant puériles et souvent absurdes.

La Chevalière de la Mort. — Ce petit livre trop imité de Carlyle est mon premier ouvrage et je ne Ij recommande pas. Il fut écrit en 1877. J'avais alors ou je devais avoir de i5 à 18 ans, étant né en i846.

Le Désespéré. — La conspiration du silence fut déterminée par ce livre, il y a ving-t-huit ans. Elle dure encore. L'auteur aussi, par miracle. Cette édition (Stock) est, d'ailleurs, exécrable.

La Femme pauvre. — La deuxième partie de ce livre, l'un des plus douloureux qu'où ait écrits, est l'histoire exacte de l'auteur

— la deuxième partie seulement. Mai» c'est dégoûtant de penser à l'incompréhension totale du locleiir.

Le Fils de Louis XV L — La race immonde des Bourbons devait Hnir ainsi, par un pauvre imbécile torturé.

Christophe Colomb devant lex Taureaux. — Ces taureaux sont devenus de très vieilles vaolies, et c'est ce qu'où ajip'jlle aiijouiii luii lu Curie romaine,

AU 8BUIL DB L APOCALYPSE tOQ

Léon Bloy devant les cochons. — C'est chang-é. Je suis derrière, maintenant.

Les Dernières Colonnes de V Eglise. — Aujourd'hui, comme il j a dix ans, il n'y a plus que des colonnes de merde. C'est ce que pense Pie X.

La Résurrection de Villiers de VIsle-Adam. — Le pauvre Villiers ne croyait pas à la mort. Il avait raison sans doute. C'est pourquoi j'ai persuadé au sculpteur d'écrire au dos du cercueil les mots liturgiques ; Vita mutatur, non tollitur.

Mars

2. — Barbot est infiniment préoccupé du curé d'Argœuves et des révélations de Mélanie touchant l'incendie de Paris. Si l'événement arrive, on n'aura jamais rien vu d'aussi effrayant.

3. — Journal d'un converti. T\\xe à' un livre très beau de mon filleul Pierre où sa conversion au catholicisme est racontée. Je lui avais conseillé de traduire du Hollandais en Français cet ouvrage publié, l'an dernier, à Rotterdam, et j'ai été assez heureux pour

décider Grès à en devenir l'éditeur. En ma qualité de parrain, je devais en écrire l'introduction que voici :

« Vobis datum est nosse mysteria regni cœlorum. Il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux. » Ainsi parle, dans l'Evang-ile, Notre Seigneur Jésus-Christ.

La multitude moderoe, qui ne croit pas à ce Royaume ,

cherche naturellement les mystères de l'antre royaume. Car il n'y a pas moyen de se passer du Mystère, quand on est « à l'imag-e et à la ressemblance de Dieu ». On peut vivre sans pain, sans vin, sans toit, sans amour, sans bonheur; on ne peut pas vivre sans le Mystère. La nature humaine l'exig-e.

Ahî je sais bien qu'il y a beaucoup d'animaux dits raisonnables qui semblent vivre soixante ou quatrevingts ans, et qu'on porte, un jour, au cimetière, sans qu'ils aient jamais pu sortir du néant. Plusieurs même ont été fameux dans leur translation « de l'uté-rus an sépulcre ». Le seul conting-ent de la Sorbonne, de l'Acadé-mie ou du Parlement est considérable. Cette foule disting-uée ignore !e tourment du Mystère. Les réalités apparentes lui suf-fisent et tout le reste est inexistant.

Mais les vrais hommes, les vrais vivants, ceux qui n'ont pas « reçu leurs âmes en vain », soutirent et pleurent comme des aban-donnés, aussi long-temps qu'ils n'ont pas trouvé l'Eglise qui garde la clef de tous les mystères. Telle fut Thistoire de mon bien-aimé filleul Pierre-Matthias van der Meer de Walcheren,dont je pré- .sente le très beau livre à tous ceux qui sont capables de palpiter.

Il est vrai qur celui-ci est un poète et m^me, un d« ces poètes dont une nation peut s'enori^ueillir, c'est-àdire un vase de souffrance, un de ces ôtres qui ne peuvent tomber qu'en linni et qui sont, pour leur continuelle ang-oisse, captifs de la boue d'en bas. Sans doute ils retourneront <'i la poussière comme tous les autres humains, mais leur poussière ajoutera quelque chose à la Voie luclée.

AU SKUIL DE L AI'DCALYPSE

Pierre van aer Meer est né en Hollande, derrière cette infranchissable dig'ue bâtie par Calvin, il y a quatre siècles, pour séparer à jamais de TEijlise une » gent maréc^g-euse » déjà préparée par la nature à coasser dans les ténèbres.

Comment a-t-il pu, à trente ans, escalader l'obstacle? Est-ce l'effet de son ascendance aristocratique, le forçant à réintégrer la Maison spirituelle de ses plus lointains ancêtres? Est-ce tout simplement l'horreur d'une âme artiste s'évadant, avec des cris d'allégresse, de la hideur infinie du calvinisme; ou plutôt, ainsi qu'il le suppose lui-même, ne pourrait-on pas dire que ce fut en lui, — par l'universelle Communion des saints, — la germination mystérieuse, obtenue enfin, d'une de ces humbles prières d'inconnu portées par le Soufile de Dieu, comme ces graines vol.intes venues on ne sait d'où et qui tombent où elles doivent tomber, fort exactement?

Tout cela est infiniment caché et ce sera le Paradis de savoir, un jour, à quels fjères selon l'Esprit nous fûmes redevables du Don divin I

Mais, en attendant le miracle, quelles tortures pour de telles âmes ! Il y a peu de choses aussi poig-nantes et pénétrantes que

la clameur de ce poète incapable de s'assouvir de ce qui n'est pas l'Infini et criant son désespoir de ne pas trouver d'issue à sa geôle de contingences.

Il sait que la Vérité lui est inconnue, il la croit inaccessible, il se sent pris dans un immense filet de mystères dont il ne peut rompre une seule maille et il n'a

aucuue espérance d'être secouru. Car le protestantisme ne pardonne pas. Un juif, un raahomélan, un schismatique, un idolâtre, un nègre, peut chercher Dieu sans désespoir. Quelquefois même son âme peut éclaleimagnifiquement dans une oeuvre d'art exprimant sa nos'algie. Cela n'est pas possible à un protestant toujours forcé, par son principe, de s'appuyer uniquement, exclusivement, sur lui-même!

Le frigide et blême démon du Médiocre, qui inspira l'Hérésie, a pris à tâche, depuis quatre siècles, de dénaturer la Face de Dieu en même temps qu'il exténuait sa Parole, réalisant ainsi la laideur insurpassable de toutes les sectes enfantées par la prétendue Réforme. Laideur vraiment atroce qui devait naturellement produire une répulsion instinctive — et maintenant archiséculairc — contre les splendeurs du Catholicisme.

Lorsqn'tine pauvre âme, claquemurée, d(Ns renfance, dans ces ténèbres ailreuses, est assez chérie de Dieu pour concevoir le désir de le connaître, elle le cherchera [partout avec des .ingoisses et des déceptions infinies, excepté là où il se trouve, dans I Eglise indidcctible du Christ. Pour elle cotte éi^^lise n'existe [ins et ntî peut pas exister. On le lui a tellement dit! Klle seule est

impossible, puisque surnaturelle, par conséquent inféconde, inapte à vivre et inapte à donner la vie.

(Test une tristesse, une pitié sans nom, de voir de m;)lhoureux êtres entendant au fond d'eux-mêmes — comme une cloche lointaine et suppliante — l'appel de Dieu, et pleurant, çà et \k, autour de l'Eglise, san.s songer à s'y introduire! Nul, mieux que Pierre van der Meer, n'a connu ce portement douloureux, cette peine

excessive exhalée avec tant de force dans les deux tiers de son livre, jusqu'au moment de sa conversion miraculeuse.

« Je ne crois à rien «, se disaît-il, ayant reçu avec horreur les confiJences d'un scélérat. « Je ne peux donc pas condamner cet homme et ses actes. x\.u nom de qui ou de quoi le pourrais-je ? Pourquoi aurait il dû a|^ir autrement, puisqu'il lui plaisait d'agir ainsi? Tout est permis, je le sais. N'ai-je pas pensé moi-même des choses plus abominables peut-être, et ne me suis-je pas complu dans ces pensées ? Chacun est libre de faire ce qu'il désire, s'il en a seulement le courage. Cet homme ne s'est pas laissé emprisonner dans des opinions et des convenances étroites. A qui ou à quoi devait-il compte de ses actes ? Evidemment à personne, car il n'y a rien audessus de lui. Il a raison, moi j'ai tort. Tout est permis. Il n'y a pas de limites, il n'y a pas de loi. Ni le bien ni le mal n'existent. Tout est permis... Mais pourquoi, mon ârre, San ff lûtes- tu ?

« Pourquoi ne puis-je pas me contenter de ce qui est là devant moi, palpable, limité, réel ? Pourquoi mon esprit invoque-t-il l'Infini et l'Eternité ? Je ne peux pas penser la Finel l'Infini est comme un gouffre dans lequel tombe une pierre qui n'atteindra

jamais, au grand jamais, le fond. L'une et l'autre chose sont inconcevables pour ma raison...

« Le spectacle de cette nuit étoilée au-dessus de notre terre me bouleverse. Combien d'hommes ont crié comme moi leur angoisse, les innombrables soirs de milliers d'années, depuis que ces soleils ont été allumés dans la nuit du commencement ! Et personne n'a entendu des paroles libératrices. El le plus effrayant ou le plus risible est bien ceci que, très probablement, il n'y a pas de mystères et que nous nous torturons en vain...

« Mais ce qui est terrible, c'est que nous pensons. La solitude de l'homme, seul être qui pense, au milieu des mondes, n'est-elle pas aftolante ?

« Selon une hypothèse très acceptable, la terre, cette vieille

planète, deviendra, après quelques milliers ou millions d'aauées, inhabitable, puis périra. Et ce sera comme si l'humanité n'eût jamais existé. Tout sera précipité à jamais dans le néant de l'oubli absolu. Rien ne portera plus en soi le souvenir de ce que ces étranges créatures qui, un jour, vivaient sur la terre et qu'on nommait des hommes, accomplirent et souffrirent. Les symphonies de Beethoven, la Bible, les jçueri-es, les plus sublimes songes des saints. Napoléon, Dante, le désespoir, l'amour, la succession des empires, le Christ, — tout cela était parfaitement, absolument vain, et ce g-ig-antesque drame qui avait duré tant de siècles et dont il ne restait plus un témoin, aurait pu aussi bien ne pas avoir lieu. N'estce pas une dérision terrifiante, n'est-ce pas à hurler d'angoisse ou à s'enfuir dans la mort?...

« Un moment court comme la durée d'un éclair, nous sommes ici, sur la terre, vivants, avec de içrands yeux ouverts, avec la tempête sauvage de nos passions, torturés par tous les désirs et tous les rêves, voulant ctreiodre l'impossible et le serrer sur notre cœur. Nous interrogeons le passé, nous lisons ce que les hommes ont pensé ; nous ne pouvons pas comprendre. Nous interrogeons la terre, le ciel, les astres, les abîmes des espaces et les abîmes de notre âme ; nous sanglotons d'extase et de nostalgie à la vue d'une belle chose, nous faisons de grands gestes passionnes et puis, tout à coup,nous restons étendus, immobiles et il y a plus rien, rien, rien. .. Les étoiles, vers lesquelles nous regardions avec un tel imracDSC désir, ne rc souviendront pas de nous... ! Aune-Marie! »

« La beauté », dit-il plus loin, « est toujours tragique, car elle est le chant d'une p/'ivation . »

Où Irouverez-vous, même dans Pascal, un raccourci de la Plainte humaine aussi douloureux et aussi profond que ce dernier mot ? Combien sont-ils, et où sontils aujourd'hui, ceux qui peuvent sentir cela ?

• J'ai parlé du Mystère en coznmençant, parce que c'est

Il5

la première chose à voir, aussitôt qu'on ouvre ce livre, ce très simple et très beau récit de la pérégrination (l'une âme à la recherche de Dieu.

Elle ne sait rien de Lui, elle ne connaît pas Sa Face, mais elle sait qu'il faut qu'il y en ait Un, et que, ne pouvant pas être orphe-

line du Néant, il est nécessaire que, par Lui, elle ait été conçue et enfantée.

Ses larmes, ses soupirs, ses battements de cœur lui ont enseigné qu'il est quelque part, très loin ou très près, et qu'en cherchant bien elle Le trouverait.

Mais c'est difficile et douloureux plus qu'on ne peut dire, à cause des ténèbres, des tas de ténèbres sur les chemins. Ténèbres des choses, ténèbres des hommes, ténèbres connues et ténèbres inconnues. Toutes les lampes, dès le premier pas, se sont éteintes, et il est indispensable de continuer, le retour étant déjà impossible.

— Je suis née pourtant quelque part, dit la pauvre âme qui pleure, et je voudrais bien retrouver la Maison de mon Père. Depuis qu'ayant dissipé ma substance, je g-arde les pourceaux en mourant de faim, combien da fois et avec quels terribles reg-rets me suis-je souvenue de cette demeure pleine de lumière où on avait chaud, où les pauvres mangeaient à leur faim, où le Maître venait lui-même essuyer les larmes des malheureux !

Mais je ne sais plus où elle est, cette Maison qui devait être mon héritag-e, et les Sphinx rencontrés partout et consultés à chaque instant, ae moquent de moi, eu attendant de me dévoier.

L'un me dit : — Je suis le mystère de la Vie ; l'autre: — r Je suis le mystère de la Mort; un troisième : — Je suis le mystère de ta pensée ; un quatrième enfin et le plus troublant : -*- Je suis le mystère de ton cœur. Et

si je ne les devine pas, ils menacent de me déchirer. 0 mon introuvable Père invisible, aie pitié de moi I

Telle est, autant que cela peut être traduit par des mots, l'cffrajante déréliction d'un homme supérieur à qui Dieu ne fut pas montré, mais que déyoûte la médiocrité et qui n'attend plus rien des philosophes ni même des artistes, sinon la déception et la dérision — jusqu'à l'heure merveilleuse où Notre Saig-neur Jésus-Christ, tout à coup manifesté, le débarrassera de son vieux cœur !

Et moi, je vous dis, une fois de plus, que c'est ang-nissant et magnifique de trouver ces choses dans le Journal de Pierre van der Meer. Bien que j'occui)e daijs sou livi-e une larg'e place que les critiques bien informés ne manqueront pas de jug-er trop honorable, j'ai cru ne pouvoir me dispenser — en ma qualité de parrain — de présenter moi-même ce haut écrivain traduit pour la première fois en français, au risque de le voir enveloppé dans la fameuse conspiration du Silence par laquelle on s'efforce de m'assassiner depuis trente ans et dont j'ai enterré successivement les instigateurs.

6. — Trouvaille dans je ne sais (inclle feuille: Le Ba])lcirw de fuir 1 à propos d'un aviateur. 12. — A LuHibroso :

Je vous informe de ceci que, le 2 mars, il j a dix jours, je vous ai envoyé, avec recommandation postale, une lettre contenant l'article que vou» m'aviez dojuiaudé

et un paqnet de quinze faux-titres dédicacés. Ces deux objcils ca[iH!)les peut-être d'exciter la convoitise d'un collectioimeur vous sont-ils parvenus?

Lu deux volumes de Sel m a Lagerlôf : JérU' salem en Dalécarlie et En Terre sainte. Je ne sais pourquoi on me les a tant recommandés. Ils ne sont pas précisémentennuyeux, mais leur sens m'échappe. Que signifient ces paysans suédois et luthériens à qui Dieu (?) commande d'aller à Jérusalem pour y chanter leurs psaumes ou leurs cantiques imbéciles, sans songer, un seul instant, à visiter le Saint Sépulcre, et qui s'en retournent dégoûtés dans leur pays, n'ayant rien fait d'intellig^ible ? En amour aussi bien qu'en relig-ion, ils ne savent absolument pas ce qu'ils veulent et je ferme ces tristes bouquins, comme je fermerais un caveau où je n'aurais trouvé, au lieu de trésors, que les ténèbres et la moisissure d'un sépulcre abandonné.

i5. — Quand l'Esprit souffle... par Adolphe Retté.Le premier chapitre concerne Huysmans. Pauvreté extrême. Admiration presque sans bornes. Il ressasse les choses écrites par Huysmans sans y ajouter une vue personnelle et dans un style de bénitier. Quelquefois il m'utilise sans me nommer.

En coupant le livre, j'ai vu cependant mon nom dans un autre chapitre. « L'Ame de Napoléon », dit-il, « très beau livre d'un excitateur

de pensées hautes, malheureusement gâté d'orgueil maladif et de rancunes trop humaines. »

Et voilà ! Mon plus grand malheur, à de tels yeux, c'est de n'être pas un converti.

l'-j. — Enorme nouvelle. M™® Caillaux, femme du trop célèbre ministre des finances, a tué, hier soir, le Directeur du Figa-

ro qui menaçait le ménage de publier je ne sais quel document redoutable. La victime valait-elle mieux que les assassins ? Bonne occasion de copie pour les journaux. Mais quel déluge d'immondices quand s'ouvrira l'écluse de ce procès !

C'est l'année aux rééditions de mes livres. AprèsCrès, le J/^rcMr^ de France a voulu réimprimer, lui aussi, le Déseapéré^ mais avec une imaire curieuse. Il y a trois ans, quand j'élais enPérigord, le docteur Ampclosse, mentionné dans le Pèlerin de V Absolu, eut l'idée de me photographier devant un troupeau de cochons. Cette photographie est devenue le frontispice convenable du Désespéré.

Occasion de dédicaces nouvelles. En voici quelques-unes pour les amateurs.

A Louis Q. :

L'imag'e représente Marchenoir ving't-cinq ans après. II est rudement beau encore, n'est-ce pas? Qu'eussiezvous dit en 86, quand il était en présence des vrais cochons dont ceux-ci donnent une id4e trop avantageuse ?

ATI SEUIL DB L APOCALYPSB IIQ

A Cornuau :

Attitude mélancolique du vieil auteur devant des

pourceaux adolescents.

A Vines :

Supériorité incontestable. En existe-l-il de pareils en

Catalogne?

A Léon Belle :

Les cochons de Marchenoir ont, en sîprne de deuil sans doute, une couronne noire sur le derrière, ce qui ies difrérencic de tons les autres cochons. On est invité à étudier cet admirable symbolisme.

A RenéMartineaii :

Reg-ardez cette imag-e. Avant de vous connaître, mon bon ami, je ne voyais g-uère autrement l'humanité conleniporaine et j'étais vraiment au pied de ce mur. Dieu vous bénisse pour m'avoir éloigné de ce troupeau 1

A Georges Rouault :

Avec une petite imag^e de piété pour se souvenir du Jtiçrement dernier, quand nos contemporains auront été restitués à leur forme véritable.

A Vincent d'Indy :

Lacrymahiliter, Miseranter, Speranter. Le titr« est une antiphrase. Au fond, ce livre est l'expression d'un optimisme déchaîné.

A Félix Raiigel :

Imaginez cela en musique, avec le grincement de la

AU SEUIL DK LAPnr.ALYPSK

scie dans les vertèbres du propliète et le haftrmrnt d'une pauvre vieille cloche égrenant au loin le glas des morts.

23. — Pierre me parle du grand bruit qui se fait en Hollande, au sujet de mes livres, les catholiques de là-bas, plus betes encore que ceux d'ici, me jugeant un grand écrivain per/z/cieuœ. Je le prie de me faire savoir exactement])ar van Ilaaster, tout ce qui m'est reproché, pour que j'y réponde.

2li. — Lu le Cromwell de Carlyle, 3« volume, traduction d'Edmond Barthélémy. L'anleurveut absolument que son héros soit le pins immense des hommes. Il l'affirme avec toute la force de son extraordinaire talent, sans parvenir à me rendre sym])athique ce blasphémateur ennemi de toute beauté, ce prédicant insupportable et inintelligible qui ne comprend rien aux Textes dont il farcit ses Lettres et ses interminables Discours.

Carlyle, idolâtre de Cromwell et qui a contracté sa gale de puritain, veut à toute force le (Irlendre de l'accusation d'hypocrisie qui pèse sur lui depuis les générations, sans com|)rendre que C/C scélérat était hypocrite au plus profond, c'est-à-dire vis-à-vis de lui-même, et que telle était son épouvantable iiinoceuce.

L'Eglise schismatuiae russe par le Père

AU SEUIL DE L APO(Mt,Yr>^K

Theiner. Ce vieux livre montre bien l'étal horrible de cette église domestiquée, plus difforme et plus avilie que les prétendues églises protestantes. Gouffre de ténèbres.

26. — Réponse d'une dame qui a reçu le Désespéré et qui ne se croit pas une sotte. Elle m'écrit que5pour comprendre mes livres, il faut une « certaine supériorité morale », et elle se dit heureuse

de constater, par mon envoi, que je lui accorde cette supériorité !!!

29. — Henri van Haaster me confirme ce que Pierre m'avait dit, la grande bataille en Hollajide autour de mon nom et les menaces ou injures des catholiques, salaire de mes défenseurs.

Avril.

2. — Achevé l' Eglise schismaff que. Accusation terrible contre cette église misci-. .le qui déshonore la Russie. On comprend Catherine Emmerich qui voyait sur cet empire un nuage si sombre.

A un ami

Quare tristis es ?... Spera in Deo. Que pourrais-je vous dire qui valût ces paroles que nous lisons chaque jour avant la messe? Je sais la peine que vous donne votre fils. Elle est g'rande sans doute et pour moi imprévue. J'avais pensé d'abord qu'il s'agissait de ces folies charnelles auxquelles sont exposés les jeunes g"en.s.

AV Sfiinr^ DE L APOCALYPSE

Alors je vous aurais recommandé la commisération et la douceur, en vous g'ardant de ces biiimes nmers qui crispent le cœur et détruisent la confiance. « Si tu n'as pas la force de te vaincre, mon pauvre enfant «, auriezvous dit, « Je vais faire pénilence poiv toi y), et ce Inng^ng-e aurait pu aller au fond de son âme. J'apprends que le cas est plus grave, puisque le caractère même serait en question. Alors, mon ami affligé, il ne vous reste plus que la prière, la prière par le sacrement. Il j a quelques années,

vous me fîtes l'honneur de me consulter. Je vous rétiondis que je n'avais d'autre ressourcft moi-môme que la communion quotidienne qui, d'ailleurs, est, non un conseil, mais un précepte formel, et qu'il n'y a rien d'autre, en vérité, pour l'obtention de la Foi qui peut faire trotter les montagnes.

5. — Dimanche des Rameaux. Réclame dans \e Matin dont l'édifiante piété n*est ig-norée de personne. On croirait lire la Croix :

Allez tous au cinéma, pendant les fôtes relij»'ieuses d» la Semaine Sainte et de Pâques, voirie film qui reconstitue avec fidélité et respect, en conformité avec les textes des livres saints, toutes les phases de la Vie d» N. S. Jésus-Christ. Jamais pareil effort n'a été produit Hu cinématog-raphe pour donner, avec autant de vérité et d'intensité, la splendide, unique et définitive Illas- {ration vivante des Saints Evangiles (!!!). Dernier mot de la perfection. Film ininflammable.

Résolution d'écrire un livre sur Jeanne d'Arc, irrévocablement déterminée par mon ami Brou qui m'a parlé de l'Héroïne ftvec une force extraordinaire de pénétration et d'amour.

AU SEUIL DK l'aPOCALTPSB 12 S

A Rachilde qui m'a communiqué les épreuves dun très bon article sur le Désespéré :

Je vous renvoie vos épreuves que j'ai lues avec attention. J'ai corriçc quelques fautes! J'ai même osé changer un mot inexact et j'en ai supprimé audacieusement deux autres qui me faisaient de la peine. J'espère que vous me pardonnerez cela. Je vous aime beaucoup, ma pauvre Rachilde, assez, croyez-le, pour accepter de

nouvelles souffrances, s'il le fallait, afin que vous crussiez comme moi en Dieu et en sa bonté. Les larmes, les miennes larmes, vous avez très bien vu qu'elles étaient, qu'elles sont encore, plus douloureuses qu'amères. Persuadez-vous, cependant, qu'elles ne sont pas sans douceur et que souvent elles aident à supporter la vie de ce monde affreux. Je vous souhaite de telles larmes, chère amie.C^e serait le plus sûr collyre pour vos yeux endommagés par trop de lectures vaines ou abominables.

8. — Un maniaque d'antisémitisme, de qui j'ai déjà parlé dans le Pèlerin de l'Absolu, a éprouvé le besoin de m'écrire que ses sentiments sur les Juifs n'ont pas changé et qu' « en cette semaine il les maudit plus que jamais ». L'Eglise prie pour eux et cet homme se croit catholique.

9. — La France devant les cochons. [Paru dans V Œuvre de Gustave Téry, le i6.]

(< La France entière », me disait quelqu'un, « ne compte cependant pas que des idiots ou des fripouilles. » Soit, mais le triag-e est malaisé, l'identification énig-matique, et la disproportion paraît fabuleuse. L'optimisme

12 I Ail ShVd. bK L APoCALYP5K

le phis audacieux oserait-il espérer aujourd'hui les dix justes exigés pour le pardon de Sodome? Pour ce qui est des individus pensants, qui entreprendrait de les isoler? Qu'on les cherche dans le clerg-é. dans l'arnice de terre et de mer. dans le monde littéraire ou le monde savant, dans le grouillement de la magistrature ou de la finance, à la Sorbonne, à l'Académie et surtout au Parlement, on sera épouvanté.

Il y a plus de soixante ans, alors que M. Ernest-Judas Lavisse ne fonctionnait pas encore pour l'intég-rale démolition des ruines de l'esprit français, un grand philosophe, effrayé déjà du cloaque universitaire, gémissait avec une éloquence de projihète sur fAJlaiblissement de la Rais^on consécutif à l'inanition des âmes. Que dirait-il aujourd'hui en voyant les Durkheim, les Aulard. les Lanson ou les Seignobos, et que ne dirait-il pas au spectacle du crétinisme fangeux et probablement définitif invoqué par le suffrage universel ?

On enterre, chaque jour, de vénérables vieillards qui ont cru jusqu'à leur dernière heure, à la Démocratie, et l'avoue que cette idiotie me confond. Dès mon bel âge de i8 ans, je me rappelle très bien que j'avais peine à concevoir qu'il y eût des êtres assez audessous des nègres pour croire que les enfants eussent le pouvoir et môme le devoir d'engendrer leurs pères. La vieille fable de Menenius est singulièrement discréditée. Il faut croire que, cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, le peuple de Rome était moins bête que nous, puisque cet illustre et poussiéreux triomphateur put la lui faire accepter. Aujourd'hui, on le décréterait gâteux et on l'enverrait à la ("oupole.

C'est tout de même ahurissant de penser à l'inexplicable autosurvie du régime républicain. Depuis quarante-quatre ans, pour ne pas remonter plus haut, on

croirait que ton les les expériences ont élé faites et que ce ré;T;'ime de <!é^oût;iiion est devenu impossible. Atrophie universelle des intelligences, avachissement inouï des caraclères, exécration endémique de la Beauté et de la Grandeur, obsècjues

nationales de toute autorité humaine ou divine, boulimie furieuse de jouissances, destruction de la famille et vivisection de la patrie, mœurs de cochons eura,;jés, empoisonnement systématique de l'enfance, élection et sélection de chenapans ou de g-oîtreux dans les cavernes de la politique ou sur le trottoir des candidatures, etc., tels sont les fruits de l'arbre de la Liberté.

N'importe, il est entendu que tout va très bien ainsi et qu'il faut se garder de l'abattre. C'est l'arbre de vie planté par les géants et ce serait un sacrilèg^e d'y toucher.

Avouons-le, cependant. (Test vrai que tous ne sont pas des idiots ou des coquins, mais quelle eîTroyable destinée pour les exceptions, c'est-à-diic pour les très rares qui représentent encore la France généreuse d'autrefois! L'ignominie parfaite, le silence dojit on meurt, la misère qui tue, voilà leur partage; en attendant les tortures corporelles dont il sera fait largesse, un jour, à ces Témoins de la Vie divine.

Une revue m'envoie un questionnaire. Tout écrivain ayant deux sous de notoriété y est exposé. C'est l'époque des enquêtes, avec ou sans commission. Si les réponses affluent, cela fait de la copie à l'œil pour le canard et les écrivains consultés sont tout à fait devant les cochons, comme les élig-ibles.

Il s'agit, cette fois, de rafraîchir un peu le cirag-e de l'Académie française. — A votre avis, me demande-t-on, 1° l'Académie française est-elle ou non en décadence? a* Pensez-vous qu'aujourd'hui elle accueillerait un Fiau-

bert ou un Baudelaire? 3" Son influence actuelle sur les letires vous semble-t-elle bonne ou mauvaise? Ma réponse ne pourrait être que ceci :

2° Non seulement elle n'accueillerait ni un Flaubert ni un Bauiielaiie, mais elle manigancerait pour les empêcher de pajer leur terme, en les réduisant à la plus noire famine et comblerait de ses vieilles faveurs les plus fétides Rostand ou Hanotaux qu'il lui serait possible de dénicher. 3° Son influence actuelle sur les Lettres est absolument nulle, attendu que les Lettres n'existent plus

On peut m'interroger sur n'importe quoi, sur l'affaire Caillaux-Calmette, par exemple. Ma réponse aura la même grâce et répandra la même lumière, exactement.

10. — Vendredi Saint. Jeanne et les enfants n'ont pu pénétrer à Notre-Dame ni dans aucune autre église. A Saint-Eustache il aurait fallu payer 4 fr. pour certaines places, i fr. pour d'autres. Les pauvres ne peuvent pas assister aux offices. Notre cardinal archevêque n'ignore certainement pas ce trafic.

Au frère D... qui m'a envoyé 20 francs à Voucasion de la fête de saint Léon le Grand qui est demain. Tous les ans, (juoi que j'aie pu dire, il tient à m« faire le même radeau, à la mêmt; époque. J'iirnore les privations représentées par ce don d'un très pauvre relii;icux :

Mon cher frère, devinant ce que vous a certainement

coûté votre envoi reçu ce malin, je tiens à vous dire que ces 20 francs sont arrivés à un moment où on était à peu près sous le couteau. Car c'est ainsi toujours. J'ai beau inulliplier mes publications. Les ennemis de mes livres multiplient leurs efiorts pour les étoutler et ma situation reste la même. Dieu me veut pauvre et même indig'ent.

Relisez le Mendiant ingrat, p. 240, dernier alinéa, et surtout p. 871, premier alinéa. En échange du sacrifice volontaire et spontané de toute prospérité terrestre, j'ai reçu le pouvoir d'agir sur certaines âmes au point de les amener à la vie surnaturelle et d'en faire des âmes d'apôtres. Je peux donc souiï'rir sans trop d'amertume, quelquefois même avec le sentiment d'une joie profonde.

Par privilège insif^ne, j'ai compris de bonne heure qu'il est nécessaire de paver pour ceux qui ne peuvent pas payer, que c'est tout le mvslère de la Rédemption et qu'on ne peut g-agner les âmes qu'en souffrant pour elles. Aujourd'hui, cependant, je vieillis, non de l'esprit, mais du corps, et ma force diminue beaucoup. C'est une g-rande peine, car je suis loin d'avoir accompli ma tâche. J'ai la tête et le cœur tout remplis de nouvelles œuvres qu'il faut réaliser et, si mon sort n'est pas adouci, je crains de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Je crois que c'est dans ce sens qu'il convient de prier pour moi.

A Raïssa Maritain

Ma bien-aimée filleule, Je voudrais, en c© jour de la Résurrection, vous prendre dans mes pattes de vieux lion toi, Véra, et Jacques et vous dévorer amoureusement. Mais pourquoi m'envoyer de l'arg^ent? Tu ig'nores donc que j'ai un banquier, toujours le môme. D'ailleurs, tu iuleiverlis les rôles. Ce n'est pas aux filleuls qu'i^

appartient de donner, mais aux parrains. Que de choses il te reste à apprendre, ma petite Raïssa!

Tu as raison, pourtant, de voir du sjmbolisme dans ma vie. Il y en a plus que tu ne penses, plus que je ne sais moi-même et cela c'est l'histoire de chacune des créatures fabriquées à la ressemblance de Dieu qui ne peut être conçu que par des symboles. Mais j'ai été singulièrement privilégié, c'est sûr.

Cette fin de carôme a semblé très rude. Aujourd'hui, j'ai lame en paix exceptionnellement. Le dimanche de Pâques me fut souvent pénible, étant de ceux qui sont tristes et qui pleurent encore, le lundi, avec les disciples d'Emmaiis. Le passage semble trop brusque de la douleur immense à la joie plénière. On a besoin de s'habituer à cette transition prodigieuse et vingt siècles n'ont pas suffi. Jésus lui-même n'a pu se manifester dans sa gloire qu'après être descendu aux enfers. Ce texte de notre Symbole est accablant.

i3. — A Jean de la Laurencie :

Combien je suis heureux, mon cher ami, d'avoir pu vous donner un peu de réconfort ! Dieu sait que je voudrais posséder un pouvoir plus grand. Mais je ne suis qu'un pauvre homme. Tout ce que je peux, c'est montrer à ceux qui souiïrent mes blessures qui ont été profondes et dont je ne cesse de souffrir.

Vous dites avec raison que la « foi complète » est une grâce divine, mais vous avez tort d'ajouter qu'elle n'est accordée qu'à ceux qui la méritent, comme si elle pou vait être méritée. Hélas ! que méritons-nous, les uns et les autres? Et que deviendrions-nous si nous étions traités selon nos mérites? C'est à faire peur.

Croyez-moi, mon ami, ce n'est pas cela. Dieu donne

la foi, non à ceux qui peuvent être crus la mériter, mais à ceux qui la désirent, et il la donne gratuitement quand il lui plaît et à qui il lui plaît, môme à ceux qui ne la désirent pas. Song-ez au Bon Larron, qui avait commencé — comme l'autre — par l'insulter en sa Croix, ainsi que le dit expressément saint Matthieu, et à saint Long'in qui lui perça le cœur. Que's choix étonnants ! Ceux-là ne desiraient g'uère, on peut le supposer. Alors...

Essayez de vous persuade.* que j'ai un peu d'expérience et dites-vous avec force que vous n'avez qu'à désirer, à désirer véritablement. Ce qui vous manque vous sera donné et vous pouri^ez parler en maître à la raontag-ne de votre chagrin. Sans doute, vous souffrirez encore puisque nous sommes tous les membres d'un Chef couronué d'épines, mais vous souffrirez sans amertume et dans une profonde paix du cœur.

La Femme pauvre aimée par la chère disparue que je nomme tous les jours au Mémento finit ainsi : « Tout ce qui arrive est adorable... Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. » Ah ! si vous saviez de quel gouffre de peines sout sortis ces mots qui ont consolé plusieurs âmes !...

i5. — Pour mon livre sur Jeanne d'Arc, lecture de y Histoire de Charles Vil, par Vallet de Viri ville. Effroyable chaos de ce commencement du quinzième siècle.

i8. — Henri van Haastert me demande une préface pour un livre sur moi qu'il va publier en Hollande et il me donne une série de quinze objections imbéciles de mes critiques hollandais.

Préface pour van Haastert

Je croynis, depuis long-temps, qu'on ne pouvait pas fitre plus hôie que les catholiques de France. Aujourd'hui, je suis forcé de reconnaître avec chagrin que les catholiques hollandais nous sont, à cet égard, très supérieurs. 11 est difficile, sans doute, mais non pas impossible, de rencontrer en France un catholique doué d'intellij^ence, capable de comprendre quelque chose. Gela s'est vu, je pourrais citer des exemi)les. Il paraît qu'en Hollande c'est tout à faitimpossible. Cela m'humilie profondément. Je suis atteint, bles<;é grièvement dans mon sentiment patriotique. Et egressus est a Gallia omnis décor e jus. C'était peut-être la dernière supériorité qui nous restât, la supériorité de la bêtise en matière de reli gion, et voilà qu'elle nous est ravie!

Pourquoi faut-il, hélasf que mes pauvres livres, si peu diiT;-nes de l'attention des humains, aient été l'occasion de ce déchaînenient extraordinaire de l'imbécillité du catholicisme hollandais? D'après vos journaux, mon cher Henri, il n'v a pas une de mes lignes qui soit sans reproche et je ne finirais pas si j'entreprenais de répondre à toutes les accusations, mais avant tout et surtout on ne me pardonne pas d'ôLre un « homme d'Absolu », c'està-dire (V:\U\TmGvnhsoluniPnt que Dieu existe, qu'il s'est fait homme et qu'il n'v a pas de vérité hors de l'Eglise. Aux yeux ties catholiques hollandais, cela est le grief irrémissible, l'hérésie suprême. Tout le monde sait, derrière les digues, que la Vérité n'a rien d'absolu, qu'elle est ondoyante "t mulli forme, que le oui et le

non sont également plausibles, qu'un ami de Dieu doit « se conformer au siècle » et faire au diable toutes les concessions exigées par le cours des valeurs de bourse ou

l'opportunité des transactions politiques. Judas, qui fut très calomnié, même par saint Jean, qui l'accuse d'avoir été un voleur, Judas était simplement une victime de l'Absolu et c'est pour cela qu'il alla rendre si sottement l'argent aux Princes des Prêtres, au lieu de le placer en viager, comme l'eût fait un honnête bourg'eois catholique d'Amsterdam ou de Rotterdam.

Après cette accusation capitale, il semble qu'on pourrait s'en tenir là, mes autres péchés n'étant qu'une suite facile à prévoir de cette originelle prévarication. Des imbéciles français auraient compris que cela suffisait amplement. Mais les imbéciles néerlandais ne se contentent pas si facilement, au pied de l'autel.

Je manque de bon sens et de sens pratique, disentils. Ils ont raison, je suis forcé d'en convenir. Le bon sens, tel qu'ils l'entendent, consiste à ne pas s'emballer pour le mart3"re, ni même pour un sacrifice quelconque, ne fût-ce que l'abandon spontané de quelques décimes à un indigent. Pour ce qui est du sens pratique, les petits enfantsdu catéchisme, aussi bien que les ecclésiastiques les plus charitables savent que ce précieux sens est surabondamment démontré par la résolution invincible de se remplir les tripes et de faire de la bonneg-alette avec le sang" des pauvres. Oui, c'est vrai, ces deux sens m'ont toujours manqué.

Les mêmes imbéciles, encourag-és par cet aveu, disent alors que j'exige des chrétiens plus que l'Evangile même me leur demande, parce que je crois la pauvreté nécessaire à quiconque

veut suivre Jésus. C'est encore vrai. \8iide quœ habes, et veni, seqaere me. — Qui non renuntiat omnibus quœ possidet non potkst meus esse discipulus. Au lieu de me condamner, ô catholiques de derrière la digue et de derrièfe les fagots, instruisezmoi, je ue sais pas lire l'Evanj^ile. C'est au point que

je dénature les textes en traduisant, par exemple, Vœ divitibns par : Malheur aux riches. Les éditions françaises de la Vulg-ale sont défectueuses. 11 paraît que les éditions hollandaises, beaucoup plus fidèles, portent (iloria divitibas in excelsis. Et cela me fiche tout à fait par terre.

II va sans dire que je suis accusé d'exag-é ration, ce qui est grave. Dans mon Exégèse des Lieux Communs, pourtant, j'ai tenté d'expliquer que l'exag'ération, c'est de dire fermement Oui ou Non, Est, est. Non, non^ ainsi que le prétend mon défectueux évang-ile. Mais l'Exégèse des Lieux Communs est un livre obscène qu'il n'est pas permis de lire en chaire dans les ég^lises de Hollande.

A propos d'obscénité, on remarque volontiers que j'ai une prédilection rabelaisienne et même Zolaïenne pour des mots dég-oûtants et des choses impures qui « défient même le latin». Ce dernier reproche me vexe fortement, à cause de mes prétentions à la pure latinité. J'écrirai désormais toutes mes cochonneries en latin et je les dédierai au clerji;-é de Hollande.

Il paraît aussi qu'il y a dans mes livres des blasphèmes atroces qu'on chercherait en vain dans des ouvrages visés par la Congré-

gation de l'Index, laquelle ne fait pas son devoir, en me laissant si parfaitement tranquille. C'est bien simple. Je l'ai corrompue à force d'arg'ent. Les imbéciles incorruptibles ne font pas non plus leur métier d'imbéciles, puisqu'ils omettent cette explication.

Je ridiculise la délicatesse des |)urs, je loue des livres immoraux tels (|U(' les Fleurs du Mal' je manque de l'esprit catholi(jue, et la preuve, c'est que je parle des « cochons de la prière », ce qui ne peut pourtant pas outrasrer la Hollande catholique, beaucoup plus pioche de la Béotie que de Chicajjo. Je mentionne aussi le « bé-

tail de sacristie », citation inexacte, me semble-t-il. Je crois avoir écrit « les juments de l'autel », forme plus épique.

Il va sans dire que je manque de charité et que mon org-ueil est sans bornes, reproches qui me furent servi.s très souvent par des journalistes parisiens d'une imbécillité inférieure.

Enfin la lecture des feuilles catholiques de Hollande me révèle ma propre histoire. J'apprends avec étonnement que j'ai élé communard. J'avais cru jusqu'ici qu'en 187 1 j'avais repris du service pour combattre la Commune. Question de nuance probablement. J'apprends aussi que j'ai fait quatre ans de prison à Cochons-sur-Marne. On sait derrière les digues que c'est une forteresse fameuse où sont enfermés rig-oureusement les blasphémateurs de la vilenie bourgeoise et du crétinisme pieux. Qu'apprendrai-je encore?

Voilà, cher ami, tout ce que je peux répondre à votre envoi de papiers. Ils m'ont un peu soûlé, j'ose le dire, ce qui n'étonnera

pas vos imbéciles, lesquels ont inexplicablementoublié mon intempérance bien connue pourtant. Mais je ne vous cache pas que j'aimerais mieux me soûler avec autre chose.

21. — Gaétan Berno ville, le jeune éditeur de la Bibliothèque des Lettres françaises, plein d'enthousiasme pour moi, se décide à rééditer Je m^ ace use...

27. — Barbot me parle d'un petit roman sur l'incendie de Paris qu'il est en train de finir, où les prédictions de la Salette se vérifieraient.

Dépêche de Lumbroso m'annonçant sa visite demain

l34 AU SEUIL DE l'apocalypse

A Lumbroso :

Le 2 mars, il y a près de deux mois, j'ai eu l'honneur de vous envoyer, sur voire demande, avec recominapdation postale, un colis que beaucoup de collectionneurs eussent estimé assez précieux : Lettre-article pour votre revue et nombreuses dédicaces. J'attends encore l'accusé de réception. Dix jours après, 12 mars, lettre de rappel restée sans réponse. N'ayant aucune raison de vous croir« répablicain, ce(\m serai LunB explication fortinjurieuse, j*ai supposé je ne sais quels empêchements insurmontables. Je vous attendrai donc domain mercredi, en ajournant, non sans danger, une démarche profitable.

Jeanne jugeant ce billet trop dur,je suis assez bête pour ne pas renvoyer,

29. — La punition ne se fait pas attendre. Nouvelle dépêche de Lumbroso. Visite rennise à demain.

Vexation parfaite. Il me faut renoncer à un projet qui me plaisait singulièrement. Cette déj)ôche n'est-elle pas un mensong-e italien devant être suivi de (piekjues autres ? Je sais par expérience qu'il y a des hommes faits pour décevoir — toujours. Amerlume affreuse. Oui oserait-on traiter ainsi parmi les triomphants ?

Charles Vil. Cette histoire m'est extrêmement douloureuse. Autour de Jeanne si désignée pour souHrir, je cherche un personna;:ie sympathique. On croirait qu'il n'y a que des lâches ou des scélérats.

Lumbroso, attendu toute la journée, ne

AU SEIIL DK l'apocalypse i35

vent pas. Admirable goujalisme transaipin I

Mai.

I". — Par[s en ffaj. Roman de l'Expiatîon nationale, par Henri Barbot. Œuvre fort étrange dont le manuscrit m'est confié. Ce petit livre enveloppant et bouleversant m'est secourable dans l'état de dépression douloureuse procuré par les procédés ig-noblesde Lumbroso. On pourrait désirer une langue plus artiste, mais Barbot a été forcé d'écrire avec une extrême rapidité. Cela vaut peut-

être mieux pour la diffusion d'un livre dont l'objet unique est de propager le Secret de la Salette, en excitant au plus haut point la curiosité.

2. — J'allais sortir lorsqu'arrive enfin Lumbroso, accompagné de sa fille, petite personne assez insignifiante et de deux femmes ou filles exotiques dont l'une m'interroge tout de suite sur la théosophiel « Madame », ai-je répondu, « les théosophes sont des imbéciles voués au démon.» Ces gens sont venus simplement par curiosité. On me photographie, la jeune fille ayant apporté un instrument. Le père, qui ressemble à un gros courtier d'assurances et qui ne s'excuse de rien, m'accable de questions sur ceux de mes livre;; qu'on trouve difficilemenl. Enfin, le coup de

l'album, la même jeune fille ayant apporté aussi cet objet. J'écris:

Mademoiselle, on veut absolument que je sois un monstre, un pamphlétaire abominable. Or, je suis un tendre, un amoureux, et j'ai toujours été roulé par tout le monde — Mademoiselle !

Lorsqu'il est visible que ma patience est sur le point de s'épuiser, ce qui ne tarde guère, ces grotesques s'en vont dans une auto confortable, me laissant un peu plus sombre qu'auparavant.

A Lumbroso :

Vous aimez les autographes. En voici deux. Le premier daté de mardi, 28 avril, comme vous vojez, répondait à votre premier télégramme. J'ai eu toit de ne pas vous l'envoyer. Je ne résiste pas au désir de vous envoyer encore ceci.

Il estévident que vous êtes venu chez moi, uniquement par curiosité, comme on va au Jardin dos plantes ou au cinéma. Je m'y attendais, d'ailleurs. Tel paraît être tout l'effet produit sur vous par ma lettre du i3 février. Je me reprocherais de ne pas vous dire que le résultat de votre visite a été de me laisser plus triste et plus amer. Vous n'étiez pas seul, ayant peut-être tout prévu. Il m'a donc été impossible devons parler comme je l'aurais voulu. La désinv(jlture de vos deux dépêches m'immobilisant chez moi ^8 heures, parce qu'elles me donnaient à supposer que vous ne seriez peut-être pas un « visiteur inutile », m'a profondément blessé, je vous le déclare, et cela dure.

Je sais fort bien qu'étant un çrand écrivain, pauvre et sans pre.slig-c,il n'y a pas à se yêner avec moi. Un me

l'a fait voir très souvent. Cependant, je ne parviens pas à en prendre mon parti, non plus que d'être visité comme une bête curieuse. Je vous dois des heures excessivement amères, Monsieur, quand je me rong-eais en vous attendant, d'autant plus amères que j'étais précisément torturé d'une autre manière et que j'avais stupidement espéré de vous quelque adoucissement, vous imaginant envoyé.

Je pense que vous n'avez rien à me reprocher. Votre promesse d'un article important dans la lievae napoléonienne [promesse italienne qui n'a jamais été tenue] m'avait disposé de telle sorte que j'ai fait pour vous ce queje ne fais pas pour des inconnus. Une multitude de dédicaces et un article qui ne vous ont vraiment pas coûté cher. Mais pouvez-vous comprendre le lang-ag-e

de ceux qui soulYreut? Vous êtes un homme du monde et tout vous est diî.

4. — Article remarquable de Termier dans la Revue hebdomadaire. Réponse à une enquête sur les « Témoignages de l'expérience ». C'est très noblement écrit et je suis cité de la manière la plus honorable. Termier suppose un entretien au Canada, d'où il revient, avec un jeune homme qui m'aurait beaucoup lu et il lui dit pour finir : « Si vous savez par cœur de pareils livres, en vérité, mon cher ami, je n'ai plus rien à vous apprendre. »

5. — Réponse de Lumbroso. Il se défend d'être venu par curiosité et demande pourquoi je l'appelle « homme du monde». — « Ne peut-on avoir des rentes et s'occuper d'histoire et de

littérature ? » Il ne mérite aucun reproche, etc. Enfin il m'offre 5o fr. pour traduire, en italien, mes pages sur la Grande Chartreuse. Décidtment, son prix est toujours 5o francs.

A Lumbroso :

Vous dites n'être pas venu par curiosité. Alors, je me demande pourquoi vous êtes venu. Vous ne voulez pas non plus être confondu avec mes ennemis, ce que n'impliquait nullement ma lettre Je suis, peut-être, disposé, au contraire, à vous croire bienveillant, quoique obstrué. Mais vous avez des rentes, je ne vous l'ai pas fait dire. Des rentes! c'est-à-dire ce qu'il y a de plus efficace pour pétrifier le cœur et obnubiler l'intellig-ence. Un riche — combien de fois l'ai-je observé! — ne sera jamais capable d'un mouvement chevaleresque. Ah! certes, non, et jamais il ne comprendra ce que la justice exige de lui. C'est une misère inhérente

à son état. Vœ vobis divitibus ! a dit le Seiî?;"neur, Assurément un rentier peut s'occuper d'histoire et de littérature, mais la profondeur lui est interdite. Cela, c'est le privilèg'e des pauvres. Eux seuls peuvent comprendre et même deviner, parce qu'ils savent la souffrance. Eux seuls savent se dévouer généreusement, partager le peu qu'ils ont avec leu^s frères. Qu'avez-vous compris à ma lettre du i3 février dont j'ai gardé une copie que je viens de relire? Absolument lien.

Vous m'offrez aujourd'hui 5o francs (il paraît que c'est votre chifVre) pour le droit de traduire des pa^es du Déses/iéré. C'est une manière de ne rien m'ollrir du tout. Seul mon éditeur Vallette, directeur du Mercure de France, peut vous donner cette autorisation et c'est à lui, non à moi, que vous devez vous adresser.

Maintenant, pour élucider l'autogiaphe du a8 aviil et

AU SK.llL r>E l'.\V')CAÎ." PSE 1 .'îg

puisque vous n avez pas de répug-naace pour les chiffres, voici. J'ai reçu de vous, en deux fois, les 12 €127 février, la somme totale de cent francs pour un article et ving;-ttrois dédicaces, en comptant celle des huit volumes expédiés pour commencer, puisés pour vous dans mon armoire et qu'il me faudra remplacer. Or, un article de moi n'est jamais payé moins de cent francs, quelquefois beaucoup plus, n'eût-il que peu de lig"nes. Pour ce qui est de mes livres dédicacés que mes seuls amis obtiennent gratuitement, ils ne se vendent pas moins de dix ou ving't francs, étant très recherchés des amateurs d'autog-raphes, comme il vous est loisible de le vérifier chez les marchands.

Je n'insiste pas, parce que cela me dég'oûte, sachant d'ailleurs combien c'est inutile, puisque vous dites ne « mériter aucun re-

proche ». Mais ne me demandez pas d'admiration. Le Mendiant ingrat.

Cueilli dans V Action française :

Hier à la neuvième chambre. On introduit dans le box des prévenus un pauvre hère qui serre contre un paletot verdi une boule de son entamée. Le président Huet expose à ce délinquant qu'il a été trouvé aux Halles en état répréhensible de vagabondage. Son petitdiscours terminé, le président invite François Dramb, c'est lo nom de l'homme, à fournir aux juges des explications. Et l'on entend ces mots étranges : « Mon président, par

respect pour la société, je vous dis : M !» Le président

Huet s'arrêta comme durent s'ariêter aux mômes syllabes les soldats de Wellington... KtDr3ml>fut condamné à deux mois pour vagabondage et à deux ans pour sa plaidoirie.

Voilà l'homme qu'il faudrait pour répondre à Lumbroso.

l40 AU SEUIL DB l'aPOCALTPSE

A Termier

Je savais déjà que vous étiez écrivain. Après votre réponse à l'enquête de la Revue hebdomadaire, je le îsais un peu plus. Dans le même numéro, M. Charles Richet ditqae« Taveniret le salut nesontque dans la science». Aussitôt vous parlez de l'âme, exclusivement, et cela fait tout de suite une différence prodigieuse de niveau. Vous ne me citez pas seulement çà et là, vous épousez toutes mes pensées et vous les aimez au point de perdre de vue la

g-éologie qui a Tair d'être une vieille maîtresse délaissée. Ne risquez-vous pas d'affliger par là quelques-uns de vos disciples, en vous exposant à la veng-eance de l'abandonnée?

Mes pensées vous mèneront loin. Elles sont ruineuses et acharnées. Elles ne lâchent plus leurs victimes et se font un plaisir de les détraquer. Pensez-;/ bien. Vous voilà infiniment loin des lieux communs de la science, Vous allez vous trouver dans le désert, in eremo, en ••ompa^nie de mes filleuls infortunés et il n'est pas sûr que vous y serez visité par le corbeau nourricier de saint Paul, premier ermite. Soit, je vous abandonne à votre destin.

Ah ! vous prenez l'âme au sérieux ! Vous croyez qu'elle seule existe vraiment et que tout le reste est apparence. Voilà donc où je vous ai conduit en vous livrant ma prtigériilure. Vous allez jusqu'à dire à ceux qui savent mes livres par cœur (|uc vous n'avez plus rien à leur apprendre. Quel élran^r et douloureux savant n'aliezvous pas devenir? Vous finirez par confesser, en larmes ot couvert de cendres, que c'est moi qui ai dit le dernier mot de la science et que j'ai gagné ainsi la bataille de Walerloo contre la coalition formée autrefois sous l'Arbre terrible du Jardin de V^olupté par toulivs les ptiis<^anies de la Mort. Alors, sans doute, vous serez visité sous

AV SBUIL DK l'aPOCALTPSB ï^l

les Oliviers de la Paix divine, par l'Ang-e coniortateur de l'autre Jardin.

Réponse de Lumbroso. Elle mérite d'être conservée :

Monsieur, vous avez raison de signer : « le Mendiant ingrat ». Je vous proposais 50 fr. pour le droit de traduire une page que je puis traduire sans rien payer du tout, puisque les ouvrag'es parus depuis plus de dix ans peuvent être traduits sans aucune formalité. Vous répondez à une proposition faite pour ménag-er votre délicatesse par une lettre peu aimable, peu méritée, pas du tout agréable à recevoir. Mais tout cela, je l'avoue, ne m'étonne nullement. C'est précisément votre mauvais caractère qui me plaît.

C'est moi qui suis l'exploiteur et c'est lui qui est roulé. J'espère que tout est fini avec ce cochon italien. Le rasta veut prendre figure de dandy. C'est « mon mauvais caractère qui lui plaît ». Le cas de ce péninsulaire me rappelle le mot de Murât sur Talleyrand: « Il recevrait un coup de pied au derrière avec le même sourire. »

A Gustave Téry

Je n'ai pas bien compris votre expédition à Mamers.

L'insuccès était si certain !

Caillaux sera président de la République, pout-être même empereur et roi, Jo I^r. , acquittée

par un jury infaillible, couchera à l'Eljsée et nous irons ensemble à la g-uiiioliue. Etranger à toute politique et

l4> AU 8IUIL DE v'wOCkVrm

contempteur vomissant dusuffrag-e universel, le ridicule énorme de l'isahir n'est pas pour me convertir à cette institution

d'imbéciles et de chenapans. Je voterai cependant le jour où ma voix aura le poids de ving't mille voix, ce qui n'arrivera probablement pas demain matin. Omnia evoniPiida et cacanda.

lo. — Une des personnes qui nccompag-nèrent Lumbroso chez moi, colle qui me parla de théosophie, m'a écrit une lettre grotesque, disant qu'elle était venue pour voir en moi un homme « dans l'âme de qui Dieu est ne et qu'elle espérait que je la ferais participer à cette haute joie...!? Je suis persuadée de mon ignorance; malheureusement, je ne peux pas me dépouiller de mon sens critique. » Que puis-je pour de telles âmes?

Lettre de la fille de Lumbroso, assez gentille pour sa condition. Elle m'envoie la photo, d'ailleurs exécrable, que j'ai laissé prendre. Réponse :

... Vous m'avez paru, tout bien considéré, une bonne petite personne et je veux croire que vous n'ôtes pas venue par pure curiosité, mais je suis fermement et inébrarda Moment persuadé que votre père n'a pas eu d'aiitie seiilinifut que celui-là. 11 ap[)artient à la rac< des collectionneurs, race injuste et cruelle que je connais trop. Il me savait très malheureux et, m'ayant déjà copieusement roulé, il lui était ag'réable de me voir souffrir chez moi. Voilà lout. Cela ne lui suflisant pas sans doute, il m'a p^ralifié par surcreît d'une ba.sa«

injure dans sa dernière lettre. Il lui eût été bien facile de gagner mon amitié, il a pivlcré se faire mépriser... Je n'ai rien à répondre à la lettre ridicule de M™« Z. que je viens de recevoir en même temps que la vôtre. La vie est trop courte et les chrétiens ont mieux à faire que d'accepter la discussion avec les écoliers des démons.

20. — Gabriel Gargam, miraculé de Lourdes. D'où me vient cet imprimé?

Gabriel Garg-am, employé des Postes, fut victime d'une catastrophe de chemin de fer, le 17 décembre 189;). Mis poiir ainsi dire en pièces, il fuv déclaré incurable par tous les médecins et resta frappé de paralysie et d'atrophiemusculairc. Le tribunal civil d'Augoulôine « attendu que la Compag-nie «rOrléans l'a réduit au plus pitoyable des étals et a fait de lui une véritable épave Iiuniaine,l'!i condamnée à lui verser ime pension de 6.000 francs et une indemnité de 60.000 ». Gargam fut guéri subitement à Lourdes, en 1901.

Apostille de l'envoyeur anonyme : « Je demande que le Tribunal civil soit appelé à statuer sur ce nouveau cas. S'il y a g-uérison complète, il faut supprimer la pension. Qu'en pense la Compagnie des chemins de fer qui a été condamnée à payer? Mais alors le Tribunal reconnaîtra l'existence légale du miracle ! Qu'en dira le miraculé? Préférera-t-il rester epaoe et toucher sa pension ? »

28. — Je ne me souviens pas d'avoir été plus profondément malheureux. Diligentibus Deum omnia cooDerQnfur in... angastiam»

30. — Nouvelle catastrophe dans la haie du Saint-Laurent, Eventrement d'un paquebot canadien, Empr^ess of Ireland. Plus de mille morts. Un grand nombre de salutistes ont péri, soixante, dit-on. Il est remarquable que Dieu ait voulu détruire en ce moment, à la veille des cataclysmes, ces pauvres caricatures des Apôtres des Derniers Temps.

Juin.

1°'. — Visite ridicule. Après déjeuner, je venais de m'étendre pour mon repos habituel, et je commençais à m'endormir, lorsque ma porte s'ouvre toute g-rande et je vois entrer un inconmi, un jeune homme qui s'excuse et me dit que, revenant d'Améri(|ue, où il fait je ne sais quoi, il a profité d'une course à Bourg--la-Reine pour venir contempler le grand écrivain que je suis. Fort mal disposé, en une telle circonstance, pour ce raseur imprévu, je le prie peu amicalement de me dire ce qu'il veut. Il ne veut rien, sinon me voir, et je le cong-édie, sans avoir pu me réveiller complètement. Je ne sais même pas son nom, qu'il m'a dit peut-être, mais que j'ai oublié presque aussitôt.

3. — Quelcjnes dédicaces pour les Histoires désoblir/canles qui vont paraître,

A Jean lioussac;

AIT SEIIL DE l'aPOC*LYPSB i45

Que ces histoires ne désoblig-eront pas. Loin de maltraiter la Géologie, je la favorise en un sens profond, puisque j'invite coastan^ment les mufles à lui restitua? leur poussière.

A Jean de la Laurencie :

Les dessous de l'aristocratie bourg'eoise.

A Vincent d'Indy :

Il y a deux sortes de crenSjCeux qui cherchent le Beau et ceux qui cherchent l'argent. Les premiers, dont je suis, doivent naturellement périr dans l'ignominie.

A Elisabeth Joly:

J'ai beau frapper. Aucun tombeau ne s'entr'ouvre. Dans les cimetières de l'intelligence, il n'y a plus que djs concc-isions à perpétuité.

A Philippe Raoux:

La société contemporaine, du pinacle de l'Absolu.

A Josette Bernoville :

Ce livre écrit par un auteur vertueux pour les vierges de soixante-quinze ans.

A Georges Grès :

Vous avez voulu être l'éditeur et l'ami de Léon Blôy. Malheureux homme 1 Pour ne rien dire de l'ingratitude proverbiale que vous infligera cet auteur, avez-vous pensé à la rigueur elTrojable de votre sentence au dernier jour ?

'4<> AU SEUL DS l'aPOCALYPSB

A Termier :

L'oncle Louis trouve mes Histoires horribles. C'est vrai qu'elles ne sont pas pour los très jeunes iilles,uiai.s ne coinprend-il pas ce que doit être la vision de la société moderne pour un contemplatif et comment ne devine- t-il pas les atténuations intinies que l'écrivain a dû s'imposer ?

A André Dupont :

Avez-vous pensé quelcjuet'ois aux cataclysmes épouvantables qu'on verrait i.e déchaîner le jour où je deviendrais obticjeanl ?

i\fa désobliijoance continuelle ne serait-elle pas le secret de l'équilibre du monde ?

A l'abbé P...:

A verbo aspero^ quis nos liberabit ? claniubanl pulrescentes.

A Jacques Maritain:

Littérature sépulcrale d'un vieux parrain qui pense beaucoup à la mort.

A René Martineau:

UEnragé volontaire est une antiphrase, ai-je besoin de vous le dire? Il suffit de lire ce livre pour se convaincre de la délicatesse de mes sentiments et du chaste amour que m'inspn-ent les conteusporains. Malheureusement ils ne sentent pas bon et je vois dans le ciel blou d'étranges oiseaux qu'on me dit ôtre dos aéroplanes, mais que je crois d'horribK's vautours.

i5. — Depuis quchjucij jours, le Malin a

AU SEUIL BE l'apocalypse 14?

ouvert une enquête sur fldéal futur de la République. Ces mots sont déjà d'une cocasserie peu ordinaire. Les réponses, naturellement, affluent. Voici aujourd'hui celle de Marc Sangnier :

Aimez-vous les uns les autres.

A mon avis trois choses sont essentielles pour la grandeur de la République : i" la démocratie souveraine établissant la parfaite concordance entre les citoyens; 2» la haine bannie d'ici-bas; 3'^ l'amour entre les hommes... {sic) !???

Ce Marc exagère vraiment le crétinisme. Mais que dire d'une pareille enquête sur la lumière du Thabor démocrati(iue, lorsque les Turcs sont aux portes de Byzance !

i6. — Paris croule. Hier, pendant l'orage, un gouffre s'est ouvert dans le voisinage de Saint- Augustin et les passants ont été ensevelis. Avertissement.

17. — Lettre d'un inconnu m'envoyant .une circulaire, un « Appel au Clergé », pour la renaissance de l'Art catholique. La lecture des pages du Désespéré, où je cons|)ue l'imagerie sulpicienne, lui a donné l'espoir que je ferais quelque chose pour ce qu'il appelle « la Rénc ' vation du grand Art à l'Eglise » — comme si jt n'avais pas fait déjà tout ce qu« je p«uvais, en même temps que je pîtocLimais l'inutilité évidente de tels efforts.

i4S ~ AU snuiL ns l'apdc^lypse

Ramassé dans une feuille

Ces jours derniers, à Versailles, était distribuée celte carte : Madame et Monsieur. . . ont l'honneur de prier M... de vouloir bien assister à la soirée musicale et dansante qu'ils donneront le samedi... à partir de 5 heures, à l'occasion du baptême de leur colley écossais « Thanus ».

Une cinquantaine de personnes étaient présentes.

Bonne formule pour attirer la foudre. [Sur ces cinquante personnes, combien en reste-t-il aujourd'hui? Août igiS.]

19. — Jeanne à René Martineau à l'occasion de son livre, extrêmement honorable pour moi. Un vivant et deux morts, qui vient d'être réédité :

Je viens de parcourir votre petit livre, petit selon le format, mais f^rantl comme une g-outtc de vérité ne peut manquer de l'être. Je vous remercie des quelques lit^'nes qui me concernent, de leur discrétion et de l'affection que vous me portez. Il s'est trouvé que Dieu avait besoin de moi (si on ose ainsi blasphémer) pour lisser à sa façon l'existence douloureuse du plus grand des Ecrivains, du plus humble des chrétiens, du Mendiant méprisé que vous savez. Vous pleureriez, mon cher René, si vous saviez combien j'ai été au-dessous de ma lâche et vous prieriez pour moi. Mais ce n'est pas de moi f[ue je voulais parler. Votre article sur l'Ame de Napoléon m'a semblé une chose hors de l'ordinaire. Vous savez combien Napoléon comptait sur ses j)clits caporaux, lui, le premier de ccLle plialange; eh ! bien,

AU SFX-JL DR L'APnCALYFSl l49

il me semble que je vous vois, relativement à Léon Bloy, dans cette même catégorie. Ce que vous avez reçu de lui vous le lui rendez avec usure et vous inventez de grandes et belles pensées à l'occasion des siennes. C'est toujours beau de voir sortir une âme, et vous montrez la vôtre dans une clarté blenfaisaute et paisible,ambiance créée par votre loyauté, votre probité d'homme et de critique. A cela vous ajoutez votre cœur et, avec le discernement qui vous est propre, vous trouvez le mot heureux pour exprimer votre pensée qui n'est jamais banale.

Voilà, mon cher René, les sentiments dans lesquels j'ai lu vos pages. Vous évoluez en haut... et les envieux sont forcés de reg-

arder en l'air en attendant qu'il leur pousse des ailes.

24. — Véronique étant assez gravement malade, je vais chez le curé, à qui j'exprime le désir de notre enfant de recevoir la communion. Il consent à la lui apporter vendredi à 7 h. 1/2, mais déclare qu'il ne le pourra qu'une fois par semaine, objectant une loi (?) qui s'oppose à une plus fréquente administration du sacrement au domicile du malade. Je me retire horriblement scandalisé.

26. — Ne recevant pas un colis imploré depuis quelques jours avec instances, je lance à* mon éditeur Grès, homme d'ailleurs fort aimable, le précieux autographe que voici :

Mon cher éditeur, si j'étais assez riche et assez diflFérenl de moi-même pour acheter du papier timbré, je

i5o AU SKi'iL ns l'apocalypse

vous en enverrais une feiiiMe avec prière d'écrire ceci : — Je m'eriiii-aice à nejiniai-i envoyer d'exemplaires deç-, Histoires désohlujeantfs à Léon Blo3%en sou domicile de Bourg-la-îleine. Je les lui ferai parvenir après son décès, dans le paradis des écrivains pauvres, pour qu'il puisse les offrir à quelques bienheureux.

Vous n'avez donc pas à vous presser. Je vivrai encore plusieurs années, peut-être.

30. — J'apprends que Jacques Maritain est nommé à la chaire d'histoire de la philosophie moderne à l'Inslitut catholique.

Quelques dédicaces pour Je m'accuse..., qui vient de paraître, avec un assez bon portrait. (Bibliothèque des Lettres françaises.) La première édition, devenue introuvable, est de 1900.

Au frère D...:

Les pierres dont fut lapidé saint Etienne ne convenaient pas ici. Il fallait autre chose.

A René Martineau :

Telle est la g-loire d'Emile. Dans vingt ans, ce livre seul l'empochera d'être oublié.

A Elisabeth Joly :

II n'y a que moi pour mang^er encore du Zola. Le» cochons même n'en veulent plus.

A Emile Baumann:

De quelle autre manière, en quelle autre lanni^ue un artiste craij^nant Dieu pourrait il parler de ce misérable ?

AU SKUIL DR l'aPOCM.YPSK i5i

A Philippe Raoux:

L'Evang-ile nous dit qu'il ne fallut pas moins de doux n)tlle co^'hons pour log'er convenablement les démons qui habitaient un seiil homme. Combien ce chiitre est inférieur à celui des admirateurs d'Emile Zola !

A Georges Grès :

Qu'est-ce qu'un scatolog'ue 7 C'est un auteur qui ne fe vend pas. Un romancier qui tire à cent mille n'est jamais un scalologue.

A Benoît Joly :

Impossible d'offrir ce livre à une viercre. impossible de l'ofirlr à une honnête femme, impossible môme de l'offrir à un gendarme. Je l'ofi're à un avocat.

A Pierre van der Meer :

En l'invitant, lorsqu'il est au pied de l'autel, à mesurer, s'il en est capable, la tendresse d'un parrain qui fait, chaque jour.un million de lieues pour le voir, après avoir contemplé Zola.

A Jeanne Termier-Boussac :

Oui a le don de voir profondément. Ce livre où la haine et le mépris des objets s'exaltent quelquefois jusqu'au lyrisme, ne sera-t-il pas, un jour, considéré comm» mou chef-d'œuvre ? Question.

Juillet.

I*'. — Plus de crétins! dit le docteur Serce VoionolF. Il suffit de grcfrcr sur l'enfant arriéré

iSa AU sruiL DE l'apocalypse

la glande thyroïde d'un singe. « Munissez un crétin ou un imijécile»), dit notre Slave, « d'une bonne glande thyroïde, et vous le verrez manifester une vive intelligence pouvant aller jusqu'au génie... mais il faut s'adresser aux singes pour ça. »

Plus de crétins! Ce serait la fin des Droits de l'Homme et la ruine de notre littérature.

UN LIVRE EXTRAORDINAIRE

PARIS EN FEU ! par Henry Barbot. Roman de l'expiation nationale. Paris et les ondes hmttisnnfs contre les dirigeables al-Leiiiands. (Bibliothèque des Lettres Françaises. 6a, rue de Seine.)

Avez-vous des nerf.s ? Accrochez-les où vous voudrez, derrière une porte, à la cave ou au grenier, jiour ne les décrocher qu'après la lecture de Paris en feu. Alors seulement vous aurez des chances pour survivre à cette tréniébonde lecture.

Oui donc est Henri Barbot ? D'où vient cet homme eiïrayanl qui paraît savoir l'avenir le plus proche et qui le raconte avec la précision d'un damné qui reviendrait de l'enfer? On n'invente pas de telles choses. On n'imapfine pas la clameur d'ajjonie de trois millions d'hommes, et il n'est au pouvoir d'aucun romancier apocalyptique de concevoir un aussi surnaturel conflit de toutes les Forces connues ou inconnues. Il fautavoir vu, et lîcnri lîarhot paraît être véritablement le visionnaire de ces horreurs inouïes et irrévi'lnbles jusqu'à lui.

Si son livre est lu par la multiinde. — comme il est aisé de le prévoir, — il faudra un historien non moins

AU «îr.L'II, DK L*APOr>.LyPSB l53

extraordinaire pour raconter l'énorme panique bourg-eoise, préliMiinaire aux rafastrophes. entrevues, qui s'ensuivra uécessairemenl. Tout le monde voudra fuir en même temps et la mitraille sera demandée pour le service d'ordre aux abords des gares. Tel est l'avenir de demain, Barbot n'éiant pas homme à s'empêtrer dans les contingences. Cela arrivera ou n'arrivera pas tout de suite, j'y consens, à la rigueur; mais nulle autre conjecture

n'est admissible, et je pense que ce prophète a raison très probablement.

Ce livre magnifiquement épouvantable n'est pas, d'ailleurs, tout à fait sans consolation. La France, Paris surtout, doit expier. L'exorbitance de son infamie l'exige, c'est incontestable. Mais tous ne sont pas exactement et indistinctement des scélérats ou des idiots. Il v a tout de même un lot de bravesgens,un tout petit lot, il est vrai. On en trouve deux ici, deux personnages extraordinaires, deux athlètes complets de l'héroïsme et de la foi. Ils sont, par bonheur, situés dans un lieu inaccessible où il leur est donné de combattre merveilleusement. Il faut lire cela pour savoir ce que peut l'imagination ou la pensée d'un écrivain enfanté par le désespoir, en présence des menaces de la racaille allemande et de l'immense vacherie française !

Voici, par exemple, un pauvre individu, comme vou.s et moi, totalement dépourvu de la puissance des miracles, mais armé quand même, et combien ! Il ne peut pas sauver Paris, parce que Paris ne peut pas être sauvé, mais il le venge si terriblement, à la minute, qu'on croirait que c'est Dieu lui-môme qui combat.

Inventez ou conjecturez tout ce qui vous sera possible, vous n'y arriverez pas. Je vous le dis, une fois de plus, cela ne s'invente pas, et ce qui s'invente moins encore, aujourd'hui surtout, c'est l'héroïsme français

7 0Q Atr SKrnr, np i. apoc-.m.ypse

pousse ju.'=qTrà l'extrême limite du Surnaturel, jiîsqu'à franchir mcme celle limile, au point d'épouvanter, de frajiper en plein cœur la plus sale nation qu'il y ait au monde, la Prusse de i8i4.de iSiôet de 1870 1

LÉON BLOt.

Vu, pour la première fois, un jeune Eclge? Léopold Levaux, professeur de français à Samara, en Russie, d'où il m'a écrit quelques lel- Iros qui m'ont donné le désir de le connaître. Il nous présente sa Irniine. Impression très favorable. Ils vont ro[>ai'iir pour Liéafe et — si Dieu le permet — rr.ea.<rneront ensuite la Russie.

9. — Préparatifs de mon exécution annuelle. Je suis au milieu des caisses. Nous partons demain pour Mévoisins. Visite in extremis de Félix RaujOfel, qui aide le commissionnaire à descendre les plus lourds colis. [Je vois encore, avec une mélancolie extrême, ce noble artiste acceptant pour moi cette fatig-ue et Je ne sais si je le reverrai jamais. Après dix mois de continuel danger de mort, il a été frappé enfin en Alsace et laniruit <à l'heure actuelle dans un hôpital de Montpellier. Juillet igiS.]

10. — Arrivée pénible à notre ermitage par une excessive chaleur. Le travail d'installation, demain et après-demain, sera pour fêter ici mon 68® anniversaire.

t4. — Commencé l'Introduction à mon livre sur Jeanne d'Arc. Difficulté «norme.

AU SEUIL DE l'aPOCALTPSK i55

i8. — Je suis horriblement troublé dans mon travail par une ignoiViC et déjà comminatoire réclamation de mon propriétaire de Bourg--]a- Reine. Je suis en retard de trois jours pour le terme de juillet, ce que le vieux drôle n'admet pas. J'admire que ce genre de vermine ait toujours eu le pouvoir de me faire tant souffrir. [Le dévouement de ma chère sœur d'adoption Madeleine

B..., m'a permis de g-aver l'animal bientôt après, intégralement et pour la dernière fois. Il lui a fallu, depuis, supporter d'autres retards.]

19. — Prélude. Brochure anonyme. Une carte annexée me donne le nom de l'auteur : Jeanne Peyrabon, avec son adresse. Il y a des mots remarquables. Dois-je répondre ?

20. — Nous avions trouvé dans le pays une petite bonne qui paraissait convenir. Le curé nous apprend que ses parents furieux de voir leur fille chez des gens qui vont à la messe tous les jours, menacent de la reprendre. Tels sont les paysans de cet endroit. Ils aimeraient mieux prostituer leurs filles ou les voir mourir que les savoir exposées à des pratiques religieuses.

Encore Lumbroso. Il m'envoie cette carte : « Cher monsieur, voulez-vous travailler ? Puisje vous demander un article? Bien vôtre.» Décidément, Murât avait raison. Les coups de pied au derrière sont inutiles.

X56 AU StUn, DE l/APOCALVi'SK

Renvoi de la carte avec ceci :

Léon Bloy, ayant donné à Lumbroso cinquante fois plus environ qu'il n'a reçu de lui, a été traité par cet italien de « mendiant ». Or, les mendiants ne travaillent pas, on devrait le savoir, et surtout les mendiants ingrats. Léon Bloy n'a jamais travaillé, c'est bien connu. Il se borne à donner aux autres mendiants collectionneurs d'autographes.

A Jeanne Peyrabon :

IMadame ou Mademoiselle, Je réponds rarement aux brochures qu'on m'envoie. La vie est courte. (]clte fois, cependant, je me reprocherais d'être silencieux. J'ai trouvé dans votre Prélude des paroles remarquables dont j'ai le devoir de vous remercier, puisque vous paraissez les avoir écrites pour moi :

« — Qu'ils sont beaux les mots que touche ma pensée ! — Naître est un eng-ag-ement terrible de quoi la Mort est impuissante à nous relever. — Celui qui souffre est seul contre l'univers. — Dieu, quand j'en parle, est mon pseudonyme. (Après ce mot, on a pre-quc le droit d'envoyer coucher Pascal, comme vous le faites.) — Laissons nos péchés derrière nous, leur sort rogarde Jésus-Christ! — Les péchés capitaux sont, en puissance, les plus belles vertus. — Tout le Néant ne peut faire que je ne sois pas. — La Mort ne prend que ce qu'on lui donne. — L'Espoir suit l'Eternité comme une ombre. — 0 hommes qui vous croyez tous pareils et tous médiocres... ô aveugles par persuasion ! »

Et il y en a d'autres. Mais qui les remarquera, ma chère sœur ? Au fait je ne vous connais pas du tout. Etes-vous une vicrçe de t8 ans ou une aïeulede 80? l>es deux hypothèses sont ég'alement plausibles. Etes-vous

AU SF.UIL r>B L*ArOr,AI..YP3E i57

même un homme d'un âg'e quelconque, employé d'administration ou capitaine d'ariilleiie? ce qui est encore supposable. Etes-vous pauvre ou riche? Dans le dernier cas, je ne comprendrais plus, étant habitué à considérer les riches comme d'intolérables idiots. 11 est vrai queje n'ai jamais compris g'rand'chose.

Malg-ré l'impression sur moi de vos pag"es, je ne vous aurais peut-être pas écrit, étant, d'ailleurs, fort occupé d'un livre sur

Jeanne d'Arc. J'ai été décidé par votre dédicace où vous m'offrez votre « profonde alTection, si je la veux ag-réer ». Assurément, si elle est profonde,. Oui, mais le protocole et mon expérience I Si l'homme d'Absolu et le malheureux que je suis vous demandait une preuve immédiate et palpable de cette affection profonde, de quel rire n'éclateriez-vous pas ! N'importe, je suis en règleavecma conscience, vousajantdit, Mademoiselle, Madame ou Monsieur, ce que je pense de votre brochure et cela, je vous prie de le croire, n'est pas le moins du monde un protocole.

22. — A mon nouveau filleul, Christophe Boussac, en son berceau :

Tu ne sais peut-être pas, ton éducation étant jusqu'ici fort incomplète, que c'est dans trois jours, a5 juillet, la fête de ton patron, le grand Martyr Auxiliateur Christophe, précurseur miraculeux de Christophe Colomb et compag-non à jamais de saint Jacques-le-Majeur. Dans trois jours donc, je demanderai pour toi, par son intercession, que tu aies une part certaine à tout ce que j'ai pu gagner pour les autres, en acceptant de soufifrir toute ma vie. J'espère que saint Christophe, depuis si longtemps honoré par moi, t'accordera à ma prière le don de Force, privilège des martyrs et une facilité merveilleuse pour franchir comme lui les torrents les plus

furieux, en porlaot sur les épaules le petit enfant Jésus qui pèse autant que tous los mondes. En ton lang-ag-c d'innocent dis à ton pore et à ta mère que ton vieux parrain les aime profond "meut et qu'il ne sait comment leur conter sa joie d'avoir été choisi. J'avais tant besoin de toi, mon cher petit, pour comploter ma vieille g-arde, mon dernier carré de filleuls dans mes suprêmes batailles. En attendant qu'il te soit possible de prier exté-

rieurement on l'enseig-nera le sifi;'ne de la croix pour ton parrain. Cela, je le demande, persuadé qu'un tel acte sera, dans cette intention très précise, une prière intérieure de ton innocence qui écartera de moi les démons» Je t'embrasse eu })leurant d'amour.

Le curé vient déjeuner. On parie de son lamentable troupeau. Il nous dit, entre autres choses, que ses paroissiens sont à un tel degré d'abrutissement qu'ils crèvent comme des bestiaux, sans agonie^ ayant détruit en eux tout ce qui pourrait être l'occasion d'un litige d'âme, à leur dernière heure.

23. — Raugel m'envoie, à titre de curiosité, une cantate irrotescjue j)ourles einj^bnésde chemin de fer, œuvre de })oésie et de nussique approuvée naturellement par l'Arcli ve;|ue de Paris qui fait exécuter cela à Notre-Dame; Son Eminence estimant avec raison que le ridicule est ce qu'il y a de plus sûr pour exterminer le sentiment religieux.

2^. — Pour les gens de ce pays, nous sommes ceaœ qui vont à la messe. C'est comme si on

AU SliUIL DE l'apOCALYI'SE UQ

disait. : ceux qui ont fait faillite ou qui ont été au bagne.

Réponse de Jeanne Peyrabon

Monsieur, les paroles que vous m'adressez sont de celles qui aiguillonnent le courage jusqu'à la mort. J'v trouve de quoi mépriser les travaux futurs et chérir le» douleurs passées. Il suffirait à mon petit livre d'avoir été écrit seulement pour vous plaire. Quoi de

plus naturel ? Qui cherche Dieu est sûr de vous trouver en chemin. Je suis une jeune fille, mais il ne m'étonnerait pas d'être officier d'artillerie. Mon père le fut à ma place et c'est lui qui m'a élevée. Quant à l'affection qu'il vous a plu d'agréer, j'ose dire, Monsieur, que le cœur humain a trop peu d'objets dignes d'amour, pour laisser fuir une occasion telle que Léon Bloy. Très respectueusement.

Achevé l'Introduction à mon livre sur .Jeanne d'Arc

27. — Situation financière d'autant plus angoissante que Madeleine est sur le point de partir avec une troupe de jeunes filles pour une villéi?iature en Normandie, qui lui serait très profitable.

29. — L'inquiétude universelle déterminée par l'attitude menaçante de l'Autriche vis-à-vis de la Serbie, se précise tout à cx3up. Cette guerre pouvant avoir pour eîTet une conflagration «uropéenne, tous les combattants disponibles sont appelés ou vont l'être. Les cataclysmes anndnr,.':, Lionl-ils proches cnGn ?

l6o AU StUlL DE l'apocalypse

30. — J^ai reçu des exemplaires du Pèlerin de l'Absolu, mis en vente dans les pires conditions. Quelques envois :

A Termier :

Ce sixième volume de mon Journal, qui ne sera pas le dernier, si Dieu laisse vivre l'auleur quelque temps encore avant rextincdon probable des peuples et des librairies.

A Jeanne Termier-Boussac :

Ce livre où elle trouvera quelquefois son nom, ce qui ne rétonnera pas, sachant que j'ai l'habitude ancienne de verser mon cœur dans mon écritoire.

A René Martincau :

Pour lui faire croire que je suis encore «un vivant» et même un très bon vivant, ce qu'il ne manquera cerlaluement pas d'avaler.

A Christine van der Meer :

Tant de choses entre nous, chère amie, et tant de kilomètres qui nous séparent ! Gombieti ce petit monde paraît grand à ceux qui aiment et qui souflrent !

A Pierre van der Meer :

Pauvre pèlerin que je suis ! Il me semble que je touche au terme de mon voyag^e, puisqu'ayaul déjà rencontré Jacques, Raïssa et Véra, je suis enfin arrivé à toi, à Christine et à ton fils. J'espère, mes bien aimés, vous voir un jour tous ensemble, évanouis d'amour, un peu au-dessus de moi, devant l'autel de Notre-Dame de l'Absolu.

U SEUIL DE l'aPOCAIYPSE i6i

A Alfred Pouthier :

On est en ce monde pour s'amuser, n'est-ce pas ? Ce sixième volume du Journal de ma vie confirme une fois de plus, de la manière la moins réfutable, cette croyance chevaleresque.

A Marguillier :

L'insuccès absolu, quel rêve!

30. — Jeanne cl Madeleine partent pour Paris, Madeleine devant se joindre aux petites compagnes qui vont passer ensemble quelques semaines sur une plage de Normandie. [Imprudence extrême, si on avait pu savoir.]

Pierre me sachant seul avec Véronique pour deux ou trois jours et probablement dévoré de tristesse, est venu me secourir de sa présence. [La tribulation énorme n'avait ; as encore commencé. Mais on la sentait venir, on l'entendait cogner à la porte... Quel souvenir !]

3i. — L'ordre de mobilisation générale est donné. On tambourine cela dans les villag-es, en informant les cultivateurs qu'ils aient à se préparer à la réquisition de leurs chevaux et de leurs voitures. En outre, il y a l'émission, comme en 71, des billets de 5 et 20 Ir., le g-ouvernement voulant rafler tout le numéraire. Panique certaine.

L'Autriche vient de commencer cette guerre à la Serbie "ui doit tout déchaîner infailliblement.

iGa

AU SEUIL DE L APOCM.YPSF.

Que penser de ce misérabie François-Joseph, si souvent et si sévèrement averti, au cours de ses turpitudes, et qui devrait, à quatre-vingt-quatre ans, se préparer à la mort, n'hésitant pas à jeter sur toute l'Europe les plus épouvantables malheurs I

Août.

I•^ — Assassinat de Jaurès, hier soir. Se trouvera-t-il quelqu^un pour pleurer ce malfaiteur

Premier désordre inquiélant. Impossible de trouver de la monnaie. J'offre à tout le monde un billet de 50 fr., notre dernière ressource, et personne n'en veut. Nous causons tristement, Pierre et moi, de la situation. Pourra-t-il seulement rester en France ? Et comment subsisterons-nous, les uns et les autres ?

Il faut se séparer. Je vois partir mon bienaimé filleul, avec un terrible serrement de cœur. [Je ne l'ai revu que huit mois plus tard, après quelles aniToisses et quels tourments !] Jeanne revenait le soir même, fort heureusement, mais sans Madeleine, hélas

Conclusion d'un article de la SaiionOiL Z$i-liuig de Berlin, paru aujourd'hui [trois jours avant la déclaration de j;uerre] :

Quoi qu'il soit réserve par la Providence à l'AlIema-

A»J sr:';ii- di; lapocvlypse

frne, c'est s^ur la France qu'elle se rabattra pour se dé- (lonicnag'er, miis dans une autre mesure qu'd y a44 ans. (]e ne sera plus cinq milliards qu'il luifaudra payer pour se raclieter, mais trente.

La sainte Mère de Dieu de Lourdes aura beaucoifpà faire si Elle, la Miraculeuse, doit guérir tous les os que nos soldats casseront aux pauvres j^eus de l'autre côlé des Vosges.

Pauvre France ! Il est encore temps pour elle de changer d'avis, mais, dans quelques heures, il sera trop tard. Alors la France sentira les coups reçus pendant jilusieurs g'énérations. Mais tu l'as voulu, Georges Dandin I

Le défi est ainsi présenté à Marie Immaculée, Reine de France, dans la forme lourde et crapuleuse qui convient à l'esprit allemand.

L'Expiation.

[Avant de couLiuuer ce journal et à la distance de treize mois, il me paraît utile de préciser la silualion de l'Ame françjaise depuis le i*' août 1914 jusqu'à l'heure acluelle, 25 août iQiB.

Elle n'a pas chauffé.

La mort, la mutilation ou la plus horrible (•aj)livilé de deux millions de Français semblent avoir été, à cet égard, absolument inutiles. Les avertissements de toute nature, l'accomplissement même, si terriblement commencé d^jà, des prédictions les plus authentiques n'ont rien

opéré. La France continue à ne plus vouloir de Dieu. Athéisme théorique chez les incroyants, athéisme pratique chez les croyants. Unanime refus de croire au Surnaturel, et, par conséquent, au Châtiment.

Faudra-t-il donc qu'il devienne tout à fait épouvantable? Des Vosges à l'extrémité de la Flandre occidentale, la ligne de front est un cimetière. La Belgique entière et tous nos départements du Nord sont saccagés, souillés, torturés, détruits par les plus immondes barbares. Il paraît que cela ne suffit pas. La raison privée de la foi est dans une telle agonie qu'elle ne peut plus voir les causes.

On me parlait hier d'un monstrueux et al)on)inable insecte volant — libellule des marécages de l'enfer — vu dans Paris et tué difficilement par un de mes amis qui en a gardé l'horreur. Cet être affreux semblait envoyé par les morts. Faudra-t-il cela encore et une leireur inconnue doit-elle venir ?

Dieu ne peut être remplacé que par les monstres de l'Abîme, et les Allemands ne sont pas assez effrayants. Ils disparaîtront, d'ailleurs, quel que soit leur nombre, n'étant que la poussière des pas de l'Exécuteur.

Alors ce sera l'Expiation véritable, dans l'épouvante indicible, l'expiation pour la France d'abord, à cause de sa primauLé, ensuile pour

le re.^te du monde coupable de la même prévarication, et aucune voix humaine ou angélique ne pourrait dire jusqu'où ira la désolation de la terre.

Mais la France, toujours nécessaire à Dieu, sera la première à se relever du milieu des ag'Onisants pour accomplir tout son destin. Sans doute, elle aura perdu sa fleur, ses plus nobles fils ayant donné leur vie pour sa rançon. Mais ce sacrifice énorme lui sera compté par Celui qui pèse les sphères et les atomes et il se pourrait bien que, pour finir, une virginité mystérieuse et immarcessible devînt son partage.

Aujourd'hui, quels que puissent être les événements de cette guerre inouïe dont tous les peuples resteront meurtris, j'attends un Homme infiniment inconnu, auprès de qui les plus étrangers paraîtront des cousins-germains, un guenilleux, je suppose, un

va-nu-pieds, je l'espère bien, mais envoyé et missionné pour tout accomplir. Il est près de nous, peut-être, attendant son heure...]

Neuvième dimanche après Pentecôte

Evangile du jour : « Voici venir contre toi les jours où tes ennemis t'environneront de tranchées. »

[Prophétie liturgique dont l'étonnante précision n'a été connue que six semaines plus tard.

Ces tranch<^cs, qui durent encore, ont coûté le plus beau sang de la France. Août 19 15.]

3. — La situation devienttrès sinistre. Aucune nouvelle de Madeleine. Les petits commerçants d'ici menacent de fermer leurs boutiques et nous voilà presque sans un sou. Jamais, même en Danemark, nous ne connûmes pareille détresse. Le receveur de la poste avoue le détraquement complet du service. Le curé nous ditque les Allemands ont passé la frontière de France, sans déclaration de guerre, ce qui serait conforme à leurs pratiques de brigandage. Nous ne savons rien, sinon que l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et qu'elle vient ce soir, de la déclarer à la France par l'intermédiaire de son ambassadeur M. de Schœn,qui paraît être un bien ignoble pantin.

6. — Nous apprenons que l'Allemas'ne a déclaré aussi la guerre à l'Angleterre. L'outrecuidance de Guillaume est inouïe. Le voici en guerre avec la moitié de l'Europe. Quel effroyable

conflit ! Cela peut faire dix millions de soldats en armes. Rien de pareil ne s'est jamais vu.

Evénement extraordinaire. Je vais être forcé d'admirer la Belgique. Une arnu^e allemande vient de subir un grave échec devant Liège. Résistance étonnante pour les brigands, qui croyaient n'en trouver aucune.

Jules Lemaître vienl de mourir dans son

AO 8KUIL DE L'aPOCAI.YPSB 167

lit. Fin d'une vie médiocre. Pauvre petite nouvelle dans le tumulte immense.

8. — Les Belges continuent leur résistance qui ne peut être, hélas ! que désespérée, mais qui déconcerte le pian allemand et retarde un peu l'invasion. L'Autriche, dit-on, a déclaré la guerre à la Russie. Amples malédictions sur François- Joseph et sur Guillaume.

9. — Après une journée triste, arrive enfin l'heureuse nouvelle, peut-être certaine, d'une première victoire à Altkirch en Alsace, suivie de la })rise de r\ïulhouse. Tous les poteaux-frontière auraient été arrachés. Commencement de la reprise de nos provinces perdues.

Trains sans nombre chargés de soldats et de matériel de guerre. Venant de Chartres, ils passent très près de notre maison. Jeanne et Véronique cueillent des fleurs et vont les jeter aux soldats. Est-il possible d'espérer ce que j'avais cru voir en 1870 : un

changement étrange et profond dans l'aspect des hommes et des choses ?

II. — Inexplicable songe, la nuit dernière. Un nom me poursuivait, le nom d'Enéas Sylvius Piccolomini. Tout ce que je sais de ce personnage historique, c'est qu'il fut élu pape sous le nom de Pie 11, après avoir été secrétaire de l'empereur d'Allemagne et du concile de Baie, et qu'il essaya assez vainement de ranimer l'esprit des Croisades. Cette nuit, ce nom m'a réellement

obsédé. Je me réveillais et me rendormais pour l'entendre encore. Il s'agissait, je crois, d'une propliétie nous concernant...

Reçu (pielques lettres. Tout le monde croit au succès de cette horrible guerre, à l'anéantissement de l'empire germanique. Les Allemands, d'ailleurs, se conduisent avec une barbarie atroce. Pillage, incendie, viol, massacre des femmes et des enfants, tuerie des blessés. Lear guerre a un aspect diabolique. On finira par ne plus faire de prisonniers. Jamais un peuple ne s'était montré aussi haineux et n'avait autant excité l'exécration universelle.

Dans mon livre Sueur de Sang,ya\ montré les Allemands tels que je les avais vus en 1870 qui fut pourtant une guerre beaucoup moins abominable. Ce témoignage, qui aurait pu avertir,était soupçonné, hier encore, d'exagération etde fanatisme.

12. — Lettre de Madeleine. La chère enfant est heureuse avec ses petites compagnes. Elles ne savent rien, mais elles ne peuvent bouiicr. On exige des passe-port et cela inquiète Madeleine. « Si j'avais su », dit-elle, « je ne serais pas partie. »

Barbot avoue s'être trompé, croyant qu'une éy)ouvantable révolution précéderait la g-uerre. En <'fTet, il s'est trompé très profondément, La réalité bien visible, c'est que la France est unie

en ce moment et qu'on peut espérer la destruction des barbares. Actuellement, c'est l'unique pensée, le seul désir. R.estent les prédictions de la Salette et ma certitude que Dieu veut agir bientôt en se manifestant Lui-même d'une manière inouïe que nul ne peut prévoir. Cette guerre n'est donc pas et ne peut pas être la Fin. Tant qu'il n'y aura pas de Surnaturel évident, rien ne sera fait. A supposer, comme il est raisonnable, la ruine de l'abominable empire allemand, il est à présumer que ce triomphe augmenterait infiniment l'org-ueil et l'impiété de la France qui n'aurait pas eu son châtiment et qui ne doit pas y échapper. Dieu n'a confié ses desseins à personne, mais, à considérer les événements actuels, il paraît certain que la guerre allemande pouvant même devenir européenne, ne sera qu'un épisode, un prélude. Le monstre germani(iue abattu, la France aura encore à régler ses comptes, et ce sera le moment de Dieu. Alors, sans doute, il suscitera Qiielqii'iin. 11 n'est pas possible que ce que j'ai vu et entendu, il y a trente-cinq ans, ne se réalise pas de manière ou d'autre.

Christine nous écrit ce mot d'un paysan conduisant son fils au train : « Dieu est un misérable de prendre nos fils. » Les gens qui ne croient en Dieu que lorsqu'il s'agit de l'outrager ne comprendraient rien à la Parole : Sic Deiis dilexit

miindam ut Filium suum Unigenitnm daret, et il serait bien inutile de la leur présenter. — « C'est vous qui êtes un misérable

»,a dit le petit Pierre qui avait entendu.

i3. — Lettre d'un prêtre, datée du 6. Elle vaut d'être conservée :

... Voilà donc les Grands Jours arrivés. Tout le monde a l'air slupide, les évoques sans doute encore plus que les autres. Ils sont incapables de rien voir. Et ils laissent partir leurs prêtres pour aller h.i'r les aveugles et les imbéciles I Ils se sont prélassés pourtant à Lourdes, ils ont paradé, parlollé, palabré — ils ne savent faire que cela et « dominer avec org-ueil «.Le ciel leur répond, dimanche pour dimancbe, par l'ordre de mobilisation générale. Est-elle assez sani:;-lante cette réplique de Dieu? Est-elle assez probante qu'il n'agrée pas ces démonstrations faites en état de désobéissance? ? Et l'évang-ile du dimanche ! Quelle lumière ! Quelle concordance divine ! Insensés qui ne veulent pas voir ! Quand verrontils donc ?

i4. — Pauvres nouvelles trop incertaines. Divers combats où les Belges et les Français auraient eu l'avantage. Débarquement de l'armée anglaise. Progrès de l'armée russe en marche sur Berlin !!? Etat de guerre avec l'Autriche qui, sans aucune déclaration, fait sourdement passer des forces à l'Allemagne, etc.

i5. — Le Japon déclare la guerre à l'Allemagne. Mécontentement contre l'Autriche de l'Italie qui peut être entraînée à son tour. Sympathie

pour rAllcmairne de la Turquie contre laquelle les Etats Balkaniques vont peut-être se coaliser. Gâchis universel, sruerre partout.

Continuation des atrocités allemandes. On assassine et on torture les blessés et les prisonniers. Un paysan furieux disait, ce matin, qu'il faudrait ég-orger tous les prisonniers allemands. Je pense que, sans en venir à une telle extrémité, il conviendrait de massacrer tous les officiers qu'on pourrait prendre, les faisant responsables des horreurs commises par leurs hommes.

i6. — Une lettre nous apprend qu'en Danemark raffolement est extrême. On craint l'annexion à rAllemaerne supposée victorieuse. Effet des fausses nouvelles que celle-ci répand partout, suivant l'inchang-eable système de sa politique.

On attend toujours une g-rande bataille qui déciderait du sort de Metz et de Strasbourg, l'exti'ême gauche de notre armée étant — dit-on — à Liège et l'extrême droite en Alsace. Une carte du théâtre de la guerre que j'ai sous les yeux ne fait aucune mention de Vaucouleurs et de Domremy, entre Bar-le-Duc et Nancy. Il eût été à propos et combien patriotique! de marquer ce:s deux localités.

17. — Notre curé craint d'être forcé de partir, lui aussi. Alors nous serions tout à fait sans prêtre dans ce pays sans Dieu.

Lettre de Pierre, sans illusions. Il a tu au

Sacré Cœur une multilnde de g-ens que la peur ou l'excessive détresse précipite à l'ég-lise, aux sacrements, et qu'on dit être des convertis ! La g-uerre semble nous réussir, mais il pense que si l'Alsace-Lorraine redevient française, le gouvernement répiibiicain n'aura rien de pluspressé que de laïciser ces deux provinces.

Il a vu Brou énormément occupé, à la Mairie de Montmartre, de la distribution des secours aux familles des comballanls. Le spectacle de cette misère est épouvantable.

A Pierre :

Je te remercie pour ta long-ue lettre, qui est un véritable bienfait. On est si triste et chaque jour pèse si lourdement ! L'absence de notre Madeleine est une ag-giavation excessive. Voilà quinze jours que nous sommes privés deoelle enfant et c'est pour mon courag'e une rude épreuve. Je pense bien souvent à vous, mes amis de Ijures, et non pas sans larmes. Quand se reverrat-on ? Et comment? Et dans quel élal ? Jacques, du moins, est en sécurité, i\ l'île do Wight, chez ses Bénédictins avec Raïssa et Véra...

A aucune époque de l'Histoire, il ne s'était vu une situation aussi extraordinaire pour la France, pour l'Europe, pour le monde entier. Quinze ou vingt millions de soldats en armes, l'odieux Empire allemand menacé de ruine après d'eflVoyahles massacres, et ensuite ?.,. En comprimant un éclat de rire douloureux, je veux bien faire semblant de croire à la fraternité, au désintéressement de l'Angleterre et de la Russie, mais il faucha tout de même rucousliiuer une Europe. Alors,

AV SELIL DE L'ATOCAf YrSB IjS

quelle curée ! quel déchaînement de convoitises ! quelle vision d'Apocalypse!

L'empire allemand doit être détruit. Cela semble certain. L'arrog-ance et la brutalité prussiennes ont trop dépassé toute mesure. Dieu et les hommes en ont tout à fait assez. La France est nécessaire pour cela. Donc la France sei'a victorieuse. A quel prix

V Son extrême droite, à ce qu'on nous dit, est en Alsace et son extrême g'auche à Liég^e. C'est un étau de 200 kilomètres devant se resserrer sur Metz et Strasbourg-, forteresses volées à la France, devenues presque imprenables depuis quarante-quatre ans et qui seront défendues avec le plus horrible désespoir. On attend, chaque jour, une giy;-antcsque bataille qui décidera peut-être de leur sort. Il est probable que la victoire sera pour la France aidée de la Belgique et de l'Ang-leterre, mais à quel prix ? je le répète. Donc, nous supposons les provinces volées reconquises, l'armée allemande affreusement mutilée, rejetée au delà du Rhin, foixée de courir au-devant des Russes, pour son extermination. Dans cette hypothèse, tout va très bien, n'est-ce pas ? Et l'abominable empire n'existe plus Soit, mais il restera la Salette. Les prédictions du Secret seront-elles accomplies ? Nullement. La France aura-t-elle fait pénitence? Pas le moins du monde. Les conversions déterminées par le trac ne m'inspirent que peu de confiance. Cette g^uerre n'est donc pas et ne peut pas être la Fin...

Prise du premier drapeau allemand en Alsace.

19. — Ptaïssa Maritain et Jeanne Boussac,qui m'ont écrit en même temps, se recontrent en ceci et presque dans les mômes termes, qne mon livre est le seul qui puisse être lu à Thcure actuelle

A Emile Baumann

Vous avez raison de dire, sans amertume, d'ailleurs, que je ne vous écris pas souvent et j'ai raison aussi d'écrire très peu, en apparence. En réalité j'écris beaucoup. iJepuis vingt jours, je ne fats que cela. Ma situation est étrange. Beaucoup de mes lecteurs me supposent une force extraordinaire et veulent s'appujer sur moi. il me faut répondre à des lettres éperdues. Or je ne suis rien qu'un pauvre homme très malheureux.

J'étais venu ici avec ma femme et mes deux filles qui avaient besoin de la campagne, muni de ressources dérisoires. Il m'a fallu tuer quelques mandarins pour subsister jusqu'à ce jour. Mais ces mandarins mal ég-org-és sont maintenant à la frontière. Il n'y en a pas d'autres et je ne sais pas comment cela finira pour les exilés que nou3 sommes ici. Depuis un grand nombre d'années nous sommes habitués à maug-er dans la Main de Dieu. Plus que jamais, aujourd'hui, nous comptons sur Lui, sur Lui seul. Parmi des peines excessives, j'avais commencé un livre sur Jeanne d'Arc vue par moi très autrement que les historiens et les bondieusards ne l'ont vue. Me sera-t-il donné d'achever ce livre ad maxinm/n Dei gloriam ? Je n'en sais rien.

La situation actuelle n'a rien de surprenant pour moi. Il y a si long-temps que j'attends les catastrophes! Ceux qui m'ont lu ie savent. Mais je ne vois pas encore les signes divins. L'Allemagne est visiblement désignée, marquée pour une excessive humiliation. Son arrogance barbare et son hypocrisia féroce ont été trop loin. Elle sera donc «crasée — et ce sera b^nal. Des fleuves de sang couleront — et ce sera banal. Le monstre abattu, l'Europe entière se précipitera hideusement à la curée — et ce sera banal.

Et après? Oui, après? il y aura la Stletle, c'est-à-dire les c(ji!i[ites à rendre pour la France

victorieuse, mais enflée de sa victoire, nullement pénitente et plus que jamais contemptrice des avertissements de sa Souveraine douloureuse. Il y aura sa haine de toute vie surnaturelle et le Reniement déjà obtenu de son Episcopat. Alors, sans doute, il faudra que Dieu se manifeste, je ne sais comment, en envoyant je ne sais (Jui — et cenesera plus banal du tout. Je l'ai déjà écrit à plusieurs : Aussi long'temps que le Surnaturel ne sera pas éoident, il n'y aura rien de fait.

Vpprîs la mort de Pie X. Ne serait-ce pas un proîiiier sig-ne? On connaît la prophétie de saint Malacliie : Ignis ardens, pour Pie X; Religio depopiilatay pour son successeur.

A Jean de la Laurencie

Quels jours terribles ! Que de tourments par tout le monde ! On se demande avec épouvante quel peut bien être l'état d'âme de-ceux qui, de propos délibéré, scientes et prudentes^Tprennenl sur eux de déchaîner de pareilles calamités! Ces Hohenzolleru pourris et ce Habsbourgdéliquescent qui décident, un pied dans la fosse, de faire mourir avant eux (?) combien de centaines de milliers d'hommes! Ces criminels ne parlent que de Dieu qui est avec eux, ailirment-ils, quand ils incendient et qu'ils assassinent, et c'est nous, disent-ils encore, qui sommes les sauvai^es! Le gâteux François-Joseph est Apostolique, ne l'oublions pas. 11 faudrait savoir ce que Dieu jMînse de tout cela.

Pie X vient de mourir. Que voyait ce saint Pape et qu'a-t-il pu dire en ses dernières heures? Nous le saurons peu!, être On m'a assuré qu'il était particulièrement dévot à la Saletle et qu'il regardaitMélanie comme une sainte. S'il n'a rien fuit pour elle, c'est qu'il crai-

g"nait un schisme certain, inévitalile. Poui' lui, le Secret de Mélanie était la Parole même de la Sainte Vierg"e. Qui va-t-on mettre à sa place'? Il n'y a pas, pour le monde catholique, de question aussi ang-olssante. Vous connaissez la prophétie : Religio depopalata. Est-ce à dire que l'Eglise devra être désolée par le futur pape lui-même et qu'ainsi se réaliserait le Reniement préalable au chant du Coq g-aulois que le monde va peut-être entendre? Telles sont mes pensées, folles si on veut, mais tellement procurées par le visible désarroi de l'Eg-lise et du monde entier!

Que Dieu soit en aide à chacun de nous, mon très cher ami ! On pense, raisonnablement je crois, que l'odieux empire germanique est condamne. 1870 ne se recommence pas et les Allemands l'éprouvent actuellement. Mais il en coûtera pour détruire cette vermine qui sera peut-être remplacée par une autre. Les menaces de Celle qui pleure ne sont pas en vain. Maledictio Mairis eradicat fundamenta, dit le Saint Livre. Les larmes méprisées peuvent se changer en malédictions. Songez que le Cardinal Amette peut devenir Pape. C'est à faire peur aux constellations !

Rien de Madeleine. Le silence de cette enfant devient un tourment insupportable.

22. — La grande bataille ne paraît pas s'être livrée. En attendant, les Allemands occupent Bruxelles frappée d'une contribu-

tion de 200 millions. L'avidité de ces pirates est prodigieuse. Il est dit que Guillaume veut annexer la Belgique et la Hollande — après rexlerminalion de la flotte britannique.

AfT SEUIL DB l'apocalypse IfJ

Envoi du Pèlerin de l'A hsolu à mon cher ami l'abbé Léonce P..., mobilisé :

En l'avertissant de prendre g-arde aux embranchements et aux carrefours innombrables qui se rencontrent sur l'étroite voie de l'Absolu, heureusement reconnaissable à ces sig'nes qu'elle est pleine de cailloux, g^ardée par des Sphinx redoutables et fréquentée par très peu de voyageurs.

La Croix publie deux longues colonnes sur Pie X. Je cueille celte petite phrase perfide : « On a dit et répété que le disparu avait daigné y de son vivant, déjà, témoigner sa sainteté par des miracles et nous le croyons facilement (Ehl eh!), mais plus remarquable est assurément encore la sainteté de son action. »

C'est Véronique, <îui m'a fait remarquer ces lignes, qu'on croirait dictées par Amette.

23. — Une lettre de Madeleine, longue et fort touchante, vient alléger un peu notre tourment. Mais la pauvre enfant ne sait pas quand elle pourra revenir.

On parle toujours de la grande bataille engagée, paraît-il, sur un front immense. Mais on avoue certains échecs non précisés. J'ai surtout l'impression et l'angoisse de ne rien savoir.

24. — Je me rappelle la vieille prophétie dite « de Mayence », lue autrefois en 1870, prophétie annonçant pour l'époque où

nous sommes, approximativement, la destruction, l'a-

1^8 /'J tKtJlU »!•: L APOCAl.Yt'SB

néantissement complot de la puissance allemande, après une bataille colossale de plusieurs jours, dans la plaine du « Bouleau » près de Paderborn (?)

L'état-major russe, victorieux sur la Vistule, aurait décidé de marcher sur Berlin. Dieu le veuille. Les Cosaques sauraient nous venger de l'horrible brutalité prussienne.

25. — Lettre de Pierre. La guerre le remplit d'angoisse, mais sans altérer sa paix intérieure. Il admire la folie surprenante de Guillaume projetant d'annexer la Belgique et la Hollande. Il prie beaucoup et attend comme nous une manifestation divine. « Est-ce que VAvent ne serait pas déjà commencé? » m'écrit-il.

Tout est si menaçant que Jeanne envoie une dépêche à Madeleine pour qu'elle revienne tout de suite, si elle peut profiter d'une occasion.

A Pierre

Je t'ai écrit avant-hier, mais je suis si triste que je veux l'écrire encore. Nous attendons, troublés dans la veille et dans le sommeil, une dépêche de Madeleine annonçant son retour à Paris où Jeanne irait aussitôt la chnicher. L'absence de cette enfant aura été terrible pour nous, je ne te dis que cela. Puis, chaque jour, nous atlendons le facteur et la pauvre feuille, le ppfit Pari- Sie//,

(]ui nousapprenil le peu que le ministère de la guerre consent à nous communiquer, . .

La situation de la France est horrible sans doute, mais que dire de celle de l'Allemag-neVMême en tenant pour

vrais des échecs graves en Belgique et en Alsacs, comment ne pas compter sur la coopération des Anglais, de qui ['intérêt si évident est de s'opposer violemment à l'expansion allemande? Les Rus-es et leur tsar giflé, conspué ig-noblement à Berlin, dans la personne de son ambassadeur, inondent la Prusse orientale et marchr-nt peut-être, à l'heure qu'il est, sur la capitale de Guillaume. Quelque formidable que soit en Beloiquel'armée de ses chenapans, elle sera bien forcée, cette saie armée, de faire demi-tour, en desserrant son étreinte, et de courir au-devant des Russes, ayant dans le dos quatre ou cinq cent mille français, anglais et belges qui les poursuivront, la rage au cœur, avant des atrocités k punir, car il faut que tout se paie. Il ne s'agit pas ici d'une guerre ordinaire, mais d'une guerre d'extermination. Dieu ne m'a rien révélé, mais je sens profondément que TAUemagne est condamnée et que la Prusse — cœur militaire de l'Allemagne — doit être détruite. Cela avant tout.

On ne m'apprendra pas que la France a mérité les pires châtiments. Elle les subit déjà par le carnage d'une multitude de ses enfants et par d'autres malheurs affreux, sans préjudice des comptes à rendre — après. Mais l'Allemagne d'abord.

Je vis comme dans un songe douloureux. Ce matin, dans notre pauvre église, je pensais à tous les morts d'hier et d'aujourd'hui, à tous les mourants, à tous les deuils, à toutes les menaces; et, en

même temps, je revoyais toute ma vie cruelle! Avec une précision angoissante me revenaient des choses anciennes vues ou entendues, il y a trente-cinq ans, alors que je vivais en contemplatif et qu'il me fut dit qu'une place — que je ne sais pas — m'était réservée dans les immenses catastrophes à venir. Et je pleurais dans les ténèbres de la crainte et dans les ténèbres de l'espérance...

l8o AU SEUU. DE L'APOr.ALYPflE

Que nous apprend le journal? Ceci. En pleine ^•lierre le ministère démissionne et M. Viviani, réteig-neur d'étoiles, en l'orme aussitôt un autre dit « de défense et d'union nationales ». Nous voilà propres !

A une jeune amie :

Ta lettre nous surprend et nous afflig-e. « Si les Belges », distu, « n'avaient pas opposé une telle résistance à Liège, les Allemands seraient à Paris en ce moment.» Commentas-tu pu écrire cela, sachant que je le lirais? Certes, je ne marchande pas mon admiration à l'armée belg'e de qui on était loin, on l'avoue, d'attendre un pareil etYort.Mais, sans parler de son parfait déshonneur si elle n'avait pas agi de la sorte après l'énorme sou filet allemand, rien ne t'autorise à croire que les bandits n'auraient rencontré chez nous aucune résistance. J'ajoute qu'il est téméraire de substituer par conjecture un événement éventuel à un événement accompli. C'est comme si on disait que la prescience ou providence divine est conditionnelle et dépend de nos aventures. Je te voudrais plus surnaturelle, ma chère enfant. Tout ce qui arrive est parfaitement adorable, parce que rien n'arrive en dehors du plan divin.

«Vous êtes frappés», dis-tu aussi, «de voir que l'Italie a dû rester neutre pour que le Conclave pût choisir le nouveau Pape. » Cela est une vue tout à fait humaine. Dans trois jours, peut-iUre, l'Italie aura cessé d'être neutre, et le nouveau Pape sera élu, fJieu sait quand et comment, et nous n'aurons [uis le plus petit mot à dire. Dieu n'a besoin de la neutralité ni de l'héroïsme de personne, tel est le point de vue surnaturel. Tu parles de l'inlidélité universelle cause de tant de maux. Ici, tu as presqine raison et je vai.> le fjire une confidence g lave*

A'J rtF.riL DR i/aI'OC*! yrsE - l8l

C'est mon indig-nité personnelle qui a déterminé la colère divine etje suis, en réalité, le seul coupable. M^r Amette et plusieurs bienheureux de son entourage le savent très bien. N'accuse pas les autres. J'espère qu'il me sera tenu compte de cet aveu qui n'est pas sans héroïsme, quoique français et même périgourdin.

29. — Jeanne, privée de nouvelles et au comble de l'angoisse, a décidé d'aller, Dieu aidant, chercher Madeleine, coûte que coûte. Quelles misères et quels tourments devons-nous endurer encore ?

30. — Oh ! cette nuit passée à la halte de Saint- Piat, attendant les trains, tous les trains. Ils étaient innombrables, mais sans voyageurs, et chacun m'apportait une déception . C'était comme un couteau venu de loin qui me traversait le cœur sans s'arrêter une seconde. Je n'oublierai pas l'impression fantastique et quasi surnaturelle que m'a laissée l'un de ces convois furieux de matériel de guerre. Celui-ci était uniquement chargé de bateaux réquisitionnés çà et là sur les rivières, et c'était inouï de les voir défiler à toute vitesse dans la nuit noire! Dans les intervalles des bolides,

le silence énorme de la campagne endormie, troublé seulement par les appels quasi-humains des ducs et des chats-huants qui semblaient narguer 1 infinie détresse de mon cœur.

3i — Retour bienheureux de Jeanne et de

iSa AU SKUIL DE 1,'aI'OG^I.YPSE

Madeleine, qui ont pu, à très grand'peine et par une sorte de miracle, échapper à la cohue des fuyards de Paris et prendre place dans un train. [Ces jours et ces heures passés à attendre noire enfant est un de mes souvenirs les plus insupportables. Songeant aux deux criminels à qui fut donné un tel pouvoir de faire souffrir, combien de fois me suis-je demandé, avec tant d'autres, quel châtiment leur conviendrait? Réponse impossible. Dieu seul le sait. Leur salaire de fin de journée est déjà tout préparé, tout compté, tout sonnant et trébuchant, et c'est à faire trembler les lions de regarder seulement de ce côté Jà.]

Septembre.

i". — On nous a parlé du célèbre inventeur Turf)in, dont il fut dit, dès les premiers jours, qu'ayant proposé une sorte d'engin asphyxiant capable, par ses eflets, de rendre toute guerre impossible, il aurait été éconduit à cause de la déloyauté apparente de tels procédés d'extermination, comme si tout moyen de défense n'était pas légitime contre les brigands.

Tranquillisés par le retour de Madeleine, une inquiétude plus grave encore vient nous tourmenter. Les Allemands seraient à peu de distance de Paris. Quelque probable que soit leur

extermination finale, ie voisinage de ces bandits ne serait pas sans danger. Des randonnées de ulhans peuvent être à craindre

jusqu'ici. Résolution de partir pour Rennes, où nous trouverions Termier, devenu lieutenant-colonel d'artillerie en permanence, à l'atelier de construction des engins de guerre.

a. — A 2 heures du matin, nous descendons à la halte où nos colis nous avaient précédés. 11 nous faut attendre le train, qui avait un retard de plus de deux heures. Mais cela n'est que le commencement des peines. Arrivée à Chartres en six heures, le train s'arrêtant une demi-heure à chaque instant, alhire de deux ou trois kilomètres par heure. A Chartres, bousculade et désordre infinis. C'est la panique des fuyards de Paris et du Nord, puis la nécessité de faire passer les blessés avant tout le monde, etc.

Puis, encore, le voyage de Chartres au Mans, par une chaleur énorme, dans un wagon bondé où de nouveaux êtres humains venaient s'empiler à chaque station, heures terribles pendant lesquelles je voyais mes filles à moitiés asphyxiées et moi-même en danger avec Jeanne. Au Mans, même confusion et bousculade qu'à Chartres. Cependant, jusqu'à Rennes, c'est beaucoup moins dur. La nuit est venue, le temps a fraîchi et nous sommes moins nombreux. A Piennes, autre tribulalion. il faut renoncer à

trouver place dans un hôtel quelconque et nous c-ontenter, en attendant le jour, de l'hospitalité des bancs et des tables de la Croix roug-e préparés à lag-are pour les émig-rants et les voyageurs sans abri.

3. — Enfin nous voilà installés dans une maison passablement sinistre du vieux Rennes, à quelques pas de la cathédrale. Le redoutable exode est fini. Il ne nous reste plus qu'à vivre là comme nous pourrons.

Bruit de l'élection d'un nouveau Pape qui se nommerait Benoît XV.

4. — Messes nombreuses à la cathédrale, monument du dix-septième siècle, dont la laideur m'étonne dans une ville aussi vénérable que devrait l'être la capitale bretonne.

Les journaux confirment l'éleclion du cardinal Délia Chiesa,qui a déclaré vouloir prendre le nom de Benoît XV. Le gouvernement s'est héroïquement transporté à Bord<'aiix. Les Russes, conquérants d'une partie de la Prusse orientale, nomment désorumis Saint-Pélershourg- Petrograd^ signe merveilleux — et ridicule — d'une haine sans merci. Je ne me vois pas lisant Les Soirées de Pétror/rad par Josophde Maistre.

Vienne et Berlin paraissentmcnacéesen même temi)s. On pai'le de i5o mille Autrichicnis tués ou prisonniers à Lemberg-jCn Galicie. Lutte prodigieuse à coups de millions d'hommes. lùais

AU SKflI, DE L APOCA)-YrSK

en France, il a fallu se battre à Compièiine. Trouvé ceci dans le Nouvelliste de Bretagne:

Une allocution du Kaiser. — D'après les journaux de Dortmund, l'empereur d'Allemagne a passé des troupes en revue au quartier g-énéral et a prononcé une allocution dont voici, à titre de curiosité, les principaux passait es :

Camarades, je vous ai réunis pour me réjouir avec vous delà victoire remportée par nos camarades. (Charleroi, sans doute.) Rendons-en g-râce à notre Vieux Dieu. Il ne nous abandonnera pas, parce que nous défendons une cause juste et sacrée (!).Nous

avons encore plus d'une bataille sanglante à livrer. Nous ne perdrons pas notre inébranlable conKance dans notre Vieux Bon Dieu de Là Haut. Nous voulons vaincre, nous devons vaincre.

Discours d'un chef barbare invoquant ses idoles.

Dîner au pain et au fromag-e dans un petit établissement où on boit du cidre. Occasion de voir l'état d'âme du peuple de Rennes très différent de l'ignoble population beauceronne. La femme de cette maison est positivement enragée contre les Allemands» Elle nous apprend qu'il est très difficile de sauver les prisonniers qui passent par la ville. Elle-même va les attendre à la gare avec beaucoup d'autres armées de ciseaux et de couteaux dans l'espoir d'en massacrer quelques-uns.

Nous écoutons cela avec une ioie orofonde.

AU SEUH, DE LAP.CALYrSE

Les van der Meer sont en route pour la Hollande

6. — Guillaume est à Bruxelles. Des canons innombrables protègent cet imbécile. Une artillerie formidable est en batterie devant le plus beau monument de la ville, un des plus beaux de l'Europe, pour le détruire à la première alerte.

Les journaux allemands déclarent que cette guerre est infâme. Les Belges et les Français se sont couverts d'infamie. Ils ne devaient pas se défendre. Les atrocités sont à leur compte. Villes et villages incendiés, femmes violées, enfants et vieillards assassi-

nés, blessés achevés, torturés, tout cela est leur œuvre. Les Allemands sont parfaitement doux et mag-nanimes.

A propos de l'élection de Benoît XV, le Matin se réjouit d'un pape politique, genre Léon XIII. « L'Eglise a trop souffert », dit-il, « du divorce pratiqué par Pie X entre la sainteté et 1 1 politique »VA J'ofîre un million à celui qui m'expliquera cette phrase.

Revu Termier. Sensation délicieuse de ne plus se croire étrangers dans cette grande ville.

7. — Les Allemands, par une manoeuvre que j'ignore, se seraient écartés du camp retranché de Paris et auraient pris la direction du sud-est vers Dijon. Meaux est sur cette ligne et je pense à mon ami Léon Belle, qui avait été chargé de

AU SEUIL BS t.'APOCAl Vl'SR 1 "7

la jg-arde des moulins de Meaux. Que deviendra-t-il?

[J'ai su, depuis, que cette prétendue manœuvre, fort seinblabie à une déroute, était la rameuse victoire de la Marnequi a sauvé la France, peut-être l'Europe, mais que l'épuisement de nos troupes et surtout de nos munitions, a empêchée d'être décisive. Vingt escadrons de cavalerie fraîche, sabrant cette cohue, auraient peut-être terminé la guerre. Il est vrai que la moitié de l'armée allemande était soûle de vin de Champagne. Cependant, si von Kluck avait été, je ne dis pas un grand capitaine — ce qui est sévèrement interdit à tout prussien, — mais s'il avait été simplement Blûclier et qu'il eût dit : « Je perdrai, s'il le faut, deux cent mille hommes, mais je passerai », Paris eût été en grand danger... Toutefois, il est déraisonnable de conjecturer en histoire, et la victoire de la Marne, le détournement soudain, inespérable, de ce

torrent de deux millions de barbares paraît un miracle... En d'autres temps, on se serait souvenu, pour l'expliquer, que c'est demain la fête de la Nativité de Marie, Reine de France. Qaos viilt perdere Vmco demeniat.] 10. — A Jeanne Boussac :

Chère amie, Pour commencer, je vous embrasse d'un peu loiu, mais de tout mou cœur. Vous savez déjà, par

votre père, que je suis à Rennes, avec ma femme et mes filles. Nous y sommes venus, plutôt qu'ailleurs, à cause de lui. Il fallait fuir Mévoiaius, qu'on pouvait croire menacé. Seul, je serais probablement resté, persuadé que je vaux exactement soixante-huit hommes, étant né en i846. Vous savez mon g"oùt pour les voyages et ma sénile passion pour les villégiatures. J'ai été servi supérieurement, vous en conviendrez.

Je voudrais pouvoir rire un peu, ma pauvre Jeanne, ne fût-ce que pour vous amuser un iustant. J'avoue que le coeur me manque. H y a trop d'âmes qui souflrent. Mais vous aimez la grandeur, vous êtes forte et vous pouvez, plus qu'une autre, porter votre cœur. Vous m'avez lu, vous savez mes pensées, toujours les mêmes, et je sais qu'elles ne vous font pas peur.

La France a beaucoup à expier, ayant tellement méprisé les Larmes de sa Souveraine. Elle expie sans doute, en ce moment, mais elle expie *an5 repentir. Je n'ai pas encore appris qu'un seul évêque se soit levé pour dire : « Nous sommes châtiés pour n'avoir pas écouté la Mère de Dieu qui nous parlait en pleurant ». '-leci est grave. Bienheureux ceux qui y pensent, mais les autres ?...

Cependant, l'heure n'est pas venue. Je ne vois pas de signes. Dieu ne se montre pas d'une manière sensible, indiscutable. Et c'est cela que j'attends rlepuis un grand nombre d'années. En 1870, on disait dans les sacristies, sans plus de profondeur ni de repentir qu'aujourd'hui et sans penser le moins du monde à la Salette : « Voilà le châtiment ! » Et on se croyait quittes En 1914. la môme parole vaine peut être entendue dans les mômes endroits, comme si la Justice divine était dans une balance d'épicier.

Moi, j'attends des Siynes et jusqu'à présent je ne les

vois pas. Aussi long-temps que le Surnaturel n'apparaîtra pas manifestement, incontestablement, épouvantablement, délicieusement, il n'y aura rien de fait.

Dieu ne peut être banal. Or, ce qui se pass«i actuellement, cette g-uerre européenne, comme il ne s'en est jamais vu, avec ses quinze ou vingt millions de combattants furieux, avec son apparence apocalyptique, avec les malheurs énormes qui s'ensuivent et qui s'ensuivront, tout cela est parfaitement banal.

Tout cela est un prestige du Démon, horrible tant qu'on voudra, mais rien qu'un prestige, tendant à faire croire aux hommes, particulièrement aux catholiques de France et de Belg-lque, qu'ils sont enfin châtiés tout de bon et qu'ils ont payé leur dette.

On a comparé ridiculement Guillaume à Attila, fléau de Dieu. N'entendez-vous pas le ricanement du Diable et ne sentez-vous pas combien il est idiot de supposer un tel rôle à ce pauvre pantin à moustaches ! Mêmes observations pour le vieux gag-a de

Vienne. Ces deux misérables, dont la puissance de boue et de ténèbres est sur le point de finir dans la honte et les ordures, ne savent absolument pas ce qu'ils font, et c'est tout ce qu'on en peut dire.

Des fleuves de sang, des misères infinies, l'écroulement de deux empires, les consécutifs abois de tous les peuples à la curée; la banalité historique de tous les siècles; et puis, rien, rien qu'un pauvre homme de 68 à 70 ans, écrivain par nécessité ou par impuissance, qui attend, à genoux, le Geste de Dieu I

Je vous le répète, Jeanne, ce qui se passe n'est pas autre chose qu'une grimace atroce du Démon, une singerie du Futur plus abominable que les autres. Voilà tout. Il s'agit de n'en avoir pas peur, et de se dire que ce n'est pas cela du tout, que l'Esprit-Saint repré-

tr)o AU SEW. DK LArOC\I.VPSE

sente par Notre Dame de la Salelte ne punira pas ainsi, mais d'une manière dii^fue de Lui, parlaitement inconnue, incompréhensible, indevinable. Méditez cela, chère amie, et pensez amoureusement, l'âme remplie d'espérance, à votre mari, à mon petit filleul Christophe qui porte Jésus sur ses petites épaules, à vos parents, à tous ceux que vous aimez, à moi-même enfin qui vous écris en ce moment pour vous élever le cœur. Magnificat l

11. — Je continue à ne rien comprendre aux opérations militairesque l'Etat-majorne dévoile pas. Tout ce qu'il est possible de voir, c'est que les « Tranchées » annoncées le 2 août ont commencé, et que sur ce front immense d'Ostende à Verdun et en Alsace, car il ne s'ag-it plus de Liég-e, il y a du côté franrais-an§-lais une résolution ferme de se tenir sur la défensive la plus redou-

table et d'user ainsi cette énorme armée de i.500.000 ou deux millions d'hommes que l'Allemagne a jetée sur nous, en attendant le progrès des Russes, l'Autriche ballue partout, étant supposée déjà hors de cause, ou à peu près.

L'Ang-leterre et la Russie, non moins que la France, veulent la destruction, désormais probable, de l'empire allemand. L'Angleterre la veut tellement qu'elle fait venir des troupes de tous les points de son immense empire colonial.

A Alfred Poutliier

Votre lettre du 3, si triste et si anjs^oissée, je l'ai reçue avec les retards convenables. Vous ne serez pas étonué

AU StUir, DE (. APOGALYPSB IQI

d'apprendre que nous sommes à Rennes depuis quelques jours. Nous pourrions êire aussi bien en un autre point du planisphère. L'époque est aux villég'Iatures imprévues et vous savez si cela convient à mon g-enre de beauté. Cependant j'aurais préféré rester à Mévoisins et y continuer ma Jeanne rf'Arc. i\îais nous avons deux filles et une ang-oisse flottait autour de nous. Quelques sous étant venus par miracle, nous sommes partis pour Rennes où nous savions trouver notre ami ïermier. Je ne vous raconterai pas notre voyag'e à travers la panique universelle. . .

Vous parlez de la Providence qui vous a été favorable, homme de foi modique et de peu de prière que vous semblez être. Tel a été notre cas. Rig-oureusement nous devions rester par force à Mévoisins. Le moyen de fuir nous a été donné sans que j'eusse

rien sollicité. Aujourd'hui, spectateurs lointains des combats, nous mang-eons notre pauvre monnaie dans une maison dénuée de splendeur, sans savoir comment cela finira. Privé de mes livres, car il nous a fallu partir avec de très petits paquets, je ne peux m'occuper de Jeanne d'Arc et je vèg'ète sur mon journal, préparant ainsi une suite bien étrange au Pèlerin de V Absolu. Mais cela ne peut remplir mes journées. Alors, j'abuse d'un cabinet de lecture ovi mon nom est admirablement inconnu.

Groiriez-vous, ô Pouthier, qu'il a fallu incendier l'Europe et mobiliser ving-t millions de soldats, pour que je lusse enfin le Bossu de mon vieil ami Féval ! Aujourd'hui je lis Boubouroche, non sans délices, j'ose vous le dire.

Le taciturne Etat-Major nous renseig-ne mal ou pas du tout sur les faits de g'uerre. Nous savons seulement qu'on se bat avec fureur et que l'excessive canaille allemande s'use chaque jour en France et en Belgique. Nous

IQS AV aCUIL DE l'aPûCAI.YPSR

savons aussi, ou nous croyons savoir, que plusieurs millions de Russes marchent dans la direction de Berlin accompag-nés d'une multitude appréciable de Cosaques aux cols de cygnes. Le jour n'est peut-être plus Ir^s loin où nos affables visiteurs seront forcés de p:.rtir et (le repasser le Rhin reconduits avec courtoisie par cinq ou six cent mille baïonnettes.

Ce jour-là nous reviendrons à Mévoisins, puis à Bourg-la-Reine par des moyens et avec des ressources que Dieu sait — Dieu seul depuis toute l'éternité.

i3. — Devons-nous croire que tout va très bien? Les journaux, ce matin, étaient pleins de clairons. La stratégie du généralissime Joffre qui paraît être un ciinctator admirable, cette stratégie consistant à maintenir sur un front de 3oo kilomètres une défensive inexpugnable, semble obtenir un succès complet. [L'insuffisance des communiqués officiels était telle alors qu'il m'a fallu plusieurs jours pour apprendre que nous avions été victorieux sur la Marne — ce que, d'ailleurs, je n'ai pas encore pu arrivera comprendre. Septembre igj5.]

i5. — Suite des bonnes nouvelles. Nous pensons à notre retour et Jeanne en parle à notre hôlesse qui manifeste un vif mécontentement, cette digne femme prétendant n'avoir pas voulu nous louer pour un mois, seulement. Je suis forcé d'intervenir avec fermeté.

i6. — L'immense bataille continue. La confiance et l'enthousiasme continuent aussi. Je veux

penser que quelque chose de considérable arrivera dans trois jours, pour le 68' anniversaire de l'Apparition de Marie à la Salette. [La Sainte Vierge, en effet, nous réservait une surprise, ce jour-là.]

Des millions de tués ou de blessés, des malheurs infinis_,des deuils incalculables,et,à la fin le témoignage unanime, écrasant de tous les enfants de Dieu ou du Démon, voilà ce qui est assumé par les deux scélérats de Habsbourg- et de Hohenzollern. Rien que d'y penser, c'est à l'aire chavirer la raison !

17. — Dépêche de van Haastert m'apprenant que mes filleuls hollandais sont en sécurité à Rotterdam, après un voyage périlleux, à travers les mines, dans la mer du Nord.

Un journal de Munich du i*" septembre nous apprend que les prisonniers français sont parcués dans une sorte de camp, le Lechfeld. Pour plus de précautions, on les a entourés d'une infranchissable barrière de ronces artificielles, le public est admis à venir se repaître de la vue <]e ces malheureux. Prix d^entrée, 20 pfennings! lionne allaire allemande. Il paraît que les visiteurs sont innombrables.

L'ennui me dévore. Nous sommes ici

dans une vieille maison puante, en proie à des

pures innombrables et forcés de subir une

hôLesse brigande comme la Prusse qui répond

à tous les reproclies : « Je suis Bretonne », ce qui, dans sa pensée, autorise évidemment et môme sanctifie toutes les vilenies et toutes les déprédations. Nous la croyons soûlarde, par surcroît.

Nouvelle. Charles Péguy est mort tué dans un combat. Oraison funèbrede Barres qui pleure en lui un grand écrivain! «Le voilà entré parmi les héros de la pensée Trançaise! » dit-il.

19. — Le Figaro publie une prophétie de 1600 dite du Frère Johannès, où il est beaucoup parlé de l'Antéchrist, que le traducteur Pétadan, qui fut lui-même autrefois prophète, identifie à

Guillaume.11 est annoncé que cet antéchrist doit succomber à l'endroit même où il « forge sesarmes». Or, Essen et la métallurgie allemande sont en Wcstphalie, province que d'autres prophéties désignent comme le lieu de la suprême bataille.

Je veux bien que cette prophétie soit authentique, mais elle a le double défaut d'être trop précise et surtout d'être présentée par Péladan.

•20. — Hier, c'était l'anniversaire delà Salette. Il me semble qu'il a dû se passer quelque chose. Mais les journaux ne disent rien.

21. — [Voici la surprise.] J'apprends avec un sanglot, le sanglot de toute la France, je veux le croire, que la cathédrale de Reims n'existe plus. Les Allemands l'ontdétruitea sans raisons militaires », uniquement pour le plaisir, par cet ins-

tiiîcl barbare d'enfants du démon qui les pousse à détruire les œuvres d'art et surtout d'art reli" gicux.

Lu Anna Karénine, de Tolstoï. — Dég-oût infini.

22. — Lu avec horreur les détails de la destruction de la cathédraie de Reims. Récits du sac de Senlis et du bombardement de-Maubeuge. Toujours les mêmes atrocités.

Prêtres disant la messe en pantalon roug-e

Les Allemands ne sont pas si coupables qu'on pourrait croire. Ils ont été forces de bombarder la cathédrale. Ils ont obéi comme des brutes à leur empereur, sans doute, mais surtout à Mgr Luçon, Cardinal-Archevêque, ennemi déclaré de la Salette,qui avait tout fait pour attirer la foudre sur son ég-lise. Il convenait que le bombardement eût lieu précisément le 19 septembre.

Je vais avec Jeanneet les enfants au faubourg de Redon, chez des religieux Récollets où Véronique est reçue tertiaire de Saint-François. Par une Volonté mystérieuse, le père qui l'a reçue a écrit, non la date de ce jour, mais celle de demain, 24, fête de Notre Dame de la Merci, anniversaire de ia naissance de notre petit Pierre dont elle est la marraine. En outre, cette entrée

igÔ tJ SEUIL DK l'aI'OC .1-YPSE

dans le tiers-ordre a lieu le jour de la belle fêle franciscaine de Tlnvenlion des Reliques de sainte Claire. Nous i£>norions l'une et l'autre de ces deux coïncidences.

A Raoux. Je raconte nos aventures et notre retour prochain à Mévoisins. Appréciations rapides sur la guerre. « Nous allons vivre l'Apocalypse. »

24. — Anatole France, dans une^ lettre à cette canaille de Gustave Hervé, à propos (ie la cathédrale de Reims dont il déplore la destruction, déclare sentimentalement qu'après la victoire nous n'aurons rien de mieux à faire que d'offrir notre amitié fraternelle aux Allemands. Je me rappelle qu'un jour Léon Daudet le nomma Anatole Prusse.

2b. — Jardin des Plantes de Rennes assez banal, à l'exception d'un chêne g-igantesque qui devait être déjà un assez grand arbre à l'époque de Jeanne d'Arc. J'admire ce vénérable témoin des siècles.

26. — Dans l'Echo de Par/s, journal des Bien- Pensants, article presque violent de M. de Mun s'indignant de la sentimentalité hypocrite des liuînaniLaristes qui parlent déjà d'amitié avec les Allemands et disant qu'il faut y « couper court ». Ce qui m'étonne et me ravit, c'est l'empoiLeinent d'un homme si paisible allant jusqu'à

incriminer son collègue à l'Académie, Anatole France.

Quant à Barres, du même journal, il continue sa petite littérature de pasquin roublard « Devant les Barbares ». Mais cela n'a aucune importance.

Lu un livre publié en 1910 (Société des publications littéraires, 24, rue Pierre-Charron). Aventures des Francs-Tireurs de Champagne i8jo-i8jiy souvenir du capitaine Lange. C'est l'histoire d'un brave homme ayant accompli d'étonnants faits d'armes, à la tête de quelques compagnons, dans son pa3^s aussi parfaitement inerte et tremblant que pourrait l'être aujourd'hui la Beauce, et ne recevant pour salaire, après les événements, que les pires calomnies, suivies d'un procès infâme où il eut j»Tand'peine à sauver sa liberté et même sa vie, ayant été accusé de brigandage par tous ceux dont il avait gêné ou puni la trahison. Sort évidemment réservé, dans un prochain avenir, à ceux qui auront combattu généreusement pour la pairie — à commencer peut-être par notre général issime.

27 . — Le gouvernement allemand ayant déclaré officiellement que le bombardement de la cathédrale de Reims n'avait eu lieu qu'en raison de l'établissement d'un poste d'observation sur la Basilique, le général Joffre a immédialeiticnt répondu ;

10^ AU SEUIL DE l'aPOCAI.YPSB

Le commandement militaire à Reims n'a fait plaf^or à aucun moment un poste d'observation dans la cathédrale. Le bombardement sysfémafique commença le iQ septembre, à trois heures de l'après-midi (///)

Lettre du cardinal Luçon, de retour à Reims, après une absence vraisemblablement nécessitée par son devoir épiscopal de combattre la Sainte Vierg-e. Constatation du désastre et cri sublime : « Ma maison est intacte !!! » Sa maison est intacte. Son Eminence ennemie de la Salette et volontairement aveugle, ne voit pas que sa vraie maison est en ruines.

28. — Départ de Rennes, après une scène ignoble avec notre hôtesse qui a voléuneécharpe à Jeanne et qui nie effrontément son larcin. Rafraîchissement (le trouver à la g"are le bon Termier accouru j)Our nous voir partir et qui se charge de relancer notre voleuse.

Voyao-e relativement facile, les trains n'étant plus encombrés. Arrivée au Mans où Emile Baumann et sa femme nous attendaient.

29. — Visite à la cathédrale trop peu connue et qui est remplie de merveilles, quoique très inférieure à cellede Chartres elà quelques autres. Le temps et les ennemis de Dieu, huiruenots, révolutionnaires ou sulpiciens ont inexplicablement respecté les

vieux vitraux et les vieilles pierres. Vu aussi quelques antiques maisons.

AIT PEUIL DE L APOCALYPSE IÇ\()

Je ne connaissais Baumann que par ses livres et par ses lettres. L'hospitalité qu'il nous donne est une occasion de causeries qui me font mieux apprécier cet excellent artiste à l'égard duquel je me reproche d'avoir quelquefois manqué de justice. Esprit très discernant et âme très endolorie. Aussi mal récompensé que moi-même de ses travaux littéraires, il est forcé pour vivre de pratiquer la pédaeoirie universitaire, quoique persuadé de l'inutilité absolue et dérisoire de ce labeur accablant.

Promenade au .Tardin des Plantes,car le Mans, lui aussi, possède cet objet de luxe, où la seule attraction paraît être un abominable sanglier.

30. — Heures très douces. Baumann que je ne savais pas musicien et même virtuose dans le sens le plus honorable de ce mot, joue avec Madeleine du Mozartet du Beethoven. Lui-même, seul, exécute au piano une très belle pièce de Bach.

Les Anglais sont très nombreux au Mans. Une visite à leur campement s'imposait. L'impression est formidable. Tous ces hommes, équipés merveilleusement, ont la plus belle allure du monde. Ils traversent continuellement la ville où chaque corps ne fait que peu de séjour et c'est un réconfort puissant de pouvoir compter sur de tels auxiliaires.

Vu chez notre hôte le jeune abbé M.., infirmier

dans un hôpital militaire, queje ne connaissais, lui aussi, que par correspondanco. C'est un tout petit liomme très vif au front

vaste, qui paraîtrait comique sans un surprenant éclair d'intelligence atténué par une visible tendresse de cœur.

Toutes les feuilles d'automne reproduiront, avec ou sans commentaires, la farce imprévue d'Anatole France écrivant au ministre de! a Guerre de faire de lui un soldat. « Beaucoup de braves gens », dit-il, « trouvent que mon style ne vaut rien en temps de guerre. » Ne lui sulTit-il j)as d'avoir pour lui tous les imbéciles en temps de paix ?

Mort de Guy de Cassagnactué à la tête de sa conq^agnie dans l'un des derniers combats. Tu mourras aulrcment, Anatole.

Octobre.

i". — Il faut paitir. Je dis adieu à mon ami qui va tristement repi-endre ses cours.

Joie extrême de nous retrouver chez nous, de revoir les bonnes figures des réservistes qui g-ardent le village. Le temps d'ailleurs est exceptionnellement beau.

Carte de Philippe Raoux m'apprenanl qu'il lui est né un fils. II n'a pu en être informé qu'après trois semaines.

AU SEUIL DK L APOCAl.YPSK 201

Très belle lettre de Jeanne Boussac :

... Souvent, alors que j'étais dans l'angoisse terrible de ne rien savoir de mon mari, je pensais à vous comme à l'âme en qui turent les plus grands tourments et sur qui toute souffrance s'est essayée, sans pouvoir interrompre son cantique à la Gloire de Dieu. Je pensais à votre force et je cherchais à regarder ma souffrance avec vos yeux qui changent les valeurs des choses et dé-

couvrent, en celles qu'on redoute, des richesses et des joies inconnues. Je m'efforçais aussi d'imaginer votre Journal et de deviner comment les événements de ces jours y venaient s'inscrire, nus de tout ce qui est anecdotique et contingent, dépouillés de tout ce qu'on est si fatigué d'entendre dans ces temps de bavardage et de cordialité générale, réduits enfin à leur poids divin. Votre dernière lettre, c'était comme une page détachée pour moi de votre Journal, comme une promesse de la joie précieuse que nous aurons plus tard à lire ce septième volume.

J'ai beaucoup relu aussi Sueur de Sang, mais, cette fois, l'artiste magnifique de ces récits disparaissait et je ne voyais plus que votre immense pitié surnaturelle. Là encore, dans l'entrechoc des apparences terrifiantes, vous n'aviez en vue que les âmes, les pauvres âmes transies, aveugles, au péril des corps exténués, les âmes « banales » de tous ces pauvres « qui tombent sans indignation ni gémissement 'dans les pitoyables bras des capitaines invisibles. r^iSueur de Sang, page 128.) Quelle miséricorde il y a dans cette phrase qui me revient sans cesse maintenant, lorsque je prie pour ceux qui combattent et qui meurent...

De Raoul Gilbert ; autre note :

Les femelles qui ravitaillent les blessés dans les gares

AU SEUIL DK L APOCALYPSK

constituent les groupes les plus encombrants et les moins édifiants qui soient. Elles sont là en partie de plaisir. Chaque annonce delà clochette est saluée par de joyeuses acclamations. Mais le bonheur qu'elles apprécient par-dessus tout, c'est d'être au milieu d'hommes dont les plaisanteries obscènes et stupidesles font pâmer d'aise. Je sais, d'ailleurs, que les bureaux dé-

placement qui approvisionnent les ^o'ares de ce personnel sont la place Blanche, le. Rat mort, r Abbaye de Thélèmes^ le café des Princes, le Soufflot, bref, toutes les bonnes maisons...

3. — La folie collective du peuple allemand est assez bien exposée par l'abbé Wetterlé dans un article sur rAllemaone moderne. Pour l'Allemag-ne complètement transformée par la Prusse, il n'y a plus qu'une seule doctrine, une foi unique : Deiitscliland iiber ailes. Cela paraît fou, monstrueux, mais c'est ainsi, et c'est désormais incliang-eable. Tout ce qui est beau, grand, attirant, devient ou est devenu spéciQquement allemand. Toutes les tares, tous les vices sont fatalement d'importation étraneère. Cette croyance est systématiquement entretenue dans l'âme des g-énérations nouvelles par l'instituteur, le professeur de lycée et surtout par le savant universitaire. Oui, l'Allemagne est audessus de tout et par les incomparables qualités delà race «•ermanique et par une prédestination divine, assez semblable à celle du peuple hébraïque dans l'Ancien Testament.

n nV a donc pas lieu de s'étonner des excès commis par les troupes allemandes. On les y avait si bien préparées 1 Assassinat, pillage, incendie et viol, tout leur est permis parce que l'Allemand seul a des droits et que tout ce qui est au-dessous du ciel lui appartient.

Mais comme il faut tout de même une sanction, TAlIemag-ne profondément et universellement impie, a senti le besoin de mêler Dieu à toutes ses manifestations. Les monnaies comme la plaque de ceinturon du soldat, portent l'inscription : Gott mit uns, Dieu avec nous. L'em_ pereur Guillaume traite Dieu comme

son frère cadet. Il Lui impose ses conseils, quand, d'aventure, il ne Lui donne pas des ordres. Dieu ne serait plus parfait s'il n'était pas allemand. Les Germains annexent tout, même le ciel.

Folie collective, avez-vous dit, mon cher abbé, pour vous faire accepter de vos lecteurs. Il me semble que le mot possession serait plus exact et je crois l'avoir lu dans votre pensée.

Messe pour les soldats de la paroisse. Il y avait deux assistants du pays. Peut-être même étaient-ce deux étrang-ers.

On parle de rétablir en France le Maréchalat, ce qui est au moins étrang-e.Cela, bien entendu, pour récompenser le général Joffre, qui paraît conduire la guerre d'une façon tout à fait supérieure. Je présume qu'au lendemain de la

victoire, les socialistes lui feront payer cher cette supériorité.

4. — Lettre du Frère D..., à propos de la cathédrale de Reims :

Qui sait, qui pourrait affirmer que cette métropole splendide qu'on croit avoir été bombardée et détruite par les Prussiens, n'a pas été très réellement criblée, broyée, le 19 septembre dernier, par le Bulletin du diocèse de Reims, insérant, le 7 octobre 191 1, et accentuant le 25 mai 19 12, que « le tissu de g-rossièretés et de sottises » publié sous le titre de Secret de la Salette ou de Secret de Mélanie, etc., avait été mis à l'Index et même condamné?

A Emile Baumann

... Quelle merveille que notre rencontre, cher ami! Il faut se rappeler à chaque instant que c'est Dieu qui fait tout et qu'il le fait absolument de toute éternité. Il a donc fallu, dans la Prescience divine, l'immolation d'un million d'hommes, en attendant d'autres immolations, pour que nous nous rencontrassions un certain jour. Nécessité de conclure que cela était extrêmement important, et voilà ce que nous ne savions ni l'un ni l'autre.

Il en est ainsi, d'ailleurs, de tout ce que Dieu fait. Le déplacement d'un atome fait partie du plan divin et a une importance indicible. Rien n'est indifférent et les moindres actes ont une gravité redoutable. Quand on est assez comblé de la Grâce pour y penser sans cesse, il est facile d'être un saint. On est un saint.

Depuis un çrand nombre de siècles, les cuistres se donnent un mal infini pour nous faire croire que la saiuleté est difficile. Prestige du démon. Rien n'est plus

AU 8KUIL P« l'apOCALYPSB SO!^

facile. La bonne volonté suffit, quoi que puissent dire les théolog-iens ou les écrivains ascétiques acharnés à décourager les pauvres moutons du Christ. Qaœnte ppimum regniim Dei et jnstitiam ejus,et hœc ornnia adjicientiir vobis. Adorable simplicité de l'Evang-ile !

On est si fort et on voit si loin quand on est situé sur ce piton lumineux ! Il suffit de respirer. On est thaumaturge, parce qu'on veut toujours la même chose. On est prophète, parce qu'on dit toujours la même chose, et la Prière, qui n'est autre qu'une effu-

sion de larmes amoureuses, apparaît, comme au Jardin de l'Agonie, un effet tout naturel de la Bonne Volonté de Dieu..

Alors, paix et joie, quoi qu'il advienne, ainsi que l'entendaient les vieux Martyrs^ gens dune simplicité extrême qui n'ajoutaient rien à l'Evangile.

Des millions de brutes enragées que l'imbécile Guillaume a lancées sur nous, que restera-t-il dans quelques lustres? A peine quelques gâteux lamentables sur un immen.se fumier. Qu'importe aux chères âmes qui sont à la porte du Paradis?

J'écris ces choses par un temps extraordinairement doux et lumineux.

7. — Mort subite de M. de Mun. Grand deuil pour les Bien-Pensants,

A Philippe Raoux.Je le félicite d'abord de la naissance de son fils dont il n'a pu connaître la venue au monde que trois semaines après :

... Combien est étrange et amer ce pouvoir donné à un avorton impérial et luthérien de désoler ainsi les enfants de Dieu ! Je sais bien qu'un ijnl)écile féroce [jeut lucr sa conscience, mais, tout de même, condamner ù

mort injustement des millions d'hommes, décréter le deuil, la misère et le désespoir pour les deux tiers des familles européennes et, en même temps, se vouer soimême à la ruine totale ag-g-ravée d'une honte infinie, tout cela semble difficile à concevoir. On dit que le crétin ne dort plus et qu'il fait tout le temps

dans sa cultux'e. 11 y a de quoi et je me demande où est le bâtard des démons qui consentirait à prendre sa place.

Vous naissiez à peine, mon cher ami, que déjà les pires catastrophes étaient attendues par moi. lime semble que je vais enfin être servi. Autrefois, on mettait en lig-ne des armées de cent ou deux cent mille hommes. Une bataille d'un jour rég"Iait le sort d'un empire et cette bataille, qui se développait sur quelques lieues ou kilomètres carrés, prenait pour toujours le nom d'une ville ou d'un village. Aujourd'hui nous voyous combattre des millions de soldats à l'occident et à l'orient, les batailles durent des semaines, des mois, et elles ont lieu sur des fronts si étendus qa on est forcé de leur donner des noms de fleuves. Uicn d'approchant ne s'est vu dans aucun siècle.

11 est vrai que l'exécrable empire allemand est condamné. Cela coûtera horriblement cher sans doute,mais on veut qu'il périsse. Le monde entier, ou peut le dire, demande l'extermination de ce monstre et elle est certainement inévitable. Tous nos départements du Nord, de r \]sace au Pas-de-Calais, et la moitié au moins de la Bcig'ique seront un désert, mais les Barbares, poussés au delà du Rhin par quinze cent mille vengeurs, seront forcés d'aller au-devant des Russes qui ne leur feront pas de quartier. Jamais il ne se sera vu une comparable effusion de sang-. Une vieille prophétie que j'ai lue en 1870 annonce que cet écrasement prodigieux s'accomplira dans les plaines de Westphalie.

La carte de l'Europe sera chang-ée alors, Dieu sait comment! La République arrondie de l'Alsace-Lorrainij reconquise, peut-être aussi de la Bavière rhénane, enfléa de son triomphe et plus

impénitente que jamais, s'oc' cupera de rég'ler ses comptes chez elle. L'apparente union des Français, actuellement déterminée par l'énor» mité du dang-er commun, disparaîtra en un instant... Mélanie, à qui la Sainte Vierg-e avait dévoilé l'avenir, disait que la Terreur ne serait plus rien en comparaison de ce qui lui avait été montré. On ne le croit pas. Il y a pourtant des signes dès maintenant et celte guerre atroce en est un assez visible. Vous avez dû remarquer l'étonnante date du bombardement de Reims, le 19 septembre, à 3 heures de V après-midi. Naturellement nul de nos catholiques n'a remarqué cela, à commencer par le cardinal-archevêque Mgr Luçon, ennemi particulier de Mélanie. Ce prince de TEglise s'est consolé de la destruction de la Cathédrale en constatant, dans une lettre inouïe publiée par tous les journaux, que sa maison, à lui, avait été éparg'née. « Ma maison », a-t-il écrit, « est intacte. »

Jeanne et Madeleine ont été, cet après-midi, à Maintenon, porter aux blessés du tabac et du raisin, et elles reviennent gravement impressionnées.

8. — Je parle à un jeune prêtre de l'avenir qui nous est réservé par nos évêques dont le type semble réalisé en Mgr Luçon. Comme lui, tous seront attentifs à leurs maisons, bâties peutêtre par la francmaçoTinerie, qu'ils s'arrangeront pour conserver intactes, avant tout. Ce

résultat obtenu, ils seront forts pour prêcher à leurs ouailles ce qu'ils nommeront la résignation chrétienne, c'est-à-dire l'acceptation des lois les plus infâmes. Et si quelques-uns se souviennent encore de la Salette, combien ils s'applaudiront de leur

sag-esse de réprouves qui leur fit mépriser le Secret deMélanie et désobéir opiniâtrement à leur Souveraine!

Dans Celle qui pleure, chap. XIV, je parle des menaces de la Sainte Vierge concernant les pommes de terre qui doivent pourrir et je rapporte une lettre de Jeanne reçue au Tréport, le 6 septembre 1906, où elle me disait avoir reçu en songe l'explication de certaines paroles : « Les pommes de terre signifient les morts. » Cette année, les pommes de terre pourrissent et les morts sont innombrables. Coïncidence étrangement significative, après la catastrophe de Reims. Il y en aura d'autres.

9. — Messe de saint Denis. Nous étions seuls. Honte sur ce pays où il y a pourtant des parents de soldats. Le curé avait annoncé que cette messe serait pour eux.

Recueilli dans la Deutsche Handelswaclit de Hambourg- :

Tout ce qu'il y a d'ôlevé et de noble dans la vraie culture de l'àrne et de l'esprit, <]ans le développement du g'crire humain, a atteint sa plus complète, sa plus []uie expicssion daus le peuple allemand. Une défaite aile-

mande serait la (in de la vraie humanité et si le monde veut voir le progrès, il faut que le monde devienne .'dlemand. L'Allemand doit avoir la domination sur le monde.

10. — Confirmation de ce qui précède. Pierre m'écrit de Rotterdam :

Je possède un petit document de l'immense et incommensurable infamie des Allemands. Tu connais naturellement leur ca-

non de 4^ cm. En AUoniagne, je ne sais où, les g'ens peuvent voir un exemplaire de cette machine diabolique, en payant un prix d'entrée. Ils reçoivent un petit carton, un billet sur lequel est imprimé ce qui suit. (Je ti-aduis de l'allemand) :

« L'active Bertha ou le Secret de Krupp!

« La nouvelle artillerie de Krupp avec laquelle len forts blindés de Liège ont été bombardés. — Poids du canon, iiS.ooo kilogr. Longueur du canon, 21 mètres. Calibre, 42 cm.

« Poids de l'obus, 960 kilog-r. Poids de la poudre de la cartouche, 383 kilogr. Un coup coûte environ 38. 000 marks (47.600 fr.).

« Hauteur de l'obus, i m. 70 c; portée, 40-45 kilom. Il traverse jusqu'à 40 kilom. un blindag-e d'acier d'une épai.sseur de i m. go c; jusqu'à 45. il traverse encore une couverture de béton armé d'une épaisseur de 5 m.

« La recette~est au profit de la Croix Rouge. »

Je te certifie l'authenticité du document. C'est trop monstrueux pour ne pas être absolument vrai. Et puis, l'esprit de cela, l'esprit d'en bas de cette blague sinistre, de verser la recette à la caisse de la Croix Roug-e !

Malgré ces engins évidemment calculés pour

AU SEUIL DE L AnC VI.YPSE

la destruction des forteresses et des cathédrales, il paraît tout de même que notre artillerie moins ambitieuse déconcerte un peu la jactance des goujats allemands.

Nos artilleurs au costume sévère, ils les nomment» les bouchers noirs ».

Notre curé invitait une de ses paroissiennes à prier pour nos soldats. « Je n'ai personne à la guerre », a-t-elle répondu.

II. — Autre confirmation de la beauté de l'âme allemande

Les Hamburger Nachrichten du 28 septembre ont publié la lettre suivante écrite par un officier allemand au sujet du traitement à donner aux prisonniers français:

Après toutes les expériences que nous avons faites avec les Français, expériences qui nous ont inspiré de l'étonnenietit, du mépris et du dég'oût, je dois dire que tout soldat allemand légèrement blessé doit avoir le pas sur un Français grièvement blessé. Traitez les Français comme des malades, mais surtout comme des prisonniers. Ils ne sont dignes d'aucune sympathie personnelle, parce qu'ils n'en seraient pas reconnaissants... Empochez nos sœurs et nos g-^rde-malades de s'approcher deux... Soyons justes, mais ne soyons pas doux. Ils simulent la reconnaissance, mais, en fait, ce sont des êtres menteurs et dégénérés. N'oubliez pas que les Français ne sont pas comme nos soldats. Ils sont lâches et rusés. Ils évitent le combat en rase campagne et nous tendent des pièges. Nous sommes contraints de faire la guerre à un peuple qui est à un niveau moral très ii'fé-

rieur au nôtre et que nous méprisons. Les Français soni un peuple déchu. Aussi, à leur égard, encore une fois, de la justice, mais point de douceur. Ces gens-là sont capables de tout.

Proclamation de Guillaume à son armée de Test :

Rappelez-vous que vous êtes le peuple élu! L'Esprit du Soigneur est descendu sur moi parce que je suis empereur des Germains.

Je suis l'instrument du Très-Haut.

Je suis son g-laive, son représentant.

Malheur et mort à tous ceux qui résisteront à ma volonté! Malheur et mort à ceux qui ne croient pas à ma mission! Malheur et mort aux lâches!

Qu'ils périssent tous les ennemis du peuple allemand 1

Dieu exige leur destruction, Dieu qui, par ma bouche, vous commande d'exécuter sa volonté.

L'extrême bêtise dans la démence, tel paraît être le cas de Guillaume.

On annonce la prise d'Anvers.

12. — La conspiration franc-maçonnique fonctionne. On fait courir dans les campairnes le bruit que les curés ont payé les Allemands pour nous faire la g-uerre, et le gouvernement vierit d'interdire aux infirmières de donner des médailles aux blessés.

Hier des taubes ont survolé Paris, tuant ou blessant plusieurs personnes. Ils ont même essayé d'incendier Notre-Dame.

i3. — Tristesse énorme. Je ne peux presque pas supporter ce qui se passe. La France est pour moi comme un lion dévoré vivant par la vermine.

On me communique le texte de la circulaire de Millerand concernant les médailles ou objets de piété qu'il faut se garder de distribuer aux malades. Elle ne lui fait vraiment pas honneur. Ce pauvre ministre obéit à des consignes qui doivent singulièrement le dégoûter.

i4. — Les Allemands occupent Lille et le gouvernement belge a été transféré au Havre, en attendant que ce malheureux pays soit délivré des crapules horribles qui l'ont envahi presque totalement. Cauchemar inouï. Nouvelles à peu près nulles. Les Allemands débarrassés de l'obstacle d'Anvers, la forte partie se joue maintenant au nord. On ne sait comment cela finira.

La belle âme allemande. Lettre d'une mère à son fils :

... Nous allons tous très bien, mais il y a quatorze jours que nous ne travaillons plus .. Nous ne savons pas au juste quand cela Ira mieux, mais nous devons espérer que vous ferez bientôt votre entré»! à Paris et que vous nous rapporterez beaucoup de bijouterie et de mou' très en or, parce que rarG;'ent chez nous fait défaut... Exterminez toute cette bande de brig^ands que l'on appelle l'armée française. Beaucoup de bonjours t'envoient la mère, tes frères et sœurs, ainsi que tous tes amis. Nous espérons que tu nous revieudras eu bonne santé.

AU SKljlL DK L APOCALYPSE

mais, encore une fois, nonhlie pas les montres en or. Nous sommes tous tranquilles, il n'y a rien au-dessu de l'armée

allemande.

i6. — Horreurs allemandes. A Dinant. Cette malheureuse ville comptait 7.600 habitants. Un millier d'entre eux ont été fusillés, égorgés, mutilés. Tous ces crimes ont été commis sans l'ombre d'un motif. A Aerschot les Boches, sur les ordres de leurs chefs, ont fusillé lemaire et ses enfants. Ils ont enterré vivantes plusieurs {)ersonnes parmi lesquelles des vieillards. Avant de subir cet affreux supplice, les malheureux ont dû creuser leur propre tombe. A Andenne, autre massacre. A Spontin, villaee près de Dinant, pas un habitant n'est resté vivant, pas une maison n'est demeurée debout. Partout ég-orgement des femmes et des enfants. On ne finirait pas s'il fallait tout dire.

A[)rcs Reims, c'est le tour d'Arras, la merveilleuse capitale arl;'"sienuc. Son sublime hôtel de ville est en ruines. Le beO'roi subsiste encore mais pour combien de jours?

T7. — A Philippe Raoux :

Quand finira cette guerre atroce? L'org'ueil et la méchanceté des Allemands étonnent le monde et ne peuvent être ég-alés, fort heureusement, que par la médiocrité ou la sottise de leurs chefs. Imaginez-vous Napoléon, à la tête de doux millions dy soldats, manœuvrant d'une ffiron aussi imbécile? Le fin du fin, pour ces

Ai; t^F.IIIL Pli I. 4I>;m;,\1 YPSK

brutes, consiste à répandre la terreur par les abominables moyens que vous savez. Résultat. Le déshonneur aljsolu, l'exaspération des opprimés, l'exécration universelle et le désir enragé des représailles sans merci. Une teile folie déjnoniaque est un cas de possession r.oHeclive, sans nul moyen d'exorcisme. Les

Kuistres infâmes qui se disent « intellectuels » ont appelé la mort. Ils l'auront accompagnée d'une amertume et d'un désespoir indicibles. « Dieu est avec nous)>, disent-ils en incendiant, violant, pillant et massacrant. Leur kaiser couche toutes les nuits avec son « vieux Dieu », le Volan de ses ignobles ancêtres. Ils ont raison, sans doute, en ce sens qu'ils se condamnent eux-mêmes de la façon la plus précise, la plus terrible. « Dieu est avec moi, en moi, sur moi », dit le damné, et c'est sa torture infinie.

C^est par esprit chrétien que les Allemands fusillent les Jemmes et les enfants. Voici ce qu'uii prêtre (?) du nom de Hein, membre du Reichstag-, écrit dans la Galette deVoss, d'après le correspondant du Standard à Copenhague :

Il est vrai (jue nos soldats ont fusillé, en France et en Belgique, hommes, femmes et enfants et qu'ils ont détruit leurs habitations. Mais quiconque considère cela comme contraire aux enseignements de la doctrine chrétienne montre seulement qu'il n'a pas la moindre compréhension du véritable espiit du Christ!...

18. — Froid et tristes.se horribles, aggravés par la pensée de notre départ à préj)arer. Nos filleuls, les Maritain, revenus d'Angleterre, nous attendent impatiemment à Versailles. Pierre

écrit assez souvent. Il vit à Rotterdam, dans l'horreur de ce qu'il y apprend par les réfugiés belges.

19. — On me raconte ces deux abominations devenues extrêmement banales : le blessé dont les Prussiens ont crevé les yeux et cette femme nue crucifiée sur une porte. Symbolisme effroyable voulu par le démon : le peuple français aux yeux crevés et la France nue crucifiée sur la porte du ciel.

Lecture bienfaisante de la Vie d'Anne-Catherine Emmerich. Les Allemands de Westphalie, à cette époque, ressemblaient peu à ceux d'aujourd'hui. La Prusse, alors, n'avait pas encore empoisonné l'Allemag-ne.

Appris cette belle parole d'Iîanotaux

: « Nous (!) allons à Bordeaux pour y organiser la victoire. » 28. — A Termier :

Sans être un combattant sous la mitraille, je suis tout de même, avec des centaines de mille, une victime de la g-uerre. Toutes les conditions économiques sont chang^ées ou sur le point de changer et je me vois ici, en cette saison, avec des ressources dérisoires épuisées bientôt; n'avaut rien à espérer de mes éditeurs; accablé de la détresse universelle ; suffoqué de honte et de rag-e à la pensée de tous les pourceaux qui vont pol'uer la France, après les brutes qui l'auront piétinée; torturé euûn par la nccessilë d'achevé» mou œuvre, à moi,

AU SEUII, DE L APOCALYPSB

d'accomplir jusqu'au bout, et quoi qu'il advienne, la mission qui m'est confiée, privilèg-e effrayant qu'il ne m'est pas possible d'esquiver. Vous savez comment mes chers filleuls sont venus à moi. Pierre van der ÎSteer m'a dit bien souvent : « Sans tes livres je n'aurais pas pu devenir chrétien . » Assurément Dieu aurait pu se passer de moi pour celui-là et pour d'autres, mais il ne l'a pas voulu, c'est évident, et voilà ce qui constitue ma mission, ma vocation. Après cela Dieu exig-e-t-il que je devienne encore le par-

rain d'une multitude, que la France du xx*" siècle devienne ma filleule et que j'endure pour cela des tourments incomparables? Cette idée est affolante...

Un Boche qui n'a pas pour deux sous d'hypocrisie, exception merveilleuse, c'est le g-énéral von Disfurlh. Voici ce qu'il écrit dans le Tag de Berlin :

Il est au-dessous de notre dignité de défendre nos vroupes contre les accusations injustes de \ intérieur et de rexléiinur. Nos troupes et nous-mêmes nous ne devons d'explications à personne, nous n'avons rien à excuser, rien à justifier. Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à nos ennemis, pour attacher la victoire à leurs drapeaux, tout cela sera bien fait et tout est justifié d'avance, du moins devons-nous le considérer coiiinie tel. Nous n'avons pas du tout à nous occuper de l'opinion des autres pays, mêmes neutres. Et si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture qui sont placés entre nos canons et ceux de l'on nom i (illaient au diable, cela nous serait parfaitement éi;al. Nous les pleur'M-oiis peut être en des lemps plus calmes, mais à présent il n'y a pas un mot à perdre

là-dessus. Mars est le maître de l'heure et non Apollon. Le plus modeste tertre qui s'élève au-dessus du corps d'un de nos guerriers est plus vénérable que toutes les cathédrales et tous les trésors d'art du monde. On nous traite de Barbares, qu'importe! Nous en rions. Nous pourrons tout au plus nous demander si nous n'avons pas lieu d'en être fiers.

Que l'on nous épargne enfin et définitivement ce bavardag-e oiseux, que l'on ne nous parle plus de la cathédrale de Reims et

de toutes les église», de tous les palais qui partag'eront son sort. Nous ne voulons plus rieu entendre. Que de Reiras nous vienne la nouvelle d'une deuxième et victorieuse entrée de nos troupes I Tout le reste nous est égal.

O triques inutilement agitées par le vent sur un si grand nombre d'arbres, et vous, cordes solides qui grincez en vain dans tous les puits, que pensez-vous de ce drôle?

20. — A Baumann. Généralités. La Salette et la désobéissance hypocrite des prétendus fidèles. Deus non irridetur... Nisi pœnitentiarn habueritis, omnes similiter peribitis... Pour moi, je suis un vieux pauvre devant un mur noir.

On ne voit pas la fin de cette g-uerre affreuse. Il y a eu les batailles de la Marne, de l'Aisne ; maintenant les Allemands font des efforts enragés pour nous vaincre du côté de Dunkerque et de Calais, ayant, disent-ils, le projet d'une descente en Angleterre, car les chefs semblent livrés à la démence et Guillaume prétend faire mieux que Napoléon,

2j8 au buL.lL UK L'AfOL.Al.ïfSK

Novembre.

i"""". — Dans ie Matin, article évidemment désintéressé pour la d("fense de notre généreux gouvernement qui « organise » si bien « la victoire » à Bordeaux, en s'interdisant de faire la noce, ainsi que l'ont])rétendu(|uel(}ues méchants. 11 sui'fit de jeter les yeux sur la carte pour voir que nos ministres auraient pu aller à Bayonne ou à Perpignan,

2. — Brou vient me voir. Il a un terrible emploi, chienncment rétribué d'ailleurs, à la mairie de son arrondissement, service des

allocations, où il voit défiler du matin au soir les])lus affreuses misères. On se réjouit comme on peut de la déconfiture désormais probable des Allemands,

AU SEI IL DB I/aI'oC.\LYP8K SIQ

A Termier

Je voudrais pouvoir vous dire quelque chose de M. Quinson dont la mort vous afflige. Il est parmi ceux que j aile devoir et la volonté de ne pas oublier. J'en ai connu de ces mécréants que Uieu aime, que Dieu préfère et. persuadé que tout ce qui arrive est adorable, je me dis que la mort certainement généreuse de celuilà pourrait bien être une marque de prédilection, et de prédestination. Nous voyons les choses à travers notre seiisibilité. Dieu les voit autrement et nous entrons dans sa profondeur éternelle quand nous le bénissons en pleurant et sans chercher à comprendre.

« i" novembre, gae jour de la g"uerre », m'écrivezvous. Evidemment, c'est autre chose que les Cent jours de i8i5. Riais le monde militaire ne sait rien et ignore le reste. Personne, en effet, ne sait rien, excepté peutêtre Hanotaux qui « org'anise la victoire ». Avez-vous lu un article prodig-ieux du Matin disant que nos g'ouvernants se tuent de travail à Bordeaux où on les croyait occupés à faire la noce ? Voilà qui est consolant. On m'a parlé hier d'une chose non moins consolante. Le Kaiser, ami intime de Dieu, comme vous le savez, a fait une proclamation où il déclare aux Polonais que la Sainte Vierge lui est 'apparue pour le bénir et fortifier son courag^e ! Cette fois, le cochon est décidément per-

du. On assure qu'il est déjà saig-né d'un million de ses soldats. Le boudin sera pour rien, cette année. Le jsfénéralissime des Cosaques leur en a promis pour Noël, à Berlin même. Il serait dur d'attendre jusque là... Je miC dis souvent que cette guerre, courte ou long-ue, avec les souffrances énormes qui en résultent, pouirait bien n'être qu'un g-ymnase ou un Prytanée pour l'entraînement des martyrs futurs.

lao AU SEUIL DE L APOCALYPSE

4. — Dédicaces à mes filles de deux exemplaires de luxe du Pèlerin de l'Absolu.

A ma Véronique bien-aimée, Dieu a voulu que ce livre, dont le 'iire donne le sens de toute ma vie. parût juste au moment où se déchaînaient les catastrophes prévues par moi depuis longtemps. Cela, comme tout ce que Dieu veut, doit avoir une signification profonde. iN 'oublie pas que ton père est le missionnaire de l'Absolu, le seul parmi ceux qui parlent ou qui écrivent, qu'il lui a fallu souffrir beaucoup pour cela, qu'il lui faudra souffrir encore et qu'il a besoin des prières de ses enfants.

A ma petite Madeleine chérie, pour qu'oH»' fasse arrande attention k ce qui lui est demandé. La V ilonté divine l'a fait naître au moment qu'il fallait pour que, devenue jeune fille, elle assistât aux événements les [)lus immenses de toute l'Histoire. Ce livre lui rappelieia qu'un courage extraordinaire pourra être bientôt exiçé de tous les chrétiens et qu'il ne suffit pasde souffrir, mais qu'il convient à un artiste d'être joyeux dans les tourments. C'est pour cette raison, sans doute, ma chère enfant, que le don de la musique te fut accordé.

5. — Le successeur de Pie X n'a rien t'ait jusqu'ici, mais sa figure n'est pas sympathique. On le dit, hélas ! politicien à la manière de Léon XIII, et je tremble. Partes vulpiiim eriinf.

Je reprends enfin ma Jeanne (VArc, interrompue à la fin de juillet.

6. — Reçu de San Remo le Giornale d'Ifnlia où il est dit, que a la nuis»* française est morte », parce ([u'il ne se trouve personne en France

pour cnanter mag-nifîqiiement pendant cette guerre. A l'envoyeur :

Votre journaliste est un sot et un bavard. On ne cAan/e pas quand on se bat. Les éditeurs eux-mêmes se battent et ont fermé leurs boutiques. Il est vrai que je ne me bats pas étant trop vieux, mais je me recueille la plume à la main, quand je ne prie pas et, lorsque cela sera possible, je /jar/ero:/, tout simplement.

7. — J'apprends qu'une statue de Jeanne d'Arc, à Reims, en un endroit où pleuvaient les obus, a été préservée, jusqu'à ce jour.

8. — Vu quelques amis. On parle naturellement de la guerre, d'autant plus atroce qu'on la reijarde de plus près et où l'héroïsme sur quelques points paraît contestable. Il semble qu'il ait fallu à notre généralissime une constance, une fermeté rares et une sorte dinspiration pour agir efficacement malgré la mauvaise volonté ou l'incapacité honteuse de certains chefs.

II. — « Je ne lis plus aucun journal », ir>'écrit un prêtre. « L'aveuglement général m'irrite. Ils vont tous à l'abattoir comme des bœufs qui rêvent de gras pâturages, le long du chemin. » Je relève ce mot injuste s'il est appliqué à tous. Combien de pauvres

gens ignorant Dieu se dévouent néanmoins et donnent leur vie avec des sentiments de martyrs. Dieu tient compte de cela

Les Allemands, fidèles à leur système de dévastation, ont détruit la petite ville d'Ypres et réduit en poussière les Halles, monument délicieux du xni® siècle.

Le kaiser, invoquant son Dieu, déplore la perte de Tsing--Tao, conquis par les Japonais. Occasion de prétendre, avec une impudence difficile à concevoir, que les Allemands soutiennent une guerre défensive contre un monde de haine, d'envie et de convoitise ! L'Allemairne, ainsi présentée par son chef, ressemble à une hideuse et sale putain qui se croirait l'objet de la convoitise universelle.

12. — « Si on épargne l'empire allemand », écrit l'abbé Wetterlé, « si on lui accorde une paix honorable après sa défaite, tout sera, dans dix ans, à recommencer, (^es cens-là ne renonceront jamais à leur rêve de domination universelle, à moins qu'on ne paralyse définitivement leur action. Ce sont d'incurables méi»alomanes, les maniaques de la force brutale, les virtuoses de là barbarie. Le monde ne retrouvera la paix que le jour où la Prusse n'existera plus ou sera redevenue la pauvre et impuissante principauté de Brandebourg. »

i3. — Lettre d'Henri van Haastert :

... Je n'avais pas remarqu(î la coïncidence du premier bombardement, (le Reims avec l'annivorsjiire de TApparition de la Salettc. C'est iiiliuimeiiL remarquable ! Une

des choses qui m'ont le plus frappé dans cette g-uerre, est que partout, dans presque tous les faits, on volt apparaître la Sainte Vierg-e, terri bi lis actes ordinata. En voici un exemple surprenant.

Vous savez peut être qu'à Montaig-u, petit villag-e de la Campine en Belg-ique, il existe une statue miraculeuse de Marie et qu'on lui a consacré une ég-lise, où viennent, toute l'année, beaucoup de pèlerins. C'était dans les premières semaines de la g'uerre. Des patrouilles d'uhlans précédaient partout l'armée des Prussiens et, un après-midi, voici des uhlans qui arrivent à Montaig-u. Fatigués d'une longue course, ils veulent établir leurs chevaux dans l'église. Us trouvent la porte fermée. Un ofHcier ordonne de l'enfoncer. Impossible. Alors il fait venir un de ses petits canons, le met devant la porte et donne l'ordre de tirer. Au moment où le coup allait partir, les deux battants s'ouvrent lentement d'eux-mêmes, car il n'y avait personne dans l'ég-lise. L'officier, nullement impressionné, ordonne à ses uhlans de conduire les chevaux à l'intérieur. Un ulhan s'avance avec son cheval et, à la minute où ils franchissent le seuil, tous deux tombent, raides morts. Alors une panique saisit la troupe et tous s'enfuient éperdument. Comme ils quittaient le village, toutes les cloches se mettent à tinter V Angélus., sans qu'il y eût personne pour tirer les cordes.

A Pierre :

Henri, de qui j'ai reçu, ce matin, une belle lettre, me parle de son appétit de soufifrances. Embrasse-le de ma part et dis-lui de prendre garde. Dieu n'exauce pas toutes les prières, mais quand on lui demande de souffrir, on est infailliblement exaucé, d'abord parce que c'est dans l'ordre, ensuite parce qu'il se mêle souvent,

à notre insu, dans cette demande, une sorte de présomtion qui doit s'expier, et, comme on entre alors dans l'Absolu, les effets peuvent être terribles. J'en sais quelque chose.

i6. — Lettre d'un médecin-major allemand de la 17* division de réserve à sa tante qui demeure à Halberstadt. Extrait remarquable :

Je me suis tellement habitué à la g-uerre petit à petit que tout me paraît naturel. On s'étonne quelquefois quand on passe un vil!at;;'e qui n'est pas incendié, quand on ne doit pas se mettre en marche à minuit ou quand il arrive que tout le jour on ne voit pas de franc-tireur fusillé

Le soir, on se trouve à l'aise à table, on mang-e du pain noir et du lard et on boit du vin rouge qui a appartenu à un curé fusillé, et on se réjouit à voir comme elles flambent bien, les maisons d'où l'on a tiré.

Dans la tranchée

La guerre, c'est gentil, on marche, on se bombarde On joue à Robinson. La nuit on prend la garde Et l'on s'pndort enfin, heureux et palpitant, Bcrcf's parles obus au doux bruit cré[)itant. Que de plaisirs encore la g^uerre nous procure ! C'est elle qui nous vaut d'avoir fait cette cure D'air libre et de repos, à l'ombre des g'rands pins, Habitant dos terriers comme font les lapins. Et dire qu'il faudi'a s'en retourner peut-être. Vivre dans des maisons, se

mettre à la fenêtre. Manger à table, à deux, sans un seul percutant ; Kh ! bien, je vous le dis, tenez, c'est dégoûtant t

Dédicaces pour un ami ;

AU SEUIL DK l'aPOCALTPSI 225

Celle qui pleure. — Elle pleure plus que jamais, la Douloureuse. Elle pleure des larmes de sang", mais les chrétiens aveugles et sourds continuent à la mépriser.

Vie de Mélanie. — La voilà, la fleur du Mystère. Moi le pauvre des pauvres et le mendiant des mendiants, j'offre plusieurs millions à celui qui me montrera dans toute l'histoire de l'Eg'lise une sainte aussi merveilleusement privilég-iée.

Le Sang du Pauvre. — Le Jardin des Oliviers en fut arrosé, mais il se chang-era en l'eu quand TEsprit- Saint que le feu symbolise donnera son Témoignage sur la terre.

La Femme pauvre. — De la pag-e 287 à la page 382, autobiographie approximative de l'auteur. Ailleurs encore, quelques détails exacts. Imagine-t-on un livre plus douloureux ?

19. — Un journaliste fait parler ainsi le célèbre député irlandais O'Connor :

L'Allemagne ne pourra se dégriser de 1870 tant qu'elle n'aura pas subi quelque terrible défaite. Ce peuple est encore ivre. C'est là tout le secret de sa psychologie, la cause de la mégalomanie qui, depuis 1870, le travaille. Il y a des folies douces et innocentes; d'autres sont homicides. La mégalomanie allemande a revêtu une forme militaire, donc homicide. Et l'on a vu cette monstruosité : une nouvelle Table promulguée chez eux, qui déclare

que la guerre est non seulement inévitable, mais désirable; qu'elle est nécessaireàla santé physique et morale d'une nation, qu'elle est un puissant facteur des progrès de l'humanité. L'humanité, pour ces genslà, ne se compose plus de races distinctes, douées chacune de qualités particulières, ayant droit, chacune, à

la vie et à l'accomplissement de ses destinées. Non, non iln'v a qu'une hiérarchie de races inférieures avec, au sommet, le peuple allemand, ie militarisme allemand, la KuUar allemande. Ce serait à sourire de pitié si l'épouvantable orgueil g-ermanii^ue n'avait déchaîné d'aussi terribles calamités... Ces gens veuleutla domination du monde, l'écrasemenl de tout ce qui n'est pas eux sous la botte prussienne... Certes, je considère Guillaume II comme largement responsable et comme un criminel, mais ce n'est pas un homme physiquement normal. Vous avez entendu parler de ses syncopes et de ses crises de nerfs. La mégalomanie dont souffre son peuple est chez lui à l'état aigu. Ses discours,ses lettres, ses télégrammes, son insistance à se réclamer du droit divin, ses iamiliarités avec Uieu, sa manie de vouloir briller en tout — au point qu'un jour il osa offrir à Lenbach, le grand peintre allemand, une pauvre croûte exécutée par lui et représentant une bataille navale, — qui oserait affirmer que tout cela est d'un être sain ? Bismarck disait un jour, parlant de Guillaume II à sir Charles Dilke qui me l'a répété : « Celui-là ne fera jamais la guerre ; il a trop de nerfs. »

Bismarck se trompait. Celui-là a fait la guerre justement parce qu'il a trop de nerfs. 11 n'a pas su résister à la néfaste influence de l'odieuse car»iarilla qui l'entourait. Jamais le Kaiser n'entendait une parole honnête et désintéressée. Avait il un seul ami en Eu-

rope ? La haine et les menées sourdes de son fils, l'incapacité de son chancelier, ce Bethmann-Hollwegqui voulutjouer au Bismarck ; les excitation.s venues des cercles militaires, tout a dû affoler ce pauvre sire. Je n'ai rien lu de saisissant comme les articles qui racontaient la promenade du Kaiser, traversant {{(nlin le soir de la déclaration de guerre, parmi lesvivats d'une populace enivré*

d'org'ueil et de haine. Lui, cependant, raidi, tout seul dans son automobile, très pâle, silencieux, sinistre, ployant déjà sous le poids de ses soucis, de tes craintes, de ses pressentiments, semblait un fantôme... Celui-là, sou châtiment a commencé à celte minute, il en donnait l'impression terrible.

... Vous demandez comment finira la g-uerre. Elle finira quand l'Allemag-ne vaincue et le Kaiser décourag-é accepteront nos conditions. Avant tout, le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France; la reconstitution d'une Polog-ne indépendante; la reconnaissance du principe des nationalités adopté désormais comme le moyen de résoudre tous les problèmes européens; la réfection de la carte de l'Europe, en tenant compte du droit de toutes les races à se gouverner elles-mêmes en toute indépendance; la condamnation formelle de la théorie allemande qu'une nation peut, par la force, s'emparer du territoire d'une autre nation et asservir ses habitants. Ce sont là les plus essentielles conditions. Mais ces conditions ne pourront être acceptées par l'Allemagne que dans Berlin, et dans Berlin conquis.

Voici maintenant ce quVV^rivait à un ami hollandais le célèbre professeur de l'université de Berlin, Adolf Lasson :

... Un étranger est un ennemi jusqu'à preuve du contraire. On ne saurait rester neutre vis-à-vis de l'Allemagne et du peuple allemand. Ou bien on considère l'Allemagne comme la création politique la plus parfaite que l'Hi.^toire ait connue, ou bien on approuve sa destruction, son extermination. Un homme qui n'est pas un Allemand ne sait rien de l'Allemagne. Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous, hors

de pair. .. L'Alleiîairne a enseigné au monde à diriger la politique avec conscience et la guerre avec lojauté.

Dans celte lettre à peine croyable, Guillaume est qualifié de « délices du genre humain » et Bethmann-Holhvcg- est appelé « le plus éminent des hommes actuellement vivants». Dans une autre épître du même au même, il est déclaré ceci : « Dans un monde de méchanceté, nona représentons l'amour et Dieu est avec nous. »

22. — Le chef-d'œuvre de la célèl)re orijanisation allemande parait être celle du pillage. Ouaiid les derniers Allemands non encore exterminés auront quitté la Belgique, on se demande ce qui restera de ce malheureux pays. Les Germains sont d'extraordinaires déménageurs. Partout où il y a quelque chose ayant une valeur quelconque, meubles ou œuvres d'art, pour ne rien dire de l'argenterie ou des bijoux, à Bruxelles, par exemple, on voit s'arrêter de g-randes tapissières aussitôt remplies de tables, de commodes, de bahuts, de tapisseries. Tout cela va en Allemagne. Sur les tapissières des noms d'oliiciers sont inscrits à la craie, avec leur adresse. On ne compte pas les objets d'art qui ont disparu.

Des « bons de pillaije » ont été trouvés sur des soldats allemands lombes à Aerschot et à Haelen. C'est l'autorité militaire supériemv' <]ni donne ces bons aux plus recommaiulnbles soldats.

« Maison bonne pour piller. » Ceux-là commencent ordinairement par les caves.

25. — Un doux professeur Ostwald, lauréat du prix Nobel, a trouvé le mo3en d'être plus étonnant encore que le professeur Lasson. Celuilà organise l'Europe simplement. Il a découvert le « facteur de l'organisation ». Cela consiste, en Allemagne, à « tirer de chaque individu un maximum de rendement dans le sens qui est le plus favorable pour la société ». Si la bête crève, on la remplace. La société avant tout. Or, la société, c'est l'Allemagne et les autres peuples sont les individus, créés et mis au monde pour l'Allemagne. Inutile de dire que le professeur Ostwald est pacifiste. Toute la terre étant devenue allemande, ce qui ne peut tarder, et les hommes de toutes les nations étant devenus les nègres de l'Allemagne, la guerre n'aura plus de raison d'être puisque le monde sera définitivement organisé.

Quelques inférieurs demanderont peut-être où seront alors situées les âmes et quel pourra bien être le rôle de la religion. Voici la réponse du lumineux Ostvs^ald :

C'est là une conséquence qu'il n'a pas été possible d'éviter. La situation présente évo([ue nécessairement, dans bien des domaines, les instincts ataviques. Je dirai cependant que Dieu le Pèrtt est i-éservé chez nous à l'usag'B personnel de l'empereur (sic). Une fois on a parlé

vie lui dans un rapport du grand état-major général ; mais remarquez-le bien, il n'y a plus reparu.

Lettre de Félix Raug-el

Bien cher ami, je sors d'un combat épouvantable. Je suis passé miraculeusement h travers les milliers de balles et les obus. C'était à l'ailaire de Cirev. J'ai pensé à vous, car j'ai pu dire à Dieu à tous ceux que j'aime et répéter in maniis tuas plusieurs fois. Comment en suis-je sorti? Dieu ne voulait pas encore de moi. A vous très aflectueusement en celte lèLe de sainte Cécile, la douce martyre.

Quelle musique! Je devais être tué par un de nos 75 dont les éclats se sont arrêtés à mon voisin de co)n])at. Il a eu la cuisse luxée. J'ai seulement eu la res[)iralion coupée. Aussitôt grôle de balles, mais deux autres avaient été tués net... Il était 7 heures du matin et le combat n'a fini qu'à 3 h, 1/2. On avait ainsi le temps de prier, mais je n'ai pas peur. Nous nous reposons quelques jours à Baccarat, ville démolie et incendiée, en attendant les nouveaux appels de la France chérie qui est bien, malc;ré tout, la nation élue et qui sera sauvée. Je sais que vos prières me suivent et me servent de bouclier.

28. — Lettre fort imprévue de la fille de Liimbroso demandant de mes nouvelles. On m'aime et on m'admire, naturellement, en déplorant que je n'aie pas compris de tels sentiments. Espérance d'un nouvel autographe pour la collection «le j)apa. Silence.

Les journaux sont pleins de la grande victoire

AU SEUIL DE l'apocalypse a3i

des Russes, à Lodz, en Pologrne^ énorme catastrophe pour l'AUemag-ne, dit-on.

Décembre.

i". — Ma Jeanne d'Arc m'inquiétait. Je ne savais que penser des trois premiers chapitres si péniblement obtenus jusqu'à ce jour, et cette incertitude était un tourment. Alors, ce matin, visite soudaine de René Martineau et de sou aimable belle-sœur Elisabeth, venus tout exprès pour m'entendre lire ces chapitres. Cette lecture a été pour moi une révélation et une délivrance. Evidemment j'ai beaucoup reçu pour ce travail difficile et me voilà réconforté.

Lettre admirablement généreuse de Philippe Raoux qui combat depuis quatre mois avec un grand courage, quoique persuadé autant que moi-même du néant de cette « union sacrée » dont on parle tant et de l'impossibilité d'en conserver seulement l'illusion aussitôt après la guerre :

... Il viendra donc des jours où l'on pensera en toute douceur aux jours de la guerre mondiale qui paraîtront presque paradisiaques en comparaison de l'enfer qui nous attend...! Il y aura de tels compte» à rendre après... que cette union apparente ne pourra, je crois, absolument pas se concilier atsac la Justice... Alors que se passera-t-il ?

AU SEUIL DK L APOCilLYPSE

En attendant, la France est poussée en avant vers !a gloire et il faudra bien qu'elle accomplisse sa missiou, qui est d'exterminer cette race de philosophes de ténèbres, de puants modernistes et de hideux luthériens...

Quelle étrange rencontre que le Pèlerin paraisse au moment où se déchaîne par l'univers la guerre la plus gigantesque et la plus surnaturelle qu'on ait jamais

2. — J'écris à Termierque nous devons craindre de nous perdre de vue, « comme si nous étions au milieu d'une foule en délire qui se précipiterait au spectacle d'une exécution capitale ».

3. — L'incontestable supériorité morale de l'armée allemande continue à s'affirmer j>ar le massacre de nos blessés. On me signale une ambulance où se trouvaient environ i5o])lessés français provenant du combat d'Ethe (92 août). Cette ambulance était installée dans le village de Gommery (Luxembourg belge). Tout le reste du village, d'ailleurs, était rempli de ces malheureux, toutes les granges «"(aienl, occupées.

Arrivée d'un détachement ennemi. Immédiatement fusillade, luerie, incendie des granges... Le soir, après le départ de ces visiteurs, il restait 75 à 80 blessés vivants sur 3oo au moins que contenait le village. La troupe allemande qui a commis ces atrocités appartenait au 4?^ régiment d'infanterie.

AV SSUIL DK l'aPOCALYPSB 3^3

[Les faits de ce genre ne se comptent plus. Ils sont devenus la banalité même. Mais une enquête implacable et méthodiquement poursuivie fera connaître au moins les noms des chefs assassins qui recevront leur salaire, un prochain jour. Septembre igi5].

4. — A l'ouverture du Reichstag", qui vient d'avoir lieu, le chancelier Bethmann-Holhveg- a eu l'incommensurable toupet de prétendre que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre.

5. — Lettre d'un jeune officier blessé qui m'écrit de Bordeaux qu'en partant pour la guerre, le 5 août,il a glissé dans son sac VFœégèse des Lieux Communs, avec le regret de ne pouvoir emporter mes autres livres et que celui-là Ta fort souvent soutenu dans l'accomplissement de sa rude tâche. Réponse :

Oui, mon cher officier, j'ai reçu votre lettre avec plaisir et c'est à moi de vous remercier pour avoir pris la peine de m'écrire que mes livres vous sont profitables. Tout le monde n'y pense pas. On se dispense très bien de la gratitude envers un écrivain qu'on sait malheureux, et il y a des cochons sur toutes les rivières, vous n'en doutez pas. Mes 68 ans passés ne m'ont pas permis de combattre comme en 70 — malheureusement.

Je ne suis pourtant pas sans blessures, vous le savez, ra'ayant lu. Blessures profondes pour lesquelles je ne puis être évacué qu'au cimetière. Je fais, en ce moment, un livre sur Jeanne d'Arc, œuvre que je crois imnor tante et salutaire pour quelques âmes. Si vous êtes chré-

ilcn, demandez à Dieu qu'il me donne de l'achever avant d'être mort de froid et de misère.

Extrait de la Lanterne pour confirmer les pressentiments de Raoux et les miens :

Nous sommes quelques-uns en France que la déclaration de guerre n'a pas jetés au pied des autels. Il y a dans ce pays quelques républicains que la peur du Prussien n'a pas poussés,

suants d'angoisse, du cote des saintes images dispensatrices de la victoire... Ils espèrent, ces jours-ci, recoller les morceaux du Concordat déchiré.

Exiger un tel reniement (!) d'un peuple qui s'est affirmé libre-penseur passe de beaucoup l'habileté tactique et même la prudence dans l'attaque. L'adversaire qui profite de notre désir de concorde patriotique pour s'emparer traîtreusement des positions que nous avons conquises abuse de notre « pacifisme » politique.

Tous les Machiavels de la diplomatie romaine ne nous déïnontreront pas que la République doit abjurer ses />/7'rtc//?e5(!) pour reprendre avec le Vatican les relations sagement et logiquement rompues.

Sous menaces (?) nous sommes invités à nous soumettre. On attend que les farouches libres-penseurs comprennent qu'en fin de compte la Patrie vaut bien une messe. Or, ce marché est d'un autre âge et nous n'en sommes plus à croire que l'ombre tulélaire de sainte Geneviève a protégé Paris, puisqu'aussi bien Jeanne d'Arc, ardemment supplice, ne sauva point le sanctuaire de Reims, où son image rayonne...

On a liontc, quelquefois, de savoir lire.

DéjjluLition très inutile du Démon de

AU SF.UII. DR l'aPoC\LYP8E 235

Midi, en deux volumes, par Paul Bourget. Cet académicien, qui ne paraît pas savoir qu'on est en g-uerre et que 1.3 temps n'est plus des pantalonnades sentimentaleSjContinueàne pas écrire. 600 pag-es de lieux communs. Ses personnages, qu^il a peut-être voulu situer dans l'Absolu, sont des fantoches en sapin et à charnières. Aussitôt qu'ils apparaissent, on sait d'avance tout ce qu'ils feront. Le seul, à peu près sympathique, c'est le Mufle, un industriel retors (ui parvient au cocuage et à la députation. Inutile de dire que tout ce monde-là est riche. Catholicisme et furieuse démang-eaison de volupté, tel est le cas du protag-oniste. Plus on est relig-ieux, plus on est exposée la tentation. Ce ne serait pas si bête si Bourget,qui croit savoir, pouvait comprendre. Mais il ne comprend pas et aucune lumière n'est en lui. Littérairement, quelques paysag-es d'Auverg-ne assez bons dans sa pauvre langue assistée. Les dames seront ravies.

9. — Un gros nég-ociant de Bourg-la-Reine me menace, au cas où je ne rég-lerais pas immédiatement une traite de la fin d'août, de me fairesupporter un intérêt de 5 0/0 à partir de cette époque. Les négociants, comme les propriétaires, subissent le moratorium, ne pouvant faire autrement, mais ils ne veulent pas s'immoler pour la patrie.

Je commence à croire », nous écrit

i36 AU SEUIL DK l'aPOCALTPSK

Raugel, « que l'absolu don de soi doit être mis au-dessus du génie artistique. »

Lu la première Encyclique de Benoît XV. Etonnante médiocrité. Le Pape déplore naturellement les horreurs de la guerre, mais ne donne tort à personne et pense qu'il y aurait moyen de s'arranger et de s'aimer les uns les autres. Il voit « l'ardeur du zèle de la religion dans tons les rangs ecclésiastiques et une plus vive piété du peuple chrétien! » Pas un mot de la Saletle, bien entendu.

12. — Malgré l'incessante constriction du cœur procurée par les événements inouïs de cette fin d'année, malgré les constantes menaces de la misère, je continue ma Jeanne d'Arc.

i3. — Le pays de Liège sous la domination allemande. Titre d'un article du Journal. Les récits de ce genre pourront être multipliés à l'infini. Toujours le même cauchemar. L'organisalionsystématique de la terreur par le moyen des plus inexpiables atrocités. C'est tout ce que le génie allemand a pu découvrir. Se déshonorer irrévocablement pour toute la durée des siècles, se faire exécrer partout comme des démons, dans l'imbécile croyance qu'on subjuguera par l'épouvante le monde entier. Tel est l'étage incroyablement inférieur où la Kultur prussienne a situé la grande Allemagne chrétienne des temps anciens^

AU SEUIL DB l'apocalypse i^J

Longfue lettre à Termier. Je lui parle d'abord de ma Jeanne d*Arc :

... Voué au bleu sombre de l'Absolu, je ne peux voir les choses que synthétiquement et cela est terrible quand il s'agit, comme dans le cas actuel, de présenter synthèse de la stratégie. Jeanne d'Arc, le saviczvous? fut un des plus grands capitaines qu'il y ait eu et les hommes du métier qui ont étudié son histoire ne

craignent pas de l'égaler à Bonaparte, oui à Bonaparte en ses meilleurs jours.

Les sages amis de la Pucelle veulent qu'elle ait été surnaturellement douée pour entraîner les soldats, mais ils ne veulent rien de plus, et la sentimentalité bondieusarde intervient aussitôt pour caricaturer cette grand© figure. Les braves dévots à qui les images de piété suf" fisent et qui croient savoir seraient étonnés d'apprendre que les faits de guerre de Jeanne d'Arc ne furent pas une expansion de son enthousiasme, mais le résultat, plus ou moins spontané, d'une pensée puissante et grave.

A l'heure actuelle, j'en suis là et je vous assure que c'est extrêmement difficile, d'autant plus qu'il ne faut pas, un instant, oublier la sainte. Lorsque, d'une voix qui a percé cinq siècles et que j'entends encore, Jeanne criait à ses hommes : « En avant, tout est vôtre ! » elle exprimait sans doute une parfaite confiance en Dieu, mais, en même temps, elle parlait en général qui a tout préparé et qui sait ce qu'il dit. Voilà ce qu'on ignore et ce qu'il s'agit de montrer...

Je parle aussi tout naturellement de la guerre, de la déplorable Encyclique de Benoît XV et enfin de la Belgique expiant, par la destruction

de ses villes, le crime d'avoir été la métropole an pliarisaïsme catholique.

i4- — D'après le Times, lasituatioa à Anvers est terrible. Il y a 20.000 ouvriers sans travail et la famine. Une seule usine fonctionne avec une activité incessante, ayant été transformée en four

crématoire pour les soldats allemands qu'on incinère par milliers.

[A rapprocher de ces épouvantables trains funèbres ramenant en Allemagne après les massacres de l'Yser, des armées de cadavres rang-és debout dans les wag-ons et pressés les uns contre les autres pour économiser la place. Edgar Poe n'aurait pas inventé ces horreurs. Des témoins ont vu les voies roujj^es de sang- surtout leur parcours.]

i5. — De Philippe Raoux :

Je m'étonne que certains trouvent tout naturel ce qui se passe, alors que, visil)lement tout nous dépasse et qu'aucune explication purement humaine ne peut suftire. Cette coalition de l'univers contre l'Allemand exécré... et toutes ces rencontres qu'il aura fallu pour sauver la France malg-ré elle !

Je me sens bien avec vous quand vous entrevoyez quelle sorte de lumière jaillira des discussions parlementaires plus tard. Ce sera tellement abominable qu'il faudra, de toute nécessité, persécuter pour détourner la colère. On voudra échapper à la Justice par la persécution. Oui, le second acte sera terrible et beaucoup trouveront que le premier était le plus doux.

16. — Joi'.rnée extrêmement dure. La misère nous étrangle. Il semblerait que la souffrance qui a toujours présidé à mes travaux leur soit favorable. Je n'ai pas fait encore une aussi copieuse besogne en un seul jour, depuis que mon livre est commencé.

Le Carrière délia Sera raconte que, dans un sermon prononcé à Berlin devant trois mille personnes, un P. Samuel a dit que

Dieu n'était pas neutre, qu'il était du côté des Allemands; que ce n'était pas pour rien qu'il avait placé r Allemagne au centre de l'Europe...! La victoire finale des Allemands est certaine. Frédéric le Grand n'a-t-il pas déclaré que Dieu est toujours du côté du plus fort?

Quand ^Allemagne aura cessé d'être la plus forte, il faudra donc que son Vieux Dieu soit avec nous.

17. — Une belle chose arrivée à Jeanne. Pleine de tristesse en songeant qu'eile allait être forcée de courir au Mont de piété, elle ouvre son tiroir et, parce que c'est l'anniversaire de la mort de sa mère, elle regarde douloureusement des fleurs desséchées que sa sœur lui rapporta de Danemark en souvenir de cette mort. Sans demander aucun miracle, elle se prend à espérer un secours quelconque. Tout à coup, elle aperçoit, dans ce même tiroir, un billet de 5 fr. qu'elle ne se souvenait pas d'y avoir laissé. D^a

quoi vivj-e un jour. Cette chose nous est arrivée souvent.

i8. — Il paraît que le prussien Guillaume, digne rejeton des Hohenzollern pillards, non content de l'annexion de la Belgique préparée depuis longtemps, avait, en même temps, préparé l'annexion de la Suisse, où le Kaiser alla lui-même,il y a deux ans, reconnaître ses futurs logements. Le Matin publie aujourd'hui des fac-similé des timbres futurs de la République annexée. Ces timbres incroyables, à reffigie de la Germania et portant en exergue le Deulsches Relcli ordinaire, sont, en outre, frappés d'une inscription en lettres noires indiquant que la Suisse fait désormais partie de l'empire allemand.

Le professeur prussien Oniken écrivait dernièrement que les Etats neutres sont des parasites qui s'engraissent de la substance des grands Etats et qu'ils doivent avoir le sort des parasites, c'est-à-dire disparaître.

Le Vatican observe une neutralité absolue, déclare le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Pape. Le « Vieux Dieu » de l'Allemagne n'est pas neutre, disait-on avant-hier. Le Vicaire de Jésus-Christ se déclare neutre. Il est donc tout désigné pour l'annexion. Mais cette déclaration est monstrueuse.

« Souvent », nous écrit Raugel, « je pense

AU SEUII. DE L APOCALYPSK 24*

que ce serait dommage de survivre. Ce sera plus difficile, après la guerre, d'être des saints et des Iiéros. »

19. — Le cœur manque pour parler de la destruction de Dinant et du massacre liorrible des citadins inoffensifs. Cette abominable histoire sera racontée un jour, avec beaucoup d'autres, et fera partie de rintame épopée des Boches que rien ne pourrait plus effacer. Je ne veux retenir de ce que j'ai lu que l'épisode de cet officier faisant fusiller i53 innocents, donnant l'ordre ensuitede mitrailler les monceaux de corps, puis disant aux femmes forcées par lui d'assisterà l'exécution et folles de douleur : « Mesdames, j'ai fait mon devoir! »

A Philippe Raoux

Recevrez-vous cette lettre pour Noël ? Plus que jamais cette grande fête sera remarquée. Que de disparus ! Que de désolés I Et combien les survivants se seuliront plus près de ceux qu'ils aiment, quelles que puissent être les distances ! Je suis fort triste, plus triste sans doute que beaucoup d'autres qui ne peuvent pas voir ce que je vois. Mais, sans être étonné, je ne parviens pas à prendre mon parti de cette g-uerre diabolique. Le nombre est réellement très petit de ceux qui la considèrent telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire une entreprise colossale de brigandag-e et rien d'autre. Cequi me confond, c'est le traitement doux, presque fraternel, accordé aux prisonniers allemands, alors qu'il est mille fois démontré que ohaciin lie ces hommes est un voleur, un incendiaire, un assassin I

ir.

2^2 AU SEUIL DK l'aPOCALYPSE

« Honneur au courei^c malheureux! » dit-on Ijêtemeut. Par l'effet d'une noblesse de race conBnant à la stupidité absolue, on en arrive à se persuader que celte guerre est comme toutes les autres et on finit par ne plus accuser que les chefs allemands. J'ai lu hier un article plein de bonnes intentions, mais singulièrement oulrag'eant pour la France, disant qu'au fond le soldat allemand n'avait pas une autre rnenialité que le soldat français et qu'il fallait mettre les atrocités infinies que vous savez au compte des chefs, en excusant des malheureux forcés d'obéir. Cette sottise, venue, je crois, d'Amérique, m'a donné la sensation d'un soufflet.

Que penser du crétinisme ou de l'avachissement de ceux qui acceptent cela? Vous i-eprésentez-vous un officier français donnant à ses hommes l'ordre formel de piller, d'assassiner des blessés ou des vieillards, de violer les femmes, de couper les mains aux petits enfants, d'incendier les chaumières et les ég-lises, etc. ? Mais le dernier de nos troupieis lui cracherait à la figure et lui arracherait ses g-alons ! La vérité, l'évidence crevant l'œil c'est que l'Allemand, à tous les étages, est une abomijaable crapule haineuse et envieuse qui ne nous pardonnera jamais notre supériorité millénaire, sachant très bien, malgré sa « Kultur » de cuistres et d'esclaves, et sentant avec rage qu'elle n'a d'autre raison d'exister, d'autre subsistance réelle que nos croûtes et d'autre fonction que de rincer nos pots de chambre !

Le comble de l'idiotie n'est-il pas de faire de la chevalerie avec de tels cochons? On en reviendra bientôt d'ailleurs. Ils en feront tant ! Leurs affaires allant de mal en pis, il leur faudra bien nous lâcher, mais ils ne s'en iront pas sans tout détruire, sans se venger sur les faibles et les innocents qu'ils n'ont pas encore assassinés, sans faire des amas de ruines de Bruxelles, de Gaud,

SEUIL DE l'aiocalypsk a/jS

d'Anvers, de Brug-es, elc, et ce sera une abomination prodigieuse qui rendra impossible toute pitié. Je pense qu'alors se réalisera la g'uerre intégrale dont j'ai parlé quelque part, c'est-à-dire la g-iierre d'extermination, celle où on ne fait plus de prisonniers. C'est à faire bouillir le sang- de constater que la France est condamnée par elle-même à nourrir des milliers de scélérats qui ont mérité les pires supplices, alors que la moitié de ses enfants meurt de misère! Quand je lis vos lettres, mon cher Philippe , je devine bien que vous êtes dans les mêmes sentiments.

Plein de ces pensées, j'ai fait la moitié de mon livre où je parle souvent de la guerre actuelle à propos de Jeanne d'Arc, parallèle qui donnera peut être à notre Joffre une illusion de virginité. Vous verrez cela dans quelques mois, s'il y a encore moyen d'éditer des livres.

Il est peu probable que vous ayez lu la première Encyclique de Benoît XV. C'est d'une indigence inouïe. Avant-hier, le cardinal secrétaire d'Etat informait tout Tunivers que le Vatican observe la neutralité absolue I Le Vicaire du Fils de Dieu se déclarant nkutre ! Je me demande quel Pape nous a été envoyé...

20. — A un excellent homme qui m'a présenté timidement quelques objections :

... Pour ce qui est de la Saictte, je pense que vos oDJections vous ont été suggérées par des ennemis de la Sainte Vierge, tout simplement. Cela, juste au moment où les menaces apportées, il y a 68 ans, par la Mère en pleurs commencent à se réaliser. L'ignorance uoiveiselle du fait de la Salette est un très grand crime à la charge de l'Episcopat. Dès le premier jour, les évoques ont étouffé tant qu'ils ont pu cette Révélation. Tous les

movens ont été employés pour cette œuvre d'iniquité qui sera punie, crojez-le bien, d'une manière terrible. Ayant accepté la mission de la dévoiler, je ne pouvais pourtant pas m'adresser à ceux qui en étaient les instruments. Si j'avais cru ne pouvoir me passer de Vimprimatnr, je ne l'aurais obtenu d'aucun évêque. mon livre n'aurait jamais été publié et la Sainte Vierge serait restée sans témoig-nage. N'appartenant pas, d'ailleurs, au sacerdoce et ne touchant pas à la Doctrine, je n'avais aucun besoin de cette

formalité trop souvent pharisaïque. Ne voulant pas être, comme tant d'autres, un « chien muet », j'ai donc passé outre, en toute sûreté de conscience.

Je ne sais ce que vous entendez par « l'original » du Secret. Vous avez le texte sous les yeux, à la fin de Celle qui pleure, tel qu'il a été publié, en 1879, avecl''imprinialur de Mgr Zola, évêque de Lecce et il n'en existe pas d'autre, si ce n'est dans l'imag-ination des ignorants ou des imposteurs.

Quant à la « Passion de l'Esprit-Saint "i) qui vous trouble, je peux vous répondre, en quelques mots, qu'il serait profondément injuste de donner à une expression poétique la valeur d'un enseignement doctrinal. C'est une manœuvre perfide plusieurs fois pratiquée à mon égard. Vous pouvez ott'rir cette réponse aux malveillants.

A 111(311 bon ami le Frère D

... Le temps est devenu horriblement noir, mon cher frère. Heureux ceux qui sont morts dans le Seigneur I Ce qui se voit partout et de plus en plus, c'est du côté des chrétiens, l'at/iéisme pratique^ chez la plupart d'entre eux. Vous en avez noté le symptôme le plus apparent : les pi'êlres soldats et fiers de l'être, c'est-à-dire la loi divine su balteruisée, tenue pour accessoire parles

AU SEUIf- DK l'avOi^VLYPSE 2^5

ministres eux-mêmes, n'intéressant pas le salât public et, par conséquent, nég'lig'eable. Du côté des non-chrétiens, c'est la divinisation de la République, seule capable de sauver la France.

Quand le dang'er allemand aura été définitivement écarté, ce qui est probable, Notre Seig'neur offensé et sa Mère en larmes, ne voulant tout de même pas abandonner aux cochons leur beau royaume ; oui, dans le ca* de la victoire définitive des alliés, qu'arrivera-t-il '•' G'eat bien simple. Dieu n'existera plus du tout, puisqu'jil aura été démontré qu'on peut si facilement se passer de Lui. Ah ! le don de prophétie n'est pas nécess=iire pour le discernement de ce très prochain avenir. Le gouvernement et l'administration, à tous les étag^es, sont dans les mains de la franc-maçonnerie. On gémit plus ou moins hypocritement sur la destruction de la Belgique, destruction qui sera, on le présume, tout à fait complète et on s'en étonne, oubliant ou ne voulant pas savoir que la Belgique, depuis longtemps, était la métropole du pharisaïsme catholique. On a pour alliés la protestante Angleterre et la schisniatique Russie. L'Italie renégate et garibaldienne, qui compte par centaines, et peut être par milliers, des autels à Satan, ne tardera guère à se jomdre à nous, quand elle verra q^ue nous sommes décidément les plus forts. Après la victoire, il faudra bien faire quelque chose pour ces bonnes amies. Et que pourrait-on leur offrir de plus agréable que la destruction effective de ce qui peut nous rester de christianisme ? Nos évêques persécuteurs de Mélanie s'y emploiraient avec un grand zèle.

On parle beaucoup de petits enfants belges aux mains coupées, abomination teutonne qu'on a peine à comprendre et qui fait venir aux plus

braves la sueur de la mort. Je viens de lire dans le Journal une sorte de poème : Le Kaiser rencontrant la nuit de Noël, le petit Jésus aux mains coupées, et je me rappelle tout à coup ces plio-

tog-rapliies épouvantables venues du Congo belge, où se voyaient, il y a quelques années, de malheureux nègres à qui les colons avaient coupé les deux mains !... Fractaram pro fractura^ ocaliim pro oculo, manum pro manu...

28. — Raugel m'écrit qu'il s'attend, pour 1916, à des événementsterribles. « Le canon tonne toujours. Cela me faitjpour la première fois,souffrir pendant cette douce nuit de Noël. Quand II est venu, la paix régnait sur toute la terre. »

IQl5

Janvier.

i". — « Je crois », m'écrit un relig-ieux, « que ce qui ennaniuio le patriotisme de Paul Bouriict, c'est qu'il a 62 ans et qu'on n'appellera pas la classe de 1878. »

2. — A l'occasfou du nouvel an, le Cabotin sanglant vient d'adresser à ses troupes et à l'Allemag-ne entière une proclamation hypocrite où il ne peut s'empêcher d'avouer que la situation est sérieuse. Il parle de « brillantes batailles gagnées », de ses vaisseaux qui « se sont couverts d'honneur », mais en même temps, du « foyer sacré que nous (h'j endons contre une attaque criminelle »... « Le nombre croissant de nos ennemis ne nous effraie pas. Quoique la situation soit sérieuse et la tâche ardue ^ nous pouvons regarder l'avenir avec une ferme confiance en l'aide éclairée (I) de Dieu. » Quel sinistre et morne paillasse !

3. — Horrible histoire. On reçoit une lettre d'un prisonnier disant qu'il est traité par les Allemands avec douceur. Lettre dictée, bien entendu. Mais le prisonnier a inséré un timbre

postal pour la collection prétendue du destinataire et voici ce qui est trouvé à l'envers de ce timbre : « J'ai tenté de m'évader et ils m'ont coupé les deux pieds !!! »

On commence à soupçonner que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, prétexte de ia guerre contre la Serbie devenue presque aussitôt guerre mondiale, était une simple machination de la politique impériale. On avait besoin d'un ffrief. Les dessous de l'histoire ne seront connus qu'au Jugement dernier lorsque la parole sera donnée à l'empereur des démons.

A Jean de la Laurencie

Cher ami, ma femme, qui vous a vu aujourd'hui, me dit que vous m'atfrihnoz le pouvoir de vous réconforter. Vous m'aviez écrit déjà des choses seml)hil)les et cela m'étonne toujours. Faut-il que les contemporains soient inexistants pour que vous pensiez avoir besoin de moi I Quel besoin j'auraismoi-mêmede m'appuyor sur autrui ! Combien de fois l'ai-je essayé ! Combien de fois ai -je cru trouver des colonnes de granit qui n'étaient que cendres ou pis encore 1 Et j'ai bien peur de n'être moimôme que cela.

Le peu que j'ai, Dieu me l'a donné sansque j'y fusse pour rien, et quel usa^e en ai-je fait f Le pire mal n'est pas de commettre des crimes, mais de n'avoir pas accompli le bien qu'on pouvait. C'est le T(i(-ii\\ù d'omission, qui n'est pas autre chose que le non-amour et dont personne ne s'accuse. Quelqu'un qui m'observerait chaque jour, à la première messe, me verrait souvent pleurer.

Ces larmes, qui pourraient être saintes, sont plutôt des iarines trèsamères. Je ne pense pas, alors, à mes péchés dont quelques-uns sont énormes. Je pense à ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, et je vous assure que c'est très noir...

Ne me dites pas que c'est le cas de tout le monde. Dieu m'avait donné le .sens, le besoin, l'instinct — je ne sais comment dire — de l'Absolu, comme il a donné des aiguilles au porc-épic et une trompe à l'éléphant. Don extrêmement rare que j'ai senti dès mon enfance, faculté plus dang-ereuse et plus torturante que le génie même, puisqu'elle implique l'appétit constant et furieux de ce qui n'existe pas sur la îerre et que, par elle, est procuré l'isolement infini. Je pouvais devenir un saint, un thaumaturge. Je suis dévenu un homme de lettres.

Ces phrases ou ces pag-es qu'on veut admirer, si on savait qu'elles ne sont que le résidu d'un don surnaturel que j"ai gâché odieusement et dont il me sera demandé un compte redoutable ! Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'estcertain. J'ai rêvé, au contraire, ce que je voulais de Dieu et me voici, à 68 ans, n'ayant dans les mains que du papier ! Ah ! je sais bien que vous ne me croirez pas, que vous supposerez je ne sais quel repli d'humilité. Hélas! quand on est seul, en présence de Dieu, à l'entrée d'une avenue très sombre, on a le discernement de soi-même et on est mal situé pour s'en faire accroire ! La vi^aie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la Bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a pas etqu'on n'a vraiment rien adonner à de pauvres cœurs soutirants qui implorent le secours. C'est ma situation vi.s-à-vis

de vous, cher ami. Sans doute, je peux prier pour vous, je peux soufirir avec vous et pour vous, en essayant de porter un peu do

votre fardeau ; oui, mais la g-outte d'eau puisée dans un calice du Paradis terrestre, il m'est impossible (ie vous la donner. J'ai senti aujourd'hui que j'avais le devoir de vous dire cela pour que vous ne comptiez pas trop sur une créature faible et douloureuse...

6. — Les catholiques bejg-es se plaiinient de ce que Benoît XV, qui abuse de son inconcevable neutralité, n'a pas élevé la voix pour condamner les horreurs allemandes en leur pays. Ce pape dont la figure esl antipathique, je ne sais vraiment ce qu'il faut penser de lui. S'il est, comme on dit, un politique, et rien que cela, c'est à faire peur. Au moment de son élection, la guerre était dans son plein, le dang-er était effrayant pour nous, pour l'Europe entière et la victoire de la Marne n'était pas encore à prévoir. Quelle figure magnifique il aurait pu prendre au début de son pontificat, en jetant sur toute l'Autriche cath()li(iue, et soi-disant apostolique, le grand Interdit, si elle ne rompait pas immédiatement avec l'hérétique et brigande Allemagne ; en menaçant des peines canoniques les plus redoutables les dignitaires ecclésiastiques de l'Allemagne elle-même, lesquels se sont mis bassement,sacrilègement,aux ordres du Kaiser pour encourager le massacre des prêtres et la profanation des églises dans toutes les contrées envahies ! Quelle occasion unique de rendre à la Papauté son ancien prestige I

Dédicace à mon ami Henri Boutet, pour le Pèlerin de l'Absolu :

Pèlerinag'e sans retour. On ne prend pas de voyag'eurs en chemin, au contraire. Il n'y a pas de wag-ons-lits ni de wag-ons-restaurants. On est absolument mal et le terminus est au delà des plus lointaines étoiles.

7. — Un soldat belge blessé m'écrit que mes livres ont fait de lui un chrétien et il me remercie. Réponse :

Cher camarade, votre lettre me touche beaucoup. C'est une sensation merveilleuse pour un pauvre écrivain d'apprendre que ses livres peuvent êtie utiles à un homme qui soulTre les pires maux, ayant lait ^généreusement le sacrifice de sa vie. L'époque est terrible. Dieu fait aujourd'hui le triage de ses amis. (Quelles que soient vos fatisfues et vos souffrances, combien votre situation est prétérable à celle de tant de vos compasi^nons qui ne savent ce qu'ils font ni pourquoi ils souffrent ! Vous êtes parfaitement et saintement béni, n'en doutez pas.

8. — Ce matin les journaux publient le premier rapport de la Commission d'enquête. Dossier, des crimes allemands. Epouvantable.

Dans l'Echo de Paris du 6 :

Ouzouer-sur-Trézèc, 3 janvier.

Aujourd'hui, dans notre rég'ion, où nous avons installé (Croix Rouge française, marquis de Vogiié) trois hôpitaux qui ont des blessés, Briare, Gien, Ouzouer-sur- Trézée, a eu lieu, à Briare, une messe solennelle de Beqniem à la mémoire des « soldats et marins morts au service de la France »,

Mgr Touchet, évêque d'Orléans, présidait la cérémonie... Inutile de vous dire qu'il n'y avait pas une place libre... Il en est ainsi dans nos campagnes (!?) depuis qualité mois. Dès que, dans une ég-lise, on chante des cantiques, tout le monde vient (i), s'entraîne « à la cadence religieuse » ; puis, à la sortie, souvent on entonne la Marseillaise, que le curé vient renforcer...

Mgr Touchet a prononcé un très remarquable discours, « très laïque » et d'une superbe envolée. A plusieurs reprises, il a parlé de Barrés (!), a cité ses articles (!!i et dans une de ses incidentes, j'ai l'etenu : « ... l'Echo de Paris qui lut, depuis ces jours de douleurs, le véritable viATiouE de la France » (!!!)

Oh ! le di^^ne et saint évoque ! L'Echo de Paris^ sans doute, ne connaît pas son bonheur de pouvoir afficher cette honteuse réclame.

9. — Cornuau prévoit comme moi les pires horreurs après la guerre et il m'envoie copie de quelques pages, en ce sens, des lettres de Mélanie qui lui ont été confiées. Mais ces pages n'ajoutent rien à ce que je sais depuis longtemps. Quand la Providence daignera-t-elle nous envoyer l'Homme qu'il faudrait pour nous débarrasser des bavards... des putains politiques ?

Menace, effrayante pour toute la France, de la réouverture prochaine du Parlement.

i3. — On commence à s'étonner de l'Angleierre qui avait promis un million de combattants et(]iii n'en a, jusqu'ici, envoyé que 200.000, nous laissant presque tout le poids de la guerre.

14. — Un tremblement de terre vient de faire en Italie trt^nte mille victimes. (Secret de Mélanie.)

i5. — Politique de Benoît XV. Il paraît que le nonce du Pape auprès de la cour de Belgique, Mgr Tacci Forcelli,aurait offert tout récemment un dîner aux autorités allemandes, «n son palais de la nonciature, à Bruxelles, chaussée de Wavre. Le festin eût été vraiment germanique si on avait bu, dans les calices volés aux églises, le sang- des soixante ou quatre-vingts prêtres belges assassinés, jusqu'à ce jour.

16. — Jeanne d'Arc et l'Allemagne, tel sera le titre de mon livre, décidément. Me voici très près de la fin.

Je ne peux me dispenser, pour la conclusion, de dire quelques mots de Luther. Lecture de son dernier historien allemand, le Père Denifle, religieux catholique fort savant,mais lourd comme toutes les montagnes de la lune, qui montre pourtant l'hérésiarque dans sa hideur de patriarche de l'ignominie allemande.

17. — Evangile du jour : Déficiente vino... Où sont les prêtres ? Où sont les évêques ? Où est le Pape?

A Jacques Maritain :

Je souffre de ne pas vous voir, mes chers filleuls. Tout devient si sombre 1 Cette guerre affreuse met en moi

une ang"oisse de tous les instants. C'est une telle vision démoniaque de la parfaite injustice! Et Benoît XV. qui pourrait faire de si grandes choses et qui se déclare neutre ! Et nos chrétiens contempteurs de la Salelte qui s'admirent eux-mêmes, se croyant héroïques ! Et toute la cavalerie de l'Abîme qui est en marche !

19. — Les pertes allemandes : i.Boo.ooo hommes en cinq mois, sans compter les malades ! Voilà ce que disent les journaux. On ne parle pas des nôtres.

Dans un an, ce sera le double ou le triple. La Républiqueet Napoléon, en ving-l ans de «uerres continuelles, n'exigèrent pas un aussi ^i^rand nombre de victimes. Ces cliitïres donnent le vertige.

A un ami qui a procuré l'argent de mes contributions

Le percepteur est payé, sans joie. J'ai toujours été persuadéque les sommes versées à cefonctionnaireétaient du pain jeté dans les lieux. Je le crois encore, et vous ne paraissezpastrèséloig-néde ce sentiment. Un jourviendra où il n'y aura plus do percepteur, ni de propriétaires, ni même de fournisseurs d'au"un g-eiire. C'est comme cela que je me représente le Paradis, où votre place est certainement marquée auprès do la mienne. iQiS nousvaudra peut-être cette rencontre bienheureuse.

21. — Les journaux sont pleins de l'histoire des dirijreables allemands qui ont été faire du dée:ât en Anj^leterre. Leurs bombes ont assassiné (iuehiucs personnes inoiîcnsives et dcLriîil çà

AU SKUU. DE l'ai'Ocai.vpse sSy

et là quelques maisons. Celte farce n'est assurément pas du goût des Anglais etne les disposera pas à la douceur.

Lettre de Philippe Raoux

J'ai reçu votre lettre du 2, je diiais votre formidable lettre, tant elle m'a fortement remué. Pour moi, très humble paiticipant à cette œuvre d'extermination, à cette guerre apocalyptique, je garde l'impression que nul ne comprend rien à ce qui se passe. Quand je vous lis, je suis éclaire. Il me semble comprendre, autant que je puis comprendre dans l'indiciblemenl mystérieux des événements.

Ainsi la victoire de la Marne, dont je ne mêlasse pas de lire le récit. Je suis stupéfait qu'on ne soit pas ébloui par le surnaturel de cette victoire, dont l'histoire ne donne aucun exemple et, plus j'apprends des faits qui l'ont précédée, plus miraculeuse elle m'apparaît... Je dis qu'humainement elle ne s'explique pas,... et même cette sorte de statu (/wodanslequel toute la campagne semble s'immobiliser. Tout cela a un caractère élrang-e. Certes, nous vaincrons, mais on oublie trop qu'il j a une expiation qui commence seulement. C'est la Colère de Dieu, l'Indignation de Dieu. Comme vous l'écriviez au frère D..., là, dans le fait des prêtres-soldats est le supplément d'iniquité à expier, l'iniquité abominable que nul n'a l'air de remarquer. J'avoue que je n'avais guère vu que ceci : Des mains que 1 Evêque consacra solennellenient pourqu'elles donna«sent!a Vie ont foil!! à leur ministère sacré et ont donné In Moi t ; mais la « Loi divine sabalternisée », là est évidemnient l'offense inouïe...

Bientôt, il y aura six mois de guerre et il me semble que la vraie guerre n'a pas commencé, H n'y a vraiment qu'à s'abaud mner en toute coniiance et tout amour à

Dieu... mais j'ai crainte que nos Chambres, si dignes d'estime, comme on sait, n'aient en gestation de bien autres moyens. Alors, toutes les calamités sont à redouter et je comprends que vous les attendiez dans la certitude absolue que vous les vei"rez avant de partir.

Au cours du Consistoire qu'il a tenu ce matin, le Pape a parlé longuement de la guerre. Après avoir déploré les massacres et son impuissance, il déclare cependant que « le plus haut devoir qui incombe au Souverain Pontife est de proclamer qu'il n'est permis à personne, pour quelque motif que ce soit, de léser la justice. » Mais il ajoute qu'il est inutile pour cela d'engager l'autorité pontificale dans le litige même des belligérants. Alors on ne voit pas du tout comment pourrait se pratiquer le haut devoir dont il est question. Benoît XV suppose un liiigc.Ov\Q\ mol. étrange ? Le sac de Home parAlaricélail-il donc un cas litigieux? Il déclare encore qu'étant le père commun de tous les fidèles il ne peut « adhérer à aucun des deux partis », ce qui veut dire (ju'un père de famille, voyant celui de ses fils qui est le i)lus fort accabler ses frères, doit susi)endre son jugement et s'abstenir de tout blâme pour un temps indéterminé.

Enfin cette phrase inouïe : « Pour ceux (]ui voient leur pati'ie occupée par Tennemi, nous comprenons fort bien combien il doit être dur de se trouver soumis au joug de rétraiiger, nu.iy

AU 3!.UIL DE l'aPOGALYPSK sBg

nous ne voudrions pas que le désir ardent de recouvrer leur indépendance, les amenât à entraver le maintien de /'ordre public !!! »

Ainsi donc, le pillage effréné, la destruction sauvage, le viol des femmes, le massacre ou la torture des vieillards et des enfants, tout cela c'est l'ordre public, l'ordre allemand, et il convient de le respecter...

Terram miseriœ et tenebrariim, iibi iimbra moriis et nuliiis ordo, sed sempiternus horror...

24. — Un secours extraordinaire m'arrive. Je peux arroser mon propriétaire.

A une dame qui se dit obsédée par mes livres

... Vous me demandez si cette guerre n'a pas éclairé les catholiques sur mon compte, si elle a mis à mes pieds le clergé, etc. Voici la réponse. Rien ne pourrait changer les cathoiiciues dont vous parlez. La guerre, loin de les éclairer, augmente leur aveuglement et je suis, plus que jamais, leur bête noire, ayant commis l'impardonnable crime de prendre au sérieux la loi divine, d'être un catholique absolu, le seul parmi tous ceux qui parlent ou qui écrivent. Cela ne me sera jamais pardonné. Le châtiment est facile. Défense d'acheter mes livres, (lél'ense de les lire et d'eu parler. On sait l'auteur pauvre. Quelle victoire si on pouvait le faire mourir de misère I La conspiration du silence. C'est un immense honneur pour moi d'être traité exactement comme Notre Dame de la Salelle dont il est si recommandé de ne tenir

aucun compte. L'ellet de ce châliment estnalurellement la misère, surtout aujourd'hui...

Vous avez raison de penser que la Salette est inconnue. A qui la faute, sinon au clergé qui l'a si criminellement écartée et calomniée depuis soixante-huit ans ? Le prôtre qui vous a dit du mal de ÎMélanie est un misérable. A supposer qu'il ne soit qu'un imbécile, ce qui est possible, il a fait tout de même l'œuvre du démon eu ch(M-chant à empoisonner votre âme et il s'est mis en grand danger. Pie X, qui était un saint à miracles, vénérait profondément Mélanie. Je me suis clVorcé de de la faire connaître. Mes livres vous diront ce qu'il faut penser de celte créature extraordinaire dont les plus bas soutaniers osent parler avec une insolence qui fait frémir.

Je vous envoie un exemplaire du Pèlerin de l' Absolu, mou dernier livre. Je vous recommande l'article qui commence à la page 227. C'est une préface exclue d'une récente édition du Désespéré pour des raisons de boutique. (>eUe lecture vous en apprendra bea'.icoup plus sur ma personne que ne ferait une longue leltre. Quand vous connaîtrez tous mes livres dont plusieurs sont le récit direct ou indirect de ma vie, vous serez peut-être étonnée qu'un homme ait pu être désig-né nour une existence aussi efl'ro^'able. Si notre correspondance continue, je vous expliquerai cela. Je vous dirai aussi ce que je pense de Loui'des et de plusieurs autres choses.

En attendant, je vous affirme que vous vous trompez vous-même crucllenient et que vous vous privez des secours les plus précieux en. ne communiant que « rarement ». Moi je communie tous les jours, non parce que j'ai plus de piélé qu'un autre, mais

parce que Dieu l'cxijje et que c'est un précepte formel, quoi que puissent

dire vos prêtres. Le pain quotidien que vous avez le devoir de demander, n'est pas celui que vendent les boulang-ers; c'est le Corps du Christ, et si vous le demandez, pourquoi ne le mang"ez-vous pas ? Tout ce qui vous afflige disparaîtrait et vos prières deviendraient efficaces. Sans la communion quotidienne, il y a longtemps que je serais mort...

27. — Visite à HenriBoutet.il habite, à Bourgla-Reine, derrière le hideux temple protestant, une petite maison aimable séparée de son atelier par un jardinet où poussent, à leur fantaisie, les plantes les moins exotiques. Impression de se trouver, en compagnie de Balzac, chez un vieil artiste d'autrefois, d'il y a soixante ans. Bonhomie, finesse, talent et pauvreté. Ces exemplaires sont devenus rares. On ne peut les regarder en face qu'en tournant irrespectueusement le dos à tout un siècle.

[On s'étonnera, un jour, du déluge de livres ineptes que la guerre aura fait éclore. Brochures monochromes et monocordes où triomphent les lieux communs nouveaux, déjà innombrables, dont notre malheureuselangueestaffiigée depuis dix-huit mois. Quel rafraîchissement de rencontrer enfin un livre très simple, très humble: Le Cœur de Paris, par Henri Boutet; livre de com-])assion douloureuse écrit par cet artiste au cœur déchiré, où apparaît une âme d'enfant de qui les Allemands auraient coupé les deux mains,

aCa AU SELiL DE l'apocalypse

liélas ! mais si française et si généreuse qu'il n'est pas possible de le lire sans émotion ! — Grès éditeur. Février 1916.J

Les prctres-soldats. Le curé de Ponsault-Combault (Seine-et-Marne) s'était enrôlé dans les aumôniers militaires d'Albert de Mun et il allait partir lorsque la vag-ue allemande est venue menacer les forts de Paris, Sa place devenant plus utile au milieu de ses paroissiens, il y est resté. Mais le 4 décembre, il a été versé, à sa ffrande Joie, dans le service armé. Voici ce qu'il écrit :

Le prêtre sous la capote du soldat, menant la même vie, connaissant les mêmes fatigues, sujet aux mêmes dang-ers, se trouve dans la meilleure situation pour réchauffer les cœurs, soutenir les esprits ot exercer son ministère. Mais l'incorporation se lait bien attendre. Le sol ici me brûle les pieds. Songez que tous mes paroisiens sont partis, la majorité dans les tranchées. Et moi, à trente-trois ans, Je reste là avec les Jemmes et les injir mes \... ie SUIS entraîné aux exercices physiques, ayant toujours dirig^é des sciétés de gymnastique. Je suis bon tireur, etc.

Les bons patriotes de la Lanterne ou de la Guerre sociale doivent admirer les prêtres de cette sorte. Ils sauront les récompenser en temps utile.

28, — A Termier :

Puisque vous priez pour moi, souvenez-vous de de-

mander à Dieu qu'il me donne la lumière qui semble aujourd'-hui refusée à tout le monde. Domine fac ut videam. C'est la prière de raveu£;'le de Jéricho, ma prière habituelle depuis trente-cinqans. Quand je mourrai ce sera probablement ma dernière parole. Jamais il n'y eut autant d'aveuç'les. Il su ("Ht de jeter les yeux sur un journal. C'est déconcertant et abrutissant.

Vous avez vu décerner la plus haute g-loire aux petitsfils de Garibaldi dont on nous assomme depuis deux semaines, ignoble flag-ornerie à l'adresse de la renég'ate Italie, fière d'avoir vu le héros de la racaille franc ■ maçonnique faire marcher Napoléon III comme un pantin, en 1869. Vous voyez nos catholiques représentés par VEcho de Paris contempteurs et blasphémateurs de la Salette, si contents d'eux-mêmes, si sûrs de la bénédiction divine ! Vous voyez enfin et surtout Benoît XV se déclarant neutre, pendant qu'on massacre ses enfants par centaines de mille et croyant à la politique, sans avoir même la pensée d'user des armes redoutables qu'il possède !

Moi, cher ami, je suis toujours au même point. Sachant que ce qui se passe n'est qu'un lever de rideau, j'attends le vrai drame, j'attends Quelqu'un. Ce quelqu'un existe certainement, dans la plus impénétrable obscurité. Il est ici ou là, très loin ou très près. Nous lui avons peut-être serré la main, sans savoir. Quand il entrera en scène, il tombera de tous les yeux une prodigieuse quantité d'écaillés et il y aura une énorme clameur dans le monde. Tel est le spectacle qui nous est promis, mon cher Termier, et j'espère bien être au premier rang-, ayant payé fort cher ma place et celles de plusieurs autres

2f)4 AU SEI IL DE l'apocalypse

Février

2. — Voici ce que, pour mon élonnement ci ma joie, vient d'écrire un catholique au sujet de la neutralité de Benoît XV :

Lorsfjiie le doux pasteur A bel fut assailli par le sauvage Caïn, lorsque le sang- du premier assassinat eut rougi la U'rre et crié vers le ciel, Adam ne dit pas : « Je suis le père commun. C'est

pourquoi je resterai neutre, me bornant à faire des voeux pour que la paix se rétablisse entre mes enfants. » 11 maudit le meurtrier, Kve le maudit elle-même. Sous cette double ré})rob ilion raïeul de tous les hommes de proie, des Nemrod, dcis Attila, des Timour, des Guillaume, (]aïn l'excammunié s'enfonça dans les ténèbres de son exil.

— Saint Père, supplient non seulement des milliers de voix humaines : voix de femmes souillées, d'enfants massacrés, de prêtres torturés; mais voix des pierres et des cloches, voix de Louvain, de Malines, de Termonde et de Reims ; Saint Père, ce n'est pas de votre neutralité que la leligion a besoin ! Il fut dos papes qui, tel le magnanime Grégoire VII, avaient pris pour devise : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité. » Ceux là n'auraient pas hésité, selon la formule des deux Komes, à « dire le Droit ». Pour peu que vous daigniez le chercher, vous le trouverez, Saint Père ! Et nous, vos fils d« Belgique et de France, nous sommes sans crainte sur U jug-ement que, rendu au devoir de votre charg-e, vous promulg-uerez alors avec une souveraine autorité.

A la dame obsédée

... II se trouve, et cela est une espèce de prodig-e,que

AU SEUIL DE l'apOCAI.YPSK 265

VOUS pensez ou que vous sentez exai-teraent comme mol sur toutes choses. Exemple : Je n'ai plus à vous parler de Lourdes, puisque, du premier coup, avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la

bouche, vous me donnez à entendre que c'est lemercantilisme abominable pratiqué en ce lieu qui vous révolte, au point, me dites-vous, de ne pouvoir y réciter un Ave Maria. Mol je me sens capable de la Salutation Ang'élique n'importe où, mais il me semble qu'à Lourdes cette prière sortirait de moi comme une bombe incendiaire contre les boutiques infâmes. Je n'ai donc jamais voulu y aller et je ne suis pas près d'y consentir. Pour ce qui est des miracles, j'ai déjà dcmflndé ceci : Un chrétien plein de santé faisant le pèli^rinag-e de Lourdes pour demander le bienfait de la maladie et revenant avec joie, lépreux ou paralytique. Voilà le miracle que je voudrais voir, les autres ne m'intéressent pas.

J'ai pensé, bien souvent, que les infirmes innombrables guéris par Notre Seig'ueur ont dû être dans la foule qui demandait avec rag-e son crucifiement : Méditez cela ot il vous viendra peut-être sur Lourdes une idée de plus, en considérant que les miraculés ou prétendus mix'aculés sont très probablement les pires ennemis de Notre Dame de la Salette qui a'avait que ses Larmes à leur proposer. Vous devez bien me comprendre, puisque vous sentez « avec une indig-nation folle » Tinjustice. Mais alors il faudrait réserver une partie du trésor de cette indig-nation pour vous-même qui osez écrire, à moi ! que la communion quotidienne est bonne seulement pour les autres, parce que vous êtes trop « indigne ». Un peu de bon sens, je vous en prie. Que penseriez-vous d'un soldat sur le front qui dirait à son capitaine : « Je refuse de vous obéir, parce que je suis trop indigne de me battre ».

Pour ce qui est de la souffrance que vous ne comprenez pas, j'espère que Dieu vous la fera comprendre en vous mettant au fond du cœur celte vérité certaine qu'il V a des créatures à son

imag-e qui souflrent pour vous, qui portent voire fardeau. Cela, je vous le dis avec la certitude infinie de mon expérience personnelle. « Chaque fois qu'on jouit dans son corps ou dans son âme, // y a qaeUjunn qui paie. » Vous trouverez cela dans le Pèlerin de l'Absolu et ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Parmi mes livres, il j ai le Sang du Pauvre, où je ne cesse de le dire. C'est un livre auquel je tiens beaucoup. Mais, au fond, qu'importe celui-là ou un autre? J'ai toujours écrit la même chose et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

Je ne crains de vous aucune incompréhension, depuis que je sais votre mécontentement de m'entendre appeler « g-rand pamphlétaire et puissant écrivain ». Cela m'encourag'e à vous envoyer un livre qui serait certainement condamné par l'abbé Bethléem. (Je m'accuse.) Sans être autrement surprise de mon toupet, vous remarquerez, une fois de plus, la virtuosité avec laquelle je passe du cantique à l'cng-ueulement le plus carabiné, quand il s'ag'it de démolir un personnag'e crapuleux. "Vous remarquerez surtout, j'insiste sur ce point, que je dis toujours les mômes choses, dans une lang-ue ou dans une autre, quoi qu'on en puisse penser et quelles que puissent être les conséquences, ayant uniquement en vue la gloire de Dieu, qui est tout le secret de ma douloureuse vie.

« Qu'est-ce que vous me voulez? « avez-vous crié dans votre ang-oisse. « C'est toi que je veux », dit l'Esprit- Saint, « et c'est parce que je te veux que je t'ai envoyé ce pauvre qui a reçu de moi le pouvoir de réveiller quelques âmes... »

AU SEUIL niï L \iMCALYP3E

4. — Vu Léon Bonhomme. Il vit à Saint-Denis, dans un milieu fort hostile à la religion. Il m'a parlé de Benoit XV dont la conduite obscure et timide scandalise tant de chrétiens. Il a été témoin, dans son entourag-e, du triomphe des impies disant : « Le voilà, votre pape ! Il est neutre, c'est-à-dire avec le plus fort. » Que répondre à ces misérables? Je crois que le démon ne pourrait pas susciter un hérésiarque aussi funeste que ce pontife.

6. — Fin de Jeanne cVArc et V Allemagne. Dieu seul peut savoir ce que ce livre m'a coûté.

A un ami qui m'a envoyé de l'arg-ent pour que je puisse, à l'occasion du mardi gras, « déguiser ma pensée, ce qui serait la source de ma fortune » :

Déguiser ma pensée ! dites-vous. Je ne fais que cela, depuis long'temps, puisque j'ai réussi à faire croirequ(5 je suis un monstre de violence, alors que le contraire est précisément mon cas. Cependant je n'ai pas faitfortuno. A l'occasion du mardi gras, je peux essayer encore pour vous être agréable. Mais j'ai une tête si extraordinaii e qu'elle fait éclater tous les masques nouveaux qui peuvent se trouver dans le commerce. C'est décourag-eant.

A Philippe Raoux

Vous me parlez de l'étonnement que vous donne l'incompréhensible victoire de la Marne et l'immobilité surprenante qui a suivi. Voici ce que m'écrivait un

catholique hollandais : « N'est-cepas satanique au plus haut degré cette presque immobilité de six peuples armés, bouillants de haine, enrag-és et grinçant des dents, désirant furieusement s'exltriuiner et ne pouvant pas. Dieu châtie les peuples par le moyen du Démon et être puni par Satan, comme instrument de Dieu, n'est-ce pas l'enfer lui-même ? »

Noussommes danscette situation étrang'e de ne pouvoir rien entreprendre de décisif avant le triomphe russe. Et alors !.. L'Allemag-ne réduite au désespoir, ce sera ce que j'ai nommé la guerre inféi/ra/e, c'est-cà-dire d'extermination. On a peine à concevoir une telle horreur. Pourtant, cette parfaite abomination serait-elle autre chose qu'un lever de rideau ? Il me semble que le vrai drame apocalyptique se précisera ainsi : Le monstre allemand définitivement abattu et tous les peuples se précipitant à la curée, chacun voulant avoir le plus gros morceau de la charog-ne Dites-vous, mon cher Philippe, que nous sommes nés pour voir ces choses.

Pour ce qui rej^aido la France en particulier, vous avez pu remarquer aussi bien que moi la scandaleuse et inepteapothéose de la progéniture de Garibaldi dont on nous embête depuis des semaines. Garibaldi le héros des Log"es et des sociétés occultes, en haine du christianisme ! Que pensez-vous de ce signe ?

Notre Dame de Compassion pleure toujours sur sa Montagne, plus oubliée, plus mépriséeque jamais. (Juel compte à rég-ler ! Avec cela on prescrit des prières « pour la paix » ! Oui, des prières dans le mépris des Larmes de la Mère de Dieu, des prières dans la Désobéissance et la Neutralité ! On verra ce que cela donne.

DfMicace imprimée ào. Jeanne d'Arc cl C Allemagne :

AU SEUIL DE l'apocalypse 20g

A THÉRÈSE BROU DU LYS

arrière petite-nièce de Jeanne d'Arc

Ce livre, ma cIuM-e enfant, a été écrit pour vous. Il vous rappellera, chaque jour, que vous avez le devoir de devenir une sainte et — si Dieu l'exif^e — une martyre, à l'exemple de votre parente merveilleuse qui donna sa vie pour sauver la F'rance.

Vous avez l'honneur et le privilèg-e incomparables de celte ascendance qui fait de vous beaucoup plus qu'une princesse, en vous imposant l'obligation de la plus haute vertu.

Dieu premier servi ! répondait Jeanne d'Arc à ses accusateurs. Ces trois mots auraient pu être sa devise. Failes-en la vôtre, ma chère Thérèse, et soyez ainsi son héritière.

i3. — Reçu le Carrière délia Sera de Milan. Un article marqué de roug-e sig-nale celte absurdité de prescrire des prières pour la paix, alors que chacun ne peut prier que pour la victoire.

Il y aurait à faire cette réponse. Des prières])ourla paix supposent naturellement la guerre. Or, il rCy a pas de guerre. Il y a en Belgique, en France et ailleurs, une invasion formidable de brigands et d'animaux féroces, ce qui est tout à fait différent. Il ne peut donc pas être question de paix. Il s'agit uniquement de se défendre en exterminant les malfaiteurs et les dévorants par tous les moyens possibles. Comment le Pape ne

comprend- t~il pas une chose aussi simple ? Il se trompe infailliblemenl, c'est sûr. C'est la justice qu'il faut demander. Je crois môme qu'il faudrait prier pour Benoît XV qui ne fait pas son devoir de père de famille, lequel serait, comme je l'ai déjà dit, de condamner avec la plus grande énergie ceux de ses fils qui abusent de leur force pour écraser les plus faibles. Les évêques allemands ou autrichiens qui bénissent les assassins et les incendiaires devraient être frappés inexorablement par lui. Cela est indiqué par le plus élémentaire bon sens.

ili. — Paroles de prêtre citées avec admiration par le Journal :

Eh bien ! puisque la miséricorde divine n'a pas voulu empêcher de tels massacres, je suis heureux, je ^oils le dis sincèrement, qu'il m'ait été permis (l) de prendre ma part de l'épreuve. Mes forces, ce n'est pas un ji;»Tand cadeau que j'ai pu offrir à la patrie. Je suis un piètre tireur, je l'avoue, et si on m'a fait serg-ent ce n'est pas que j'aie eu l'occasion de rendre de bien précieux services.

Riais, au moins, j'aurai fait mon devoir (\) Oui, moi, minisire du Dieu de paix, je me félicite chaque jour d'avoir fuit la guerre comme tout le monde... Je m'en serais voulu de restera prier (II!) pendant que les autres combattaient.

Voici, tîous dit-on, ce que pensent la mojrure partie des Américains, à l'exception de ceux d'origine boche.

AU SEUIL DS L APOCALYPSE f] l

Le Kaiser insensé nevdimcraipas.ha. sagesse du monde soutient les alliés. Guillaume se croit un homme supérieur, mais le

diable lui expliquera un jour qu'il n'est qu'un instrument supérieur du mal.

Me souvenant de la Sagesse de Dieu, je pense que le Diable n'accordera au Kaiser aucune supériorité, même comme instrument. Il faut être américain pour voir en Guillaume autre chose qu'un sanglant imbécile.

i5. — Du lieutenant-colonel Roussel :

Ce qui est intéressant, c'est le cynisme avec lequel les Tudesques non seulement avouent, mais cherchent à justifier les atrocités iju'ils multiplient contre les localités sans dcCense et les populations opprimées par eux. Un article de la Gazette de Cologne sig-né par un certain \Valter Bloem est, à cet ég-ard, un monument de monstrueuse inconscience : « Nous avons, dit-il, pris pour principe que la faute d'un seul doit être expiée par la collectivité tout entière à laquelle il appartient. »

La faute ? Quelle faute ? Peut-on qualifier ainsi l'acte par lequel un patriote cherche à servir son pays ou simplement à protéger son foyer ? « Si les co'pables ne peuvent être désig-nés», écrit encore le herr Bloem, (t les innocents doivent payer à leur place. Chaque fois qu'un villag'e est mis à feu, chaque fois que des otag'es sont exécutés, chaque fois que les habitants d'une commune sont décimés, ce sont là moins des actes de veug'eance que des avertissements pour les pays uou occupés, »

Il s'agit donc, pour les Allemands, de semer la terreur sur leur passag-e. C'est évidemment un système, mais qui met ceu.v qui l'emploient au baa do i'humanilé

il lég-itime toutes les vengeances au jour certain de la liquidation.

Au reste, le farouche rédacteur paraît oublier, à moins qu'il ne Tigcnore, qu'en 181 3 le roi de Prusse Frédéric- Guillaume m avait publié un rescrit ordonnant à tous les habitants de son royaume, appelés ou non sous les armes, de courir sas aux soldats de Napoléon. Ce qui, il y a un siècle, était considéré par les Prussiens comme une œuvre pie deviendrait donc un crime quand on le retourne contre eux ? Et encore est-il bien sûr que leurs actes de banditisme aient toujours eu pour excuse, si tant est qu'il puisse y en avoir une, quelque levée de boucliers de civils isolés ?

La vérité est que les Allemands font une guerreatroce, comme on n'a jamais connu la paredle depuis l'invasion des Barbares. Et ils auront beau lui chercher des justifications impossibles, ils ne nous empocheront pas de nous en souvenir quand sonnera l'heure de la justice et du châtiment.

A Félix Raug-el

Nous venons de recevoir avec une joie extrême votre portrait, qui nous donne une idée assez avantageuse de votre physique de combattant. Je n'irai pas jusqu'à dire que vous êtes d'une beauté irrésistible, mais je vois que l'existence de mulot ne vous a nullement déprimé et c'estdéjà beaucoup pourun lion-terrier momentanément privé de crinière. En retour de cette image précieuse, je vous expédie, avec cette lettre, le Pèlerin de l'Absolu.

...Oui, vous lesrossez peu à peu (les Boches), je le sais bien, et je sais aussi qu'on finira par les « avoir » tout à fait. Mais, en attbndant, ils continuentleurs ordures et leurs infamies, et c'est extrêmement dura penser. Le pape « Relig-io depopulata », le pape neutre eng-age

los écrasés, les brûlés, les détroussés, les violés de Belgique et de France à respecter a l'ordre public », c'està-dire à se montrer obéissants et affables envers les assassins. Ah! il faut avoir la foi chevillée ! Avec cela, il prescrit des prières pour la paix. La paix avec des cochons enrag-és 1 Que verrons-nous encore? Impossible de vous dire tout ce que je pense dans une lettre que le premier venu pourra lire. Mais vous devinez facilement ce qui peut bouillonner dans l'âme d'un chrétien qui a écrit Celle qui pleure. Ce qui .se passe depuis six mois n'est qu'un prélude. Le vrai drame apocalyptique n'a pas commencé. C'est ce que dirait Mélanie si elle vivait encore. Il a plu à Dieu de nous faire naître pour en être les spectateurs et nous n'avons pas mieux à faire que de le vouloir, en le bénissant pour ce privilège. Nunc dimiilis... Sursum corda.

« Jeanne d'Arc mit uns I » Dans une église de Longwy une statue de Jeanne d'Arc avait échappé an i)ombardement. Les Boches grattèrent l'insciiption gravée sur le socle et la remplacèrent par celle-ci, en allemand :

La Pucelle d'Orléans a toujours été l'adversaire des Ang'lais. Les Français combattent aujourd'hui aux côtés des Anglais. Jeanne d'Arc ne peut être avec les Français. Elle est avec nous.

17. — A Jeanne Boussac. Je lui écris ce que j'ai déjà écrit à plusieurs autres, sur mon livre, sur le Pape que je nomme Pilate XV, sur la continuation du mépris de la Salette, sur l'apothéose consécutive décernée aux Garibaldi et la

certitude d'une persécution carabinée après la victoire — peut-être avant.

Je commence à me lasser furieusement de toujours écrire les mêmes choses.

i8. — Il n'est parlé dans les journaux que du projet de Guillaume d'un blocus maritime de TAngleterre par les sous-marins allemands qui torpilleraient et couleraient non seulement les navires ang-lais, mais tous les neutres, sans aucun égard aux vies humaines.

21. — Quatre-vingt-six millions d'Allemands et cent trente millions d'esclaves. Voici ce qu'écrivait un de leurs oracles dans le volume intitul.'^ Grossdeatschland und Mitteleiiropa urn das Jalir jgâo (Thorman, à Berlin), page 48 >

Dans un espace d'années qui sera court, nous devons voir ceci : Le drapeau g-ermauique abritera 86 millions d'AllemanrIs et ceux-ci gouverneront un teri'itoinî peuplé de i30 millions d'Européens. Sur ce vaste territoire, seuls les Allemands exerceront des droits politiques ; seuls ils serviront dans la marine et dans l'armée; seuls ils pourront acquérir la terre. Ils seront alors, comme au moyeu âg-e, un peuple de maîtres condescendant simplement à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les peuples soumis à leur domination.

23. — Quelques extraits des instructions officielles données aux officiers allemands, manuel publié par le grand état-major de Berlin. Ce manuel veut, avant tout, prémunir les officiers

AU SKUIL DE l'aPOCALYPSB 2-5

contre la sensibilité excessive qu'ils pourraient avoir :

— La seule véritable humanité consiste souvent dans l'application brutale de certaines sévérités.

— L'emploi brutal de moyens de défense (?) et d'intimidation nécessaires contre les habitants est non seulement un droit, mais même un devoir pour le commandant de l'armée.

— Peut on tuer les prisonniers de g-uerre ? Piéponse- Cela n'est pas beau, mais quelquefois cela peut être

COMMODE

— Peut on se servir de sicaires et d'incendiaires ? Réponse : Cela n'est pas très convenable (ansto en diff), mais la loi de la guerre n'est pas délicate {empjindlich).

— Il ne faut pas permettre aux vieillards, aux femmes et aux enfants de quitter une ville avant le bombardement, car leur présence constitue un grand avan; tag-e.

— Une guerre conduite avec énerg-ie ne peut être dirig'ée simplement contre les combattants de l'Elat ennemi et les positions qu'ils occupent : elle doit aussi détruire toutes les ressources intellectuelles et matérielles de cet Etat.

Modifiez un peu la rédaction et vous aurez, en images, le programme complet de la guerre future contre l'Eg-lise dont cette guerre infâme ne paraît être que la préfiguration.

24. — Une personne merveilleuse, apprenant que mon livre ne peut être édité bénévolement, se charge de tous les frais. C'est Georges Grès qui sera l'éditeur.

2"]^ AV SKtJIL DK l'a['OCALYK"^S

27. — Bienheureuse nouvelle. Nous apprenons le retour prochain des van der Meer, mon cher Pierre ayant obtenu une situation de correspondant à Paris d'un grand journal hollandais.

Mars.

1er. — Deux dédicaces à mon ami Charles Grolleau :

Le Sang du Pauvre. — On m'a souvent traité de scatalogue. Gela fait partie de ma lég-ende. Que ne dirait-on pas si j'avais écrit le « Sang du riche » ?

Le Pèlerin de r Absolu. — Faut-il vous l'avouer ? Je suis le héros d'un de mes contes. CemalheureuY ne partait jamais parce qu'il ratait tous les trains. Tel est mon cas. Je suis un pèlerin de ce genre.

A Gornuau

... Vous allez vous trouvez en présence d'un cas exlraordioaire. Unelectrice est cong-estionnée d'enthousiasme. Ses lettres sont inouïes. Exemples : « Votre pensée m'étouffe positivement...

Qu'est-ce que vous me voulez ?... Qu'est-ce que vous me voulez?... Qu'est-ce que vous me voulez?... Regarde-le hien.C'osl le Pèlerin de l'Absolu ! il s'impose à toi, que tu le veuilles ou non, il est sur ton âme comme un formidable bloc de granit. Il est lourd à porter, très lourd ! Et cependant, mon Dieu, faites que ne passe pas, comme tant d'autres, cette admiration qui me rapproche de vous ! »

Que pensez-vous d'une âme que Dieu pourchasse avec une telle violence et que ilois-je penser do l'honneur

prodig'ieux qu'il m'a fait à moi-même, m'ayant désig-né pour èlre le chien courant qui l'a réduite aux abois ?

Les Pétroleurs. Récit d'un infirmier

Du front d'Argonne, i*' mars.

Les Allemands viennent de se sig-naler par un nouvel acte de férocité criminelle par où ils se surpassent eux-mêmes. Peut-on imag-iner un attentat plus lâche et plus cruel que celui qu'un récent communiqué a annoncé en ces termes : Au bois de Mnlancourt, entre Argonne et Meuse, l'ennemi a aspergé avec du liquide en- Jlammé une de nos tranchées avancées qui, en conséquence, a dû être abandonnée. Les occupants ont été grièvement brûlés.

... C'était hier soir, à la tombée de la nuit. Rien ne laissait prévoir une attaque des Boches. Soudain un de nos camarades

s'écria : « Tiens ! mais qu'est-ce qui tombe donc?On dirait du pétrole. » Incrédules d'abord, il fallut se rendre à l'évidence. Ce liquide qui nous arrivait était bien du pétrole. Les Boches nous le lançaient soit à l'aide de pompes à incendie volées dans quelque villag"e, soit avec des appareils spéciaux. Le .sous-lieutenant qui nous commandait fit aussitôt éteindre toutes les pipes. Précaution inutile, car quelques secondes s'étaient à peine écoulées que les grenades incendiaires commençaient à pleuvoir. La tranchée s'en- Hamma en quelques instants. Pour achever leur œuvre barbare, les bandits profitant de notre désarroi, n'hésitèrent pas à s'approcher de la tranchée et à y jeter des torches allumées. Aucun de nous n'échappa à ce torrent de feu. Nos vêtements ruisselaient de pétrole. Nous fûmes bientôt environnés de flammes et forcés d'abandonner notre puillion. Nous nous sommes donc repliés.

978 AU SBOIL DE l'aPOGAI.YPSK

Mais, du moins, nous avons attendu nos camarades de seconde lii>ne dont l'ardeur était décuplée par le désir de nous veng-er. Les pétroleurs expièrent durement leur forfait.

5. — Le paquetage de combat. Péroraison d'une homélie du kaiser à l'issue du service religieux dans une église de Pologne 1

L'avantage que nous avons sur nos ennemis, c'estque ceux-ci n'ont pas de mot de ralliement. Ils ne savent pas pour({uoi ils combattent ; ils ig-norent pourquoi ils se font tuer. Ils portent sur leurs épaules le lourd sac d'une mauvaise conscience, car ils ont attaqué un peuple amoureux de la paix, tandis que nous, nous marchons contre l'ennemi avec le paquetage de combat qu'est une conscience pure !

Je ne sais ce que l'imbécile entend par une conscience pure, mais la sienne est morte et puante, certainement.

6. — Entendu ce mot d'une femme dont le mari est sur le front et fort exposé : « Heureusement le hasard le protège 1 »

7. — Quand on ne mange pas Dieu, on doit s'attendre à élre mangé par les chiens. C'est l'avenir de la France apostate.

10. — Encore les])rctres-soldals. Un curé capitaine dC artillerie. Article publié incroyable-

AU SBUII. DE L APCCAI.TF3 2^^

ment par la Croix, pour l'édification ùù ses lecteurs. C'est une lettre :

... Il s'ag'issait de reprendre un point que nous ne pouvions pas voir, mais qui avait une grande importance. Ça marchait mal. Tout à coup, une batterie de 76 arrive à toute allure, commandée par un grand diable de capitaine, un colosse mal équarri rasé à l'américaine et qui n'a pas Pair commode.

! Il grimpe sur un arbre, y reste trois minutes et redescend. « Pointeurs à moi. » Il indique le point de repère, donne la dérive : « Par trois fauché, correcteur 22, a.500, 2.550, 2.600, 2.650 », et s'écrie : Ça y est, iU vont nous f. .. la paix maintenant ».

i Et de fait, les deux batteries allemandes se sont tues.. La batterie française réatlelée est revenue sur la route. Les chevaux sont rapidement dételés, les artilleurs se brossent dans une g-range en ruines. Que vont-ils faire ?... Sur quelques caisses de cartouches vides, on a mis une pierre et le capitaine de tout à l'heure. ..va dire sa messe. Ce capitaine est un curé. Il s'habille en cinq secs, et

il a une drôle de louche, ce curé. . . E^ nen n'y manque, à la messe. 11 y a un sermon et quel sermop * Ce n'est pas un « curé » qui parle^ c'est un « poih .■« qui parle à d'autres « poilus »... -'^■^■

Vous dire l'impression de cette messe... la vue le ce curé qui bénit, alors qu'une demi-heure auparavant, sur son ordre de capitaine, sous la mitraille de ses canons, plus d'une centaine d'artilleurs ennemis sont parlis ad patres, ça, je ne peux pas...

0» remarquera que le motcuré est ici employé à la place du mot prêtre , qui eût été g-ênant, même iDoiir les lecteurs de la Croix. Gela dit, je

ne reparlerai plus des prêtres-soldats. J'en ai tout à fait assez.

12. — Un confrère que je ne connais pas, Emile Fabre, membre d'un Comité de prévoyance pour les artistes, a pensé à moi, qui ne demandais rien, et me fait tenir une somme.

i4- — Belle séance de musique chez nous. Trio de Franck exécuté par Madeleine, Vines et le violoncelliste argentin Oiivarès. Je suis extrêmement fier de ma petite Madeleine devenue, en si peu d'années, une véritable artiste, capable d'étonner ses maîtres.

20. — Triomphe russe. Capiliilalion de Przemysl. J'aimerais mieux celle de Thorn ou de Kœnig-sberg-.

21. — Des zeppelins ont survolé Paris, la nuit dernière, sans succès. Les assassins n'ont pu blesser que peu de personnes et les dégâts matériels peu importants n'ont étéconstatés que dans la

banlieue nord, à Levai lois, Asnières, Courbevoie, etc. Mais l'émotion a été vive à Montmartre. IVemier avertissement.

Ma Jeanne d'Arc et l'Allemagne s'imprime avec rapidité. Préparé une petite légende pour être lue sur la bande Vient de para-Ure :

On sait que les Allemands ont entrepris récemment d'annexer Jeanne d'Arc par le moyen de ce raisonuemenl balourd qui leur va si bien : «Jeanne d'Arc ayant

An SKUIL DE L APOCALYPSE

été l'ennemie des Ang-lais, doit être avec nous. » Le beau livre de Léon Bloy est une réponse accablante à celte insolence de Boches.

22. — On m'apprend que, chez un libraire de province, ceci a été vu : Mon livre Celle qui pleure et tout autour de cet exemplaire unique, un groupe de brochures intitulées : A celles qui pleurent (pour lire pendant la guerre), par l'abbé Gamber (?) N'est-ce pas admirable? Il est évident que l'abbé, auteur Je cette petite bondieuserie probablement éd i fiante et sentimentale, a lu au moins la couverture de mon livre et qu'il a voulu, en reclijiant à sa manière, le titre volé, faire plus fort et me casser les reins. J'y suis habitué, étant un des auteurs contemporains les plus utilisés. On ne me nomme pas, bien entendu, mais on m'utilise. J'ai lu au moins deux livres où des pages entières de moi étaient reproduites sans guillemets ni références d'aucune sorte. Dans les loisirs de ma tranchée de 68 ans, je trouve cela plutôt comique.

23. — A une dame... japonaise que j'intéresse passionnément :

... Pour vous répondre avec l'autorllé convenable, il faudrait être votre directeur de conscience. Je le .sais. Cependant je vais essayer. Pour parler i Lilement à une femme de votre sorte, il me semble qu'il f;. ut commencer par mettre de côté toute humilité verbale, conime un

àne qui se débarrasserait de son harnais pour trotter plus joye'Jsement.

Donc vous avez été amoureuse de moi, d'abord, — ce qui ne m'étonne pas le moins du monde, étant de ceux qu'il faut aimer éperdument ou exécrer; — puis, à cause de moi, dites-vous, vous avez aimé Notre Dame de la Salette. Et,avec un manque de profondeur qui m'afflige, vous déclarez que « cela ne ressemble guère à une attirance surnaturelle ». Ou 'est-ce qu'il vous faut alors ? Il y a une dizaine d'années, un jeune homme que je ne connaissais pas m'écrivit des lettres assez curieuses, se disant une vieille tille que mes livres consolaient et j'y fus pris quelque temps. Me souvenant de cette aventure, je me demande en relisant votre lettre, si vous ne seriez pas une petite fille.

Exemple. Vous me parlez de Renan qui fut votre « apôtre », parce que vous trouviez son livre «bien écrit » !

Je suis trop g-énéreux pour insister, mais à l'avenir je vous prie de ne plus mentionner l'individu. J'ai l'estomac solide et je peux supporter bien des ordures, mais ce nom là, sur du papier, non, c'est au-dessus de mes forces.

Un prêtre pieux et d'une intellig-ence évidemment supérieure vous a dit que vous étiez « une fille aimée de Notre Dame de la

Saletle et que votre amour pour elle était un sig'ne de prédestination », ce qui est tout à fait incontestable. Là-dessus vous vous récriez comme une petite pensionnaire à qui les bonnes sœurs auraient enseigné ce qu'elles nomment si bêtement l'humilité et vous me racontez un tas d'horreurs ou de niaiseries pour me prouver que vous êtes indigne de tout. Je suis un trop vieux renard pour donner dans ces sottises et je maintiens absolument que vous êtes une prédestinée. Je le sais et je le vois. Ah ! çà, croyez-vous donc que

U SEUIL DE L /IPOCALYPSK

Dieu est mobilisable etque sa G race dépend de nos actes? Dix mille ans avant votre naissance, il était connu de Lui que vous aimeriez sa Mère douloureuse. Vous avez été faite pour ça et le reste n'est rien.

Vous me dites, au clair de la lune, que vous avez tout commis — ô présomptueuse ! — et que vous avez eu toutes les curiosités. Si c'était vrai, ce que je n'ose espérer, vous seriez avec le Bon Larron et Marie-Madelein» qui furent les premiers élus. Jésus chérit les pécheurs et déteste les honnêtes gens. Remplissez-vous de cette pensée raille fols plus fortifiante que tous les bavardages des livres de piété.

Le rellg-leux dont vous me parlez comme d'un saint me paraît vous avoir été envoyé par le diable. Quand on me parle d'un saint, je demande tout de suite oîi sont ses miracles. Or le miracle de celui-ci a été de vous exposer au désespoir et tout l'ellort de son zèle a élé le conseil assassin de ne communier q\i' une fois par an et de prier le moins possible. Je comprends t^u'après cela vous vous sojiez crue damnée...

Trouvé dans une lettre de Mélanie

Il faut que les grands soient abaissés et que les petits deviennent plus petits.

29. — Mot recueilli : « Barrés est le littérateur du territoire. »

3i. — Toutes nos pensées vont à nos cliers filleuls de Hollande que nous pouvons voir venir d'un moment à l'autre. Mais nos pensées sont accompagnées d'angoisse. Ils ont [m arriver à Londres, peuvent-ils maintenant arriver en France?...

Je lis ceci :

Avait-on jamnis vu, avant qu'il y eût des marins allemands et un kaiser du nom de Hohenzollern pour les commander, avait-on môme imag-iné un spectacle pareil à celui qui vient de se dérouler dans la Manche ? Un paquebot chargé de voyageurs inoffensifs, de commerçants appartenant à des pays neutres et sans armes, de passagers, de femmes et d'enfants, coulé en pleine mer, avant même que ré(|iiipage eût pu déborder les canots I Toute cette carguisou humaine précipitée au

milieu des clameurs d'épouvante ; des bras qui s'accrochent à tous les débris ; des figures convulsées par la plus douloureuse ag-onie ; des adjurations déchirantes ; des sanglots, des imprécations, des râles étouffés par les vag-ues — et tournant sans arrêt autour de cette scène de mort, le navire malfaiteur, le sous-marin assassin, naviguant en surface, avec tout son équipage monté sur la plate-forme, pour assister au succès de son œuvre !

Et parmi les quarante hommes qui sont là, officiers ou matelots, pas un seul qui ait un regard de pitié, pas un qui ébauche un g-este de secours I

Ils regardent... et ils rient.

Avril.

i«'. — Retour enfin de nos filleuls. Nous avons tant désiré ce moment que nous ne parvenons pas à réaliser notre joie.

4. — Dimanche de Pâques. Sing-ularité qui a peut-être un sens mystérieux. Cette année, le Vendredi Saint a pris, en une manière, la place du Dimanche de Pâques. Avant hier, soleil magnifique toute la journée. Aujourd'hui la pluie, la boue et le froid.

A une amie affligée

Je suis singulièrement touché de ce qu'ayant du chagrin vous avez aussitôt pensé à m'en faire part, comme si j'avais le pouvoir de vous consoler. Ma compassion, je vous assure, est véritable, ayant passé moi-même par les pires chemins de douleur, mais je ne peux vous oilVir que les prières d'un vieux pauvre qui vous aime

aî^6 AU SEUIL DB L'APOCAT.rrSK

etqui vous bénit. La souffrance ries âmes est universelle et infinie en ce moment. Tout ce que je suis capable de dire aux unes et aux autres, étant situé dans l'Absolu de la Foi, se réduit à ceci : Pleurez, si Dieu vous donne des larmes, mais ayez pitié de vous-mêmes, en acceptant avec douceur ce qui est exigé de vous. Il n'y

a pas mieux que de vouloir ce que Dieu veut. C'est la consolation unique et je n'ai trouvé que cela dans le cours de mon effrayante vie.

Considérez, chère amie, la détresse inexprimable, lo dénûment inouï des puissants qui ont voulu celte guerre de démons et comparez leur sort à venir à celui de leurs victimes innombrables. On est toujours du bon côté quand on est avec cenx qui souffrent la persécution et l'injustice. On est alors bien placé pour avoir compassion de soi-même et on est bercé avec une tendresse infinie dans les bras de la Consolatrice des affligés.

6. — Réponse à une inconnue qui m'accable de lettres dénuées de simplicité. Elle se dit icnorante et me demande assez ridiculement du secours spirituel :

Je vous informe que je suis dans ma 69' année et que je me prépare à la mort. J'ai donc peu de temps pour correspondre avec une personne que je ne connais pas. D'ailleurs tout ce que je pourrais vous dire, vous le trouverez dans mes livres. Vous vous dites ignorante et vous nie priez de vous instruire. Voici mon conseil. Achetez pour quelques sous le catéchisme des petits enfants et ap[U'enez-Ie. Ensuite, allez trouver un prêtre qui vous réconciliera avec Dieu. Les plus médiocres ont ce pouvoir. Si vous rejetez ce conseil, je serai forcé de croire que vous n'êtes pas de bonne volonté et que la curiosité

seule vous porte à me lire et à m'écrire. Alors comment pourriez-vous ra'iiitéresser ?

8. — Veut-on savoir à quoi pr(^lend l'org-ueilleiise et folle Allemag-ne ? Qu'on lise ces deux courts, mais sig-nificaiifs extraits des ouvrag-es de deux pangermanistes fameux entre tous, extraits reproduits par le Bulletin des Armées :

Afin que nul n'en ig-nore, nous proclamons que notre nation continentale a droit à la mer, non seulement à la mer du Nord, mais encore à la Méditerranée et à l'xVtlantique. Nous absorberons donc l'une après l'autre toutes les provinces qui nous avoisinent. Nous annexeron'^ successivement le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Franche-Comté, le nord de la Suisse, la Livouie, puis Trieste et Venise ; enfin le nord de la région gauloise, de la Somme à la Loire.

Général vort klausewitz.

Nous annexerons le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Suisse, la Livonie, Trieste et Venise et le nord de la France, de la Somme à la Loire. Ce programme que nous exposons sans peur n'est pas l'œuvre d'un fou ; cet empire que nous voulons fonder ne sera pas une utopie ; nous avons dès maintenant, en mains, les moyens de réalisation.

Général bronsart von sghbllkndorf.

Au fond, ces chéris veulent annexer toute l'Europe, pour commencer, et, un peu plus tard le monde entier. Pourquoi pas ? Ce serait la restitution du Paradis terrestre.

A Termier

sSS

AU SfeUlL DE L APOCALYPSE

Je voudrais pouvoir, dès aujourd'hui, vous envoyer mon livre, mais il ne peut paraître avant le 4 ou 5 mai. Dieu veuille le bénir ! La circonstance extraordinaire et même un peu miraculeuse qui m'a permis de l'éditer en un moment où aucun livre n'est édité, me fait espérer beaucoup. Il sera peut-être le seul livre de la saison, ce que je vous prie d'admirer. Effet prodig-ieux delà g-uerre apocalyptique! La victime delà conspiration du silence, pendant tant d'années, devenue enfin la seule voix qui se fasse entendre ! Puis le succès espérable va coïncider avec nos noces d'argent, ô Termier ! qui auront lieu, le mardi de Pentecôte, 26 mai.

Il est vrai, je me hâte de le dire, que cela est trop beau pour être croyable. Cependant... Je fais, chaque jour, ce que je n'ai jamais fait. Je prie pour obtenir le dit succès, considérant que j'aurais ainsi, outre la sécurité matérielle, la notoriété qui m'est indispensable. Dieu sait que j'ai une tâche à accomplir et que cette tâche n'est pas accomplie. Ceux qui ont lu le Salut par tes Juifs le savent aussi et me reprochent souvent de {^^arder pour moi ce qui me fut, il y a plus de trente ans, confié pour d'autres.

Mais que pouvais-je faire avant d'avoir conquis une autorité suffisante ? Si Jeanne d'Arc me donne cette autorité et cette indépendance, avec quelle joie j'oublierai nos contemporains et leurs pensées imbéciles pour me donner entièrement à la Parole de Dieu, dans la solitude, pendant que s'écrouleront quelques empires, comme faisaient les anciens Pères !...

Il est devenu banal de parler de la g-uerre. Vous en savez d'ailleurs autant sinon plus que moi. On nous cache tant de choses ! Mais nous savons en p;-énéral et de façon certaine que tout va très bien. Les Ang-lais sont des frères héroïquement désintéressés. Les Russes aussi.

AU S r-T nr i

On petit incline conii-ler qiip icuv-ia. les Cos^^qiiPS surtout, eloniieront le uîoixle par leur douceur, déjà proverbiale. Les chevaleresques Italiens feront certainement parler d'eux, quand ils auront cessé de marquer le pas. Pour ce qui est de nos parlementaires et politiciens, ils tiennent pour C union sacrée et le prouveront en temps utile.

L'avenir est mag-nifique, la Foi renaît de toutes parts et le christianisme n'a jamais été si florissant. Nous en aurons des preuves aussitôt après la guerre. Nos évoques, d'ailleurs, ne sont-ils pas tout à fait sublimes ? Voilà, cher ami, tout ce que peut vous dire un solitaire dont l'optimisme vous est connu...

12. — Lettre extrêmement touchante de Félix Raug-el, écrite le dimanche de Pâques, après une messe dans la forêt, au bruit du canon, à quelques centaines de mètres de la ligne de feu:

Un chaos de rochers g-éants, au creux d'une petite caverne. L'autel, une simple planche de chêne, deux petits cierg-es de cire. Dans le fond du ravin, officiers et chasseurs assistant pieusement, la tête découverte. Vibrante et brève allocution de l'aumônier. Communions pascales. Gomme chant liturgique et comme son de cloches, rien que le petit bruit des g'outtes de pluie et la voix formidable du canon. Moment précieux, heure sublime, paix immense, inoubliable souvenir I

A une amie :

...Ce qu'il y a de plus bête au jugement des bourgeois qui n'est pas le Jugement dernier, c'est de faire quelque chose pour l'Amour de Dieu, et c'est votre cas. L'excellent homme qui vous a dit ça et dont vous es.sajez fol-

lenient de faire un admirateur de moî livres, vous a dit, par la même occasion, qu'il préparait contre moi un petit dossier qu'il veut vous lire. Je ne vous demande pas de m'en faire part. Tout ce qu'il pourra vous lire ou vous dire, je le sais par cœur depuis quarante ans. C'est mtme avec cette matière que j'ai fait deux volumes à' Exégèse des Lieux Communs.

Ma femme a été très touchée de ce que vous avez écrit pour elle. Vous la connaissiez déjà par mes livres. Croyez que je n'ai rien exagéré. Elle m'a épousé, il y a 25 ans, ««//jrf/^wf^n/parre qu'elle voyait en moi l'homme le plus malheureux qui fût au monde. Gela seul doit vous montrer l'étag-e de son âme.

14. — A Ventura Garcia Calderon, journaliste espa'^nol qui m'a fait promettre une réponse pour son enquête à l'occasion du 3* centenaire de la publication de Don Quichotte, qu'on veut fêter en Espagne :

Monsieur, Je ne poux que vous redire ce que je vous ai déclaré à l>ourg-lu-l'.eine, quand vous m'avez honoré de votre visite. Je n'aime pas Don (Juichotte. Ce livre trop fameux m'amusa, quand j'avais 16 ou 18 ans. Plus tard il m'ennuya et me révolta. Je ne peux souffrir que les grandes choses soient tournées en dérision et la chevalerie est assurément une de ces grandes choses, l'une des plus belles que les hommes aient jamais vues.

11 est possible que Cervantes n'ait pas voulu l'avilir, ainsi que le supposent quelques-uns de vos compatriotes — bien que ce soit difficile à croire — et qu'il ait seulement prétendu ridiculiser certaines extravagi-ances de son temps dont le souvenir même n'existe plus depuis

tfois siècles. Mais son livre demeure, et c'est une tache ineffaçable.

S'il n'y avait que le pauvre chevalier de la Triste Fiji^iire, on pourrait faire crédit à sa ftjlie, mais Sancho est intolérable. L'appétit brutal continuellement, systématiquement, victorieusement opposé au Rêve ; le ventre ayant toujours raison contre l'Enthousiasme, et le gros rire de la multitude à la face douloureuse de la Poésie, voilà ce qui ne peut être supporté.

Tel est, je crois, le sentiment d'un assez .^^-rand nombre de Français, en ce moment surtout où le rôle de Sancho est tenu par l'épaisse Allemagne. Agréez, je vous prie, cette réponse très sincère d'un écrivain qui se g'iorifie d'ig'norer les inénag-ements protocolaires.

i6. — A un prêtre-soldat qui m'a envoyé son portrait :

... Je suis navré de vous voir un fusil. Les prêtres ne devraient jamais être armés. C'est l'effet d'une aberration sacrilège et vous devez le sentir profondément. Vous avez été forcé, comme tant d'autres, d'obéir à la loi (le mobilisation, mais aucune autorité n'a le droit de vous contraindre à vous servir de vos armes. J'espère que Dieu écartera de vous les occasions.

17. — Ayant reçu à l'ég-lise certaines impressions, je m'efforce de les fixer :

DE PARADISO TERRESTRI

« Quod ociilus non vidit, etc. Choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'hpmme

ags AU SEun. r>E l ai'ocvlypse

— choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. »

De quoi parle ici saint Paul ? Assurément ce n'est pas du Paradis terrestre qui existe toujours d'après la Tradition, et qui est, selon le témoignage unanime des anciens Pères, le vestibule du Paradis céleste où les Justes et les Saints ne seraient admis qu'à l'inimaginable fin des temps.

Le Saint-Esprit affirme par la bouche de saint Paul, citant le sublime chapitre 64* d'Isaïe, l'impossibilité absolue de concevoir ce que Dieu réserve à ses amis dans le Paradis céleste, à la (in des fins. Il ne s'agit donc pas ici du Paradis terrestre, qu'il est possible, non de comprendre, mais de concevoir en tant que terrestre, puisque la Liturgie elle-même en dit quelque chose:

Plissime Domine Jesu Christe qui redemisti nos pretiosissimo sanguine tuo, miser ei^e animœ huj'us... et eam introducere digneris ad semper

VIRENTIA ET AMŒNA LOCA PARADISI.

Tels sont les derniers mots de la Recommandation de l'âme du chrétien agonisant.

Sans doute, notre conception du Paradis terrestre est infiniment rudimentaire, mais possible cependant, parce que le témoignage de nos sens est invoqué. A ne parler que du sens de l'odorat qui paraît rire le plus terrestre et celui qui nous rapproche le plus de l'animalité, il n'est pas nécessaire d'être poète pour imaginer

AU StriL DR LAPncvLM'SS

un partum capable de faire mourir de volupté. Les autres, la vue, l'ouïe, surtout, peuvent procurer, même en ce monde inférieur, des délices telles que la notion déjà si précaire du temps ou de l'espace semble s'abolir. Il suffit de supposer un excès prodigieux, surnaturel, de nos sensations, excès accompagné en nous d'une puissance illimitée de susception, pour nous former une idée, vaille que vaille, du Paradis terrestre.

Par conséquent, quelque miraculeusement beau et délectable que puisse être ce paradis, il est terrestre et, dès lors accessible, en une manière, à notre imagination. Il est le Jardin de Volupté, c'est l'Esprit-Saint qui nous dit cela. Adam et Eve, inefiablement illuminés, durent savoir très bien que ce lieu n'était pas leur fin dernière et le serpent ne les étonna pas en leur disant : Eritis sicut dii. Pour parler humainement, il n'eut que la peine de les séduire, mais ce ne fut certainement pas l'œuvre de la durée d'un éclair.

Quand nous voulons penser à l'Infini, la fantasmagorie des quantités astronomiques se présente à notre esprit. Les chiffres épouvantables par lesquels on s'efforce vainement de mesurer les distances des astres, que sont-ils, en comparaison des colonnes

de millions de siècles qu'il a faliu peut-être au Tentateur ? Car l'd^e de nos

premiers parents n'a pu commencer qu'à la minute où, cessant d'être immortels, le temps commençait pour eux.

Adam et Eve, séduits enfin, ont voulu trop tôt être des dieux, c'est-à-dire prendre possession du Paradis céleste avant d'avoir suffisamment ciiltiuéle terrestre, dans quelquesens qu'on veuille entendre ce mot et c'est ce qu'on appelle le Péché Originel. Mais le testament demeure. Eritis sicut DU, le testament et l'héritag-e, la Maison du Père que nul ne peut connaître. Toutes les images des artistes ou des poètes se réfèrent uniquement au Paradis terrestre, le seul qui puisse être imaginé.

i8. — Si mon Empereur me voyait ! 190.000 imprimés de cette exhortation pieuse des pasteurs allemands ont été distribués sur le front aux troupes du Kaiser, nous dit-on. Authentique ou fabriquée, cette pièce est si allemande par la bêtise qu'elle vaut d'être conservée :

Tues au cantonnement en pays ennemi, ou. encore au dépôt dans ta patrie. La mort et le danîçer sont éloig'ncs pour l'instant. Tu obtiens une permission. Te voilà ton maître. C'est alors que viennent le solliciter le péché, l'impureté. L'obscurité te protège. Tu peux impunément te livrer à l'ardeur de ton sang-.

Camafde, frère, arrête!

Sois fort ! C'est l'occasion de montrer que tu es vraiment ua homme, maître de ses désirs avilissant». Pense

à la malédiction de l'impureté. Quelle cause, en 1870, a aidé à 1« chute de Meia, la forteresse hérissée d'armes, imprenable? Et dans la guerre japonaise, celle de Port- Ârihur? La faiblesse des sens et ses conséquences : /es maladies sexuelles. Pense, en de tels instants de passion : « Si mon empereur me voyait! »

19. — Préparé quelques dédicaces pour Jeanne d'Arc et l'Allemagne qui va paraître ; A Termier : j/d

Dieu premier servi ! disait Jeanne d'Arc. « Le» Boches premiers servis », êtes-vous forcé de dire, eu expédiant vos obus, mon doux colonel. C'est la diflérence des temps. Mais le sens est le même, puisqu'il est nécessaire de détruire cette muraille de crapules qui oiiusque le trône de Dieu.

A Alfred Vallette :

Qui m'a vu « sourire », pour qu'il soit témoin des larmes d'amour qui coulent quelquefois sous le masque du pamphlétaire.

A Henri Boulet.

Voici, cher ami, un livre qui défie toute illustration. C'est le surnaturel constant. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait à la fois l'âme d'enfant d'un primitif et leg^énie d'un Michel-Ang-e?

A Ricardo Vines

Voici une guerrière qui enfonce un peu vos Almo^iL vares qui étaient, soit dit sans vous offenser, de lerJble» fripouilles. J'imagine que le Cid lui-même coni-

paré par Hrsro au Pic du Midi, se fût abaissé devant cette colline de g-loiip et de pureté angélique.

A Raïssa Maritain :

Cette incomparable fiqfure de sainte, visible seulement pour les bons amis de Dieu qui ont reçu la grâce de voir au-dessus du temps.

A Christine van der Meer :

Tu trouveras ici, bien-aimée compagne de mon Pierre, de quoi contenter ton âme d'artisle et ton âme d'élue de Jésus-Christ. Je te demande seulement une petite larme pour l'auteur.

A Georges Crès :

Je ne sais si ce livre vous enrichira, mais je suis sûr qu'il contentera votre cœur et que vous serez heureux de m'avoir aidé à offrir ce témoignag'e à la grande Sainte de France.

A René Marti neau :

Si Jeanne d'Arc est 1' « âme de la France », comme j'ai dit, c'est donc qu'elle est de quelque manière, eu chacun de nous et c'est pour cela, sans doute, qu'il est difficile de ne pas pleurer en y pensant.

A Carlos Olivarès :

On a souvent parlé de mes livres, mais personne n'a dit que je suis un poêle, rien qu'un poète, que je vois les hommes et les choses en poète comique ou trag'ique, et que, par là, tous mes livres sont expliqués. Je vous livre ce secret.

A Tabbé X. :

Ne pensez-vous pas que le bûcher de Jeanne d'Arc est une image prophétique de l'avenir, désormais prochain, de la France, tel que nous le préparent, depuis soixante-neuf ans, Nos Grandeurs ?

A Brou :

Ce livre qu'il a tant désiré et queye n'aurai s pu faire sans lui.

A Emile Baumann :

Ici, comme pour l'Ame de Napoléon, j'ai rêvé le miracle de mettre ma pauvre à me à la place de celle de Jeanne d'Arc, persuadé que c'est par ce moyen qu'on peut écrire vraiment l'histoire.

A Edmond Barthélémy :

L'histoire vue à travers les larmes.

A André Baron :

En attendant que la France monte à son tour sur le bûcher.

A Cornuau :

Ce livre de douleur et de g-Ioire,qui est une forme de prédication pour Noire Dame de la Salette.

Au Frère D... :

Dieu premier servi/ Ce cri de Jeanne d'Arc ne seruil-il pas la vraie devise de tous mas livres?

2lJ^ AU StUJL D£ l'aTOGALYPSE

A Emiie Fabre:

((Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, quand il passera à côté de l'abandonné, reconnaîtra la grandeur, si la g-raadeur est là », a dit Hello.

A Louis Hénault :

Aujourd'hui, comme au xv« siècle, l'histoire est une torche promenée au milieu des ruines.

A Vincent d'Indy:

L'histoire de tous les siècles est-elle autre chose qu'un océan de ténèbres horribles, éclairé, çà et là, par quelque» fig-ures lumineuses?

A Jean de la Laurencie :

Gestes humains, larmes humaines, et l'incompréhensible Volonté de Dieu, c'est toute l'histoire.

Au Père Louis M... :

En attendant le règ-ne du Paraclet, qui metti*a fin aux bavardag'es et aux lieux communs.

A Jacques Marital n:

Mon cher filleul in eremo. Je confie pour lui ce livro

au fidèle corbeau q\ii portait, chaque jour, l'Eucharistie au Patriarche des Solitaires.

A Pierre van der Meer:

Le temps et l'histoire n'étant que des song-es, il me semble que j'ai pu être l'un des compagnons de cette {guerrière et j'ai pensé bien souvent que je finirais cunimu elle dans uu brasier.

AU SEim, DE j/aPMCALYPSB SQQ

A un soldat-prêtre :

En le priant de se désarmer pour me lire.

A l'oncle Louis:

Il y en a qui se font tuer par les Boches. L'auteur s'est tué lui-même pour écrire ce livre qui au^meatera peut-être le courag-e de quelques-uns. On fait ce qu'on peut.

A Raoux ;

En attendant les événements indicibles et miraculeux dont cette guerre monstrueuse n'est que le prélude.

A Raugel :

L'auteur impotent qui voudrait être près de lui pour avoir part aux merveilleux rêves des chrétiens qui offrent leur vie, chaque jour.

A Georg-es Rouault :

En attendant les massacres jojeux et les exterminations suaves

A un jeune prêtre :

Reçu l'étonnante compilation sur le Paradis terrestre, liber totias consolafioni.<;, dites- vous. Lecture profitable sans doute, mais pénible et long-ue. Les auteurs ecclésiastiques, en général, ignorent la concision. Qu'ils écrivent en latin ou en toute autre

langue sublunaire, leur prolixité est eil'rayante et leurs réléiences infinies. Je suis loin d'avoir tout lu. Cependant j'ai eu la joie devoir que je ne m'étais pas trompé dans mes pressentiments au sujet du Paradis terrestre. (Voir mon

Zoo

Exégèse des Lieux communs, 2' série. Conclusion.) Ci-joint un brouillon que vous pourrez garder. Je l'ai recopié avec soin. C'est une espèce de note pour des travaux futurs. Je vous recommande à Notre Dame de Transfixion et au Bon Larron.

De nombreux réfugiés belg-es sont hospitalisés dans un immeuble voisin de Saint-Sulpice. Une dame qui les visitait remarqua une petite fille d'une dizaine d'années, dont les mains restaient obstinément cacbées, malgré la température élevée de la salle, dans un misérable petit manchon.

— Mouche-moi, maman, dit tout à coup la petite fille à sa mère.

— Comment! fit la dame, une aussi g:rande fille qui ne peut pas se moucher toute seule?

— Elle n'a plus ses mains, répondit tout doucement la mère, comme pour excuser sa fille.

La visiteuse resta un instant sans comprendre.

— Est-ce que... les Allemands?... Non, ça n'est pas possible !

La mère baissa la tête et éclata en sang-lots.

22. — Lettre intéressante de Philippe Raoux. Il est, comme moi, sans illusions sur l'avenir, sur cette imbécile el impie «

union sacrée » qui supprime Dieu. Il me parle de soldats blessés, menacés d'un renvoi innuédiat au front s'ils vont voir l'aumônier et d'un infirmier puni

AU SEUIL DE l'apocalypse 30i

ponr avoir mené l'aumônier près d'un mourant.

« Peut-être », dit-il, « pourrait-il se passer au front des choses belles parmi les plus belles... quelque g-este mag-nifique... comme aux temps lumineux du Moyen Age. »

A l'instant et comme une réponse au vœu de mon ami, m'arrive ceci :

Debout les morts ! C'est le cri sublime d'un soldat blessé dans une tranchée surprise, pleine de mourants et de morts. A cet appel, venu du fond du Moyen Ag-e, les ag-onisants, interrompant leur agonie, se redressent et se défendent si terriblement que les envahisseurs sont refoulés, exterminés, et que la position est reconquise. [Le récit de cet épisode merveilleux et quasisurnaturel a été reproduit par un grand nombre de journaux.]

28. — On me parle d'une dame qui lit le Sang du Pauvre « d'une voix de colombe ». Mes amis savent que je lis cela ou autre chose d'une toute autre voix et je ne me représente pas très bien le roucoulement de cette dame. Il est vrai que le prophète Jérémie parle quelque part de « la colère de la Colombe », symbole de l'Esprit- Saint, mais je ne vois pas ici d'application immédiate.

39. — Pierre, qui passe son temps à recueillir des inlorujations, est profondément désen-

chanté. Ce qu'il voit et ce qu'il entend lui démontre que tout est perdu, et que Dieu seul peut aujourd'hui quelque chose.

30. — Du Lieutenant-Colonel Roussel :

L'eniiomi semble décidément renoncer à se prociircila victoire par des movens loyaux. Si ce qui vient de se passer à Maucourt, à Tracy-leMout, auprès de Souain, n'est point une simple crise patholog-ique consécutive à quelque accès de colère rentrée, ce ne peut être que la démonstration d'une impuissance mililaire dont on se reconnaît soi-même incapable de triompher.

Que slg-nifie donc cette poig-née d'hommes — quatrevingts, nous dit-on — qui est jetée à l'attaque avec, pour armes, des cisailles, des browning-s et des coutelas? Qu'est-ce que cet appareil pharmaceutique de tubes d'éther, de fumées stupéKantes et do bombes d'artitices? A-ton jamais vu une armée faisant encore fig'ure militaire et conservant si peu que ce soit de conliance en elle-même, qui ait eu recours à des moyens pareils ?...

Vraiment les soldats du Kaiser nous donnent d'étran- {çes spectacles. Mais s'ils croient par li\ nous intimider, ils se trompent. Rien, au contraire, mieux que ces expédients empruntés au plus vulg-aire banilitiaine ne peut rious convaincre de leur déchéance morale et de l'ang'oisse qui trouble si complètement leur esprit désappointé.

Mai.

i". — Note prélinninaire à une citation de mon livre dans le Mercure de France :

J'avais entrepris, avant la g'uerre, une «tude sur

Jeanne d'Arc. L'Introduction que voici de cette étude, qui devait être purement historique, fut écrite, en juillet dernier, ..

Trois mois plus tard seulement, j'ai pu reprendre ce travail, mais alors au bruit du canon et l'oreille remplie de la clameur énorme des immolés. Il était inévitable que ma vision du passé se confondît en une manière avec l'obsédante vision du déluge actuel. Il y avait, d'ailleurs, tant de points de ressemblance !

C'est pourquoi j'ai inlitulé mon Vivie Jeanne d'Are et l'Allemagne.

3. — Voyag-e à Bures, chez mon filleul Pierre, comme aulret'ois. Tout est clianç:-é, cependant. Celte vallée délicieuse fait encore penser au Paradis, mais quelque chose d'énormément angoissant pèse sur nous. Il n'y a plus de paix espérable en ce monde.

4. — « Le Pèlerin de l'Absolu », ai-je dit à quelqu'un. « Ce titre ressemble à une invocation mystérieuse. Aussitôt que le livre parut, la monstrueuse guerre se déchaîna, comme une réponse de tous les démons. »

5. — Longue lettre d'un Polonais inconnu que je désire peu connaître. Il a le tact de m'envoyer un. timbre pour la réponse. Il se nomme Lutoslawski, m'appelle son « cher ami » et me donne des conseils scientifiques dignes d'un professeur allemand. Il se dit catholique et inventeur d'une recelte infaillible pour opérer

des conversions. Celte lettre que l'orgueil et la sottise.

Réponse au Polonais

Monsieur, vous avez la bonté de vouloir me faire profiter de votre expérience « beaucoup plus ample que la mienne », dites-vous, et vous me prodig'uez généreusement des conseils, agrémentés, çà et là, de quelques expressions d'ironie lourde qu'un rhinocéros ombrageux pourrait trouver insultantes. Etant un idiot de naissance, incapable, par conséquent, de rien comprendre à n'importe quelle psi/r/iologie et saturé de mépris pour la science moderne que je crois venue du diable, j'ai le chagiiii de ne pouvoir apprécier vos charitables intentions. Mes soixante-neuf ans vous saluent.

Lecture de Vertot {Chevaliers de Malte). La vue liideuse des choses contemporaines me force à clKM'cher un refui^e dans le Moyen At;e.

Brou me raconte pourtant une belle histoire. Frédéric Cousot, le pauvre écrivain que nous avons connu à Montmartre, est prisonnier civil en Allemagne, s'étant substitué volontairement, héroiVpKnnent, à un nialheunnix père de l'ainille.

8. — Mon livre vient de paraître et déjà l'insuccès s'annonce. Je suis trop diiiérent de tout le monde. Il n'y a rien à faire. On accorde volontiers que je suis un Écrivain étonnant, mais cela on ne V écrit jamais, ,1e ferais le plus l)eau livre du monde, la Divine Comédie, l'Évanijile même, silence toujours. Une tristesse horrible m'accable.

AU SELIt, DE l.'Al'OCAI.yPSE 305

On ne parle que de la catastrophe df Lusitania, immense vaisseau de commerce anglais, torpillé sans avis préalable par les Al-

lemands et coulé en quelques minutes. i5oo morts, dit-on, parmi lesquels un grand nombre de femmes et de petits enfants. Les marins allemands étaient déjà coutumiers de ce genre d'abomination, mais ils n'avaient pas, jusqu'ici, réalisé une aussi somptueuse horreur. [On a su depuis qu€ Berlin illumina et que les auteurs furent magnifiquement loués et récompensés par le Kaiser qui attend lui-même sa récompense...]

9. — La Gazette de Cologne, du 6 mai, annonce que l'évêque de Metz (!), Mgr Benzler, a donné à son clergé l'ordre d'enlever, dans toutes les églises de son diocèse, les statues de Jeanne d'Arc. Ce cochon violet serait tout à fait à sa place à l'archevêché de Reims, quand son empereur aura conquis toute la France.

10. — Encore une journée exquise à Bures. Mais quel moyen de dire des choses nouvelles dans ce permanent cauchemar de la guerre qui nous obsède et qui empoisonne toute joie.

i4. — Un pauvre bonhomme de Lyon, autre donneur de conseils, m'écrit que je devrais faire un petit livre populaire à 25 sous pour propager la Salette, en ayant soin de « renoncer à mon style des grands jours ».

Liturgie admirable. La fête de Jeanne

d'Arc a été fixée au dimanche dans l'Octave de l'Ascension, et je lis avec saisissement les derniers mots de l'Evangile de ce dimanche occurrent : Hœc lociitus sum uobls, ut ciim venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobls. A rapprocher de

l'avertissement de Jeanne d'Arc à Canchon: « Ecrivez-le, afin que, quand ce sera advenu, on ait mémoire que je l'ai dit. »

20. — Raoux me parle de l'Italie, qui va évidemment, après tant de mois d'hésitation, être forcée de prendre part à l'immense guerre, mais « qui saurait limiter rencliaînement de cataclysmes que cette intervention espérée va déclancher... sur Rome et sur l'Eglise?... Si vil et si misérable que soit Franrnjs-.Toseph, il représentcencore pourtant leSainl-Empire, etg-are au déchaînement anti-clérical... transalpin et cisalpin?...Et qui sait si nous ne devrions pas trembler de cet appui ex diabolo! Quelle taie avons-nous sur les yeux pour que cette hymne satanique (d'Annunzio) à Garibaldi qui secoue l'Italie soit joyeusement accueillie chez nous?»

A Pl)ili|)i)e Raoux

... La statue de Jeanne d'Arc est couverte de fleurs par des gens dont l'unique rêve est la destruction de l'Ei^lise. On ne veut absolument plus de Dieu, nos évêques eux-mêmes l'ayant disqunlifi^. Alors, c'est, bien simple; Dieu i,e reli/e. 11 cbt cluii-pour nous que si

Dieu, tout à coup, privait de sa bénédiction les simples pierres, aussitôt le i^ranit et le silex désagrég-és tomberaient en poussière. Que sera-ce pour les sociétés modernes?

22. — Des pèlerins fort amoureux de mes livres viennent me voir, disant qu'ils sont d'accord avec moi sur tous les points, mais que, cependant, ils ne peuvent comprendre mon admiration pour

Napoléon. J'ai beau leur dire que j'admire en Napoléon une des plus belles œuvres de Dieu, ils ne peuvent concevoir cela et c'est étrange. C'est comme si on me disait : - Nous voyons en vous les plus nobles sentiments, mais il nous est impossible de concevoir que vous ayez véritablement une âme. »

23. — Dimanche de Pentecôte. L'Italie d(i Garibaldi et d'Annunzio a déclaré la guerre à l'Autriche, par conséquent à l'Allemagne, aux applaudissements infaillibles de Maurice Barres! Cet événement pour la fête du Saint-Esprit ! ! !?

24. — Lundi de Pentecôte. Altissîmiis dédit vocem siiam et apparuerunt fontes aquarum. Deux ruisseaux de larmes !

25. — Mardi de Pentecôte. Nos noces d'argent. Il y a juste vingt-cinq ans que nous sommes mariés, que nous souffrons ensemble, appuyés l'un sur l'autre, à peu près tout ce qui peut être souffert. Ce matin, à Saint-Lambert, à l'autel même do la Vierge, où fut célébré notremariagc.

le bon abbcCornuau nous a béni s pour les épreuves qui sont encore à venir. En 1890, mariag-e de pauvres, en 191 5, noces d'argent de pauvres. Cela seul n'a pas changé. Nous ne reconnaissons plus rien ici. Vaugirard, qui était presque une banlieue, est devenu un des quartiers de l'immense Ville menacée toujours de la destruction effroyable que la Douloureuse Mère annonça. Mais qu'importe ? La vie de tout le monde, et la nôtre en particulier, n'est elle pas un songe ?

Foule à Bourg--la-Reine. Enfants, filleuls, amis, douces lettres des absents. C'est pourtant une merveille que le vieux réfractaire,

condamné par tous les conciles de la littérature, ait pu grouf>er un si grand nombre d'affections! Quelle victoire et quelle espérance pour une vie future — après la poussière !

27. — La vente de ma, Jeanne d'Arc est nulle ou presque. Nulle autre réclame que (luchpies lignes de Gustave Téry qui semblent plutôt avoir tué mon livre. Cette nouvelle, quoique prévue, m'accable un peu. Dieu ne veut pas pour moi ce genre de victoire.

29. — Encore Benoît XV. Voici ce qu'écrit aujourd'hui, dans r Homme enchaîné, le troj) fameux Clemenceau dit Tête de mort. N'est-ce pas consternant de penser que le Vicaire de

Ar SELIL DE l'aPOCALYPSB SOQ

Jésus -Christ peut être justement réprimandé par un tel homme !

... Ce sont des chrétiens, des catholiques romains môme, qui se massacrent ; c'est la Belpi'ique catholique qui est novée dans le sang- par les fils de Luther alliés du très catholique Empereur, qualifié pour indiquer sa voie à l'Esprit divin lui-même, lorsqu'il intervient d'une façon souveraine dans les décisions du Conclave. Et dans toute cette horrible mêlée, le Pape qui (pour des raisons de la terre) ne peut pas môme dire le juste et l'injuste aujourd'-hui, se propose pour l'imposer moralement demain.

Car c'est une justice que nous cherchons, Saint Père, une justice terrestre qu'on nous a réduits à tenter de conquérir par les armes, faute d'avoir pu l'obtenir, toute médiocre qu'elle fût, dans la paix de votre chrétienté. C'est un de vos fils les plus chers qui a déchaîné cette g-uerre en prétendant soumettre un peuple voisin

au servage. Et voici que Vous qui parlez au nom du Ciel, vous n'osez — par crainte de perdre un appui terrestre — ni le blâmer ni l'approuver!

Quoi! C'est le porteur de la vérité suprême qui, depuis dix mois, se renferme dans le silence, quand l'Arbitre suprême des mondes, par sa voix, peut parler ! Et cela, à l'heure précise d'un massacre universel que le Pape est en possession de faire cesser, non pas par des protocoles d'arbitrag-e quand les combattants seront à bout de forces, mais dès aujourd'hui, par l'autorité qu'il a reçue d'en Haut. Cet arbitrage, ne le demandez pas, Pontife Suprême. Prenez-le. Dites où est le bon droit et l'ennemi du g-enre humain, sous la haute sentence du pouvoir dont vous êtes investi, sera terrassé. L'Eglise vous a proclamé Pape. Soyez le. Nous n'attendons que ce miracle pour nous ranger sous votre loi

3l« AU SEUIL DB l'apocalypse

Juin

2. — A Edmond Barthélémy. Je lui expose le besoin que j'aurais d'un arlicledelui diuMercure pour rompre le silence universel. « Après Napoléon, c'est Jeanne d'Arc qui vous demande cela. »

4. — Vais-je perdre ma santé? Depuis quelque temps je suis tourmenté par une sorte d'oppression douloureuse. Brusquement je perds la respiration, je suis forcé de m'arrêter si je marche et je souffre. C'est surtout aux premières heures du jour que ce mal se fait sentir.

5. — Dans les Petits Bollandistes, histoire de saint Bonilace :

Autrefois, les prêtres étaient d'or et se servaient de calices de bois ; aujourd'hui, ils sont de bois et se servent de calices d'or.

Et maintenant, voici ce que nous n'avions pas encore vu dans notre existence tourmentée : l'incendie chez nous. Sans que rien nous eût avertis, une de nos chambres tout à coup est vue pleine de flammes que nous parvenons heureusement à éteindre. Mais le dégât est considérable pour les pauvres que nous sommes. Divers objets de quelque valeur sont irrémédiablement détruits. Une fenêtre et une porte ont été carbonisées. Il est vrai que nous avons une police d'assurance, mais qu'obliendrons-nous Y

AU ^EU!L DE l'aPOCAL YI'S E ?• 1 J

La table en partie consumée était couverte de papiers réduits en cendres. Parmi ces papiers brûlés, j'ai retrouvé la Vie de la Sainte Vierge d'Anne-Catherine Emmerich. Ce livre seul di été inexplicablement épargné.

Pendant l'action, je n'ai pas manqué de sangfroid, j'ai pu me rendre utile, mais aussitôt après, palpitations de cœur insupportables. Le mal dont je souffre depuis quelques jours se déclarerait enfin.

7. — La Compagnie d'assurances m'envoie un ambassadeur. J'avais cru l'affaire très simple. Constatation, évaluation des dégâts, puis dédommagement. J'ig-norais qu'il y a des points litigieux. Incapable d'y rien comprendre, mal portant et, d'ailleurs inapte à toute discussion, je ne m'en serais pas tiré sans un ami présent, par bonheur, qui a su parler pour moi.

9. — Apparition d'un médecin assez semblable à un vétérinaire de campagne. J'ai vu rarement une figure aussi dénuée

d'intelligence. Il m'interroge, m'ausculte et demeure stupide, ne trouvant absolument rien à médire. Il part enfin, me laissant une ordonnance qui va immédiatement au panier.

II. — Rude journée. J'étais attendu chez mes filleuls de Versailles. C'était une grande fête pour tous. J'arrive pour accepter aussitôt un lit jusqu'au moment du départ. Le retour est à peu

près celui d'un ag-oîiisar.».. Obscurément, j'imagine que }fi paie ainsi pour quelqu'un ou pour quelque chose.

12. — Visite d'une doctoresse très recommandée. L'aspect de celte personne est satisPaisanl. Elle m'examine avec soin et beaucoup de bonne grâce. Poumons intacts, etc., santé parfaite si le cœur n'était pas menacé. II parait cpie j'ai abusé de cet organe. Le malaise actuel, quelque douloureux qu'il soit, est banal.

Cependant, elle prescrit un régime fort désagréable. Je serai complètement rétabli et restauré en crevant de faim et de soif. Résignonsnous.

i3. — Une prescription plus pénible que les autres me prive de la messe.

A un ami qui m'a écrit une lettre réconfortante

Je commençais précisément à me révolter. Je m'étais laissé hypnotiser stupidement par un médecin astucieux f[ui avait entre-

pris mon extortnination par la famine. En moins de huit jours, j'étais arrivé à l'épuisement complet. Aussitôt après avoir lu votre lettre, je me suis jeté sur une tranche de pain, sur un ^rand verre de vin et la force m'est revenue. Honneur donc à votre bon sens bourçuit^-non. Je vais continuer ce traitement nouveau.

Il est vrai que cela ne chan^-era rien aux spectacles d'abomiuïition et d'ig'nominie qui me désespèrent et ron- (?ent mon vieux cœur de Gallo-Romain. II est probable aussi que cela ne fera pas monter sensiblement la vente

ATI SF.UIL DK l'apOCAIVPSK 3i3

de ma Jef^nnu d'Arc, mais ;e serai plus fort pour tout su]>porter, et qui sait ?... Dieu aura peut-être besoin de moi un de ces jours.

i8. — Seconde visite de la doctoresse qui constate que je n'ai plus de fièvre et qui prend assez bien mes transgressions. De mon côté, je lui concède l'abstinence de la chair et du poisson et on finit par s'entendre.

Lettre d'Armand Parent à Jeanne

Voulez-vous dire à Léon Bloj que son Meniliant ingrnl est un livre admirable? Si je vous dis qu'il m'a fait penser à la tleniière manière de Beethoven, j'aurai, je crois, indiqué en quelle estime je le tiens.

Je me traîne jusqu'au soir, très péniblement, lisant tour à tour le premier livre des Rois et les Pionniers de Fenimore.

21. — Je vais mieux, mais l'oppression, l'impossibilité d'un effort sans étouffement,cela dure toujours.

22. — Une jeune fille m'écrit qu'elle est tourmentée de doutes religieux et qu'elle compte sur moi pour les dissiper. Je crains qu'elle ne soit tourmentée surtout du désir d'un autog-raphe.

A Jean de la Laurencie :

Dieu,m'appelant à la voie exceptionnelle, a voulu que je fusse privé de tout, excepté d'amis, et de quels amis ! Je ne sais pas vous dire l'attendrissement et le réconfort qui me sont venus liier par votre lettre. Cela ne s'ex-

prime pas faciloinent et je sens bien qu'ici les ressources littéraires sont de nul secours.

Oui, mon ami, je suis très certain qu'il me reste quelque chose à faire, qu'une tâche m'est confiée qu'aucun autre ne peut accomplir, et que la force nécessaire me sera i^enclue. Je soutire depuis quelques jours, d'autant plus que mon mal me prive cruellement de ce que je trouvais à l'église chaque matin, mais mon âme n'est pas abattue. J'attends avec une merveilleuse et inaltérable confiance. Les événements monstrueux dont nous sommes témoins depuis près d'un an, je les ai attendus aussi plus de trente-cinq ans, et je vois très clairement les cataclJsm.es inévitables qui suivront. Les menaces de la Salette doivent s'accomplir. Le temps de la pénitence est passé pour Ninive. Quels que soient les bavardages des niais ou des habiles, il n'y a plus de foi, c'est trop certain ; il n'y a plus de troupeau et // n'y a plus de pasfeurs. Telle est ma vision et voici onze mois bientôt que je vis avec une conti-

nuelle constriction du cœur. Mais Dieu sait le remède et il saura me l'appliquer le jour où il lui plaira d'utiliser sa créature. Ne vous affiiçez pas sur moi, très cher ami, ma part est certainement belle et nous serons consolés ensemble, très amplement.

A Philippe Raoux

Combien votre amitié m'est douce et fortifiante! Je ne suis pas déprimé seulement par la maladie et par l'horreur de l'injustice, mais par le sentiment d'une impuissance complète qui fait de moi une guenille, lorsque tant d'autres combattent. Avez-vous compris que, depuis onze mois, je suis rongé par ce sentiment? L'iniquité fliabolique de l'Allema^-ne qui n'indigne pas même !• Vicaire de Jé.^us-Christ et l'épouvantable cécité du mouda

AU RF.t'lT. DE L APOCALYPM

chrétien qui ne se voit p?>s châtié, enfin et surtout la vision, si précise pour moi, des abominations infinies qui suivront infailliblement cette g-uerre maudite, quelle qu'en puisse être l'issue. Ah ! je voudrais pouvoir combattre, moi aussi, et risquer ma vie chaque jour, je souffrirais moins. Mais je ne peux pas môme descendre mon escalier pour aller à l'église. Lorsque j'étais assez valide encore pour cela, j'ai fait ce que je pouvais, mon livre sur Jeanne d'Arc, dont personne ne veut et qui atteindrait sûrement des dizaines de milliers d'âmes s'il était sig-né Maurice Barrés.

Ainsi que vous me le conseillez, j'accepte cette amertume extrême « dans le Sacré Cœur », averti d'ailleurs par ce fait que le mal étrang-e qui me tourmente physiquement s'est déclaré le 1 1

juin, fête de mon ami saint Barnabe et fête, cette année, du Sacré Cœur.

Je ne suis pas trop ang-oissé pour vous. Je vous crois g-ardé, « doucement gardé », comme vous le dites vousmême.

On se reverra, sinon dans la joie, au moins dans la paix d'une victoire d'amour. Il y a longtemps, bien longtemps, quand j'étais jeune et fort, il me fut dit aussi de prendre patience, parce que Dieu me tenait en réserve pour son service, beaucoup plus tard, en des jours très durs.

24. — Lu, un peu tard, une interview de Benoît XV par un chroniqueur de la Liberté. Si ce document, publié il y a trois jours, est véridique autant que vraisemblable, c'est un scandale affreux, un déni de justice épouvantable. C'est la faillite de la Papauté! Immense joie pour les ennemis de l'Eglise.

3l6 AU ?ECIL DK L''APOCALYr'=K

25. — Quelques amis, Barthélémy, ValleUe, Marguillier, avaient concerté une démarche au ministère de la Guerre. On sait que Millerand est un fervent de mes livres. Il s'ag-issait de suggérer à ce ministre l'idée noble et assurément peu banale de répandre Jeanne d'Arc et l'Allemagne dans les bibliothèques et les hôpitaux militaires. Une signature aurait suffi. Le moment paraissait assez bien choisi, 1 Etat voulant dédonrmag-er les éditeurs de la suppression des livres de prix. La réponse très prévue a été une fin de non-recevoir bureaucratique et protocolaire, déplorant l'insuffisance actuelle des fonds disponibles, etc. Je pense que Millerand a complètement ignoré cette démarche.

Inertie de Benoît XV. Silence des évêques ne montrant d'énerg-ie que contre la Sainte Vierge et la Révélation de la Salclle. Indifférence ou hypocrisie universelle. Dieu se relire. Robespierre Il atlendra-t-il la fin de la g-uerre?

Quelqu'un me dit que, dans les derniers combats de Flandre, un avantage certain déjà obtenu devait être suivi d'une marche victorieuse sur Lille. Ce grand coup de guerre aurait manqué par la lâcheté des troupes du Midi qui auraient pris la fuite au moment de l'atlaque (?).

26. — Pour rompre TafiTreux ennui qui me dévore, j'entreprends la révision de mes noies

AU SF.UIL DE L APOCALYPSE Ôl"]

de 191 3, en vue du septième et présent volume de ce Journal commencé en 1892.

27. — Visite d'un ami infirmier provisoire au Val-de-Grâce, en attendant qu'on l'expédie sur le front. Nos appréciations sur la guerre, dont la fin paraît si lointaine, et sur la hideuse attitude politique des non-comballanls, ministres, députés et autres vermines, ne sont pas de nature à nous ég-ayer.

29. — On m^envoie un feuilleton de M. Paul Souday dans le Temps d'hier où il est parlé de ma Jeanne d*Arc.3e suis toujours, pour ce monsieur, le « truculent et divertissant pamphlétaire ». II en donne pour preuve le fait que je condamne Charles VII, La Trémouille et I\cg-nault de Chartres, personnages qu'il semble estimer. Il ne me reproche pas d'avoir attaqué Cauchon, mais c'est tout juste. Son intention visible est de paraître équitable en m'honorant d'une mention, mais de telle manière que cette men-

tion me soit absolument inutile. C'est un pauvre homme qui fait son métier.

30. — Lettre d'un Ch. Meunier (Maison du Livre) m'ofFrant de collaborer à un recueil de morceaux littéraires pour une publication destinée à venir en aide aux artistes blessés. Cela me serait payé cent francs. Réponse :

Mûus.eur, je suis étonné de voire proposition . Oa

AU SF.UiL DE U APOCALYPSE

m'oublie si volontiers I D'autre part, il est. de tradition, depuis un grand nombre d'années, de refuser tout ce que je présente, quoi que ce puisse êti'e. Alors, à quoi bon? D'ailleurs je suis malade en ce moment et peu capable de tiavnil, ét.int moi-même un artiste blessé, et combien! Cependant, par ég'ard pour votre lettre que vous avez eu Tobli^-eance d'écrire de votre main sans recourir à la machine, je vous offre la conclusion démon récent livre, Jeanne d'Arc et l'Allemagne, pag-e qui vaut, je crois, de l'inédit, la chevaleresque et rituelle conspiration du silence, pai' laquelle on m'assassine depuis trente ans, ayant étouffé cet ouvrage dès son apparition. J'ajoute que le prix médiocre de cent francs dont vous me parlez est extrêmement à considérer pour un écrivain malade, presque sans ressources et qui accomplit très péniblement sa soixante-neuvième année.

A Termier :

J'aurais été, hier, bien peu capable de vous écrire, tant était g'-rande ma faible •. Je n'ai pu que lançuir douloureusement toute la journée en m'efforçant de penser à saint Pierre, de qui l'ombre seule guérissait et en pensant à vous. C'était, je crois, le point ex-

trême de la descente avant la remontée, qui semble commencer aujourd'hui.

La veille, j'avais reçu de M. R... une lettre très bonne, quoique un peu embarrassée. (]ette lettre était accompagnée d'un mandat prélevé sur « l'argent du ménage», l'expéditeur me faisant observer judicieusement que mes livres, qu'il aime depuis longtemps, ne lui auraient servi à rien s'il n'était pas pauvre.

Il ne m'a pas parlé de la guerre, non plus qu'à vous, ce qui paraît étrange. Il m'est impossible de n'y pas

penser et vous savez que cela est pour beaucoup dans mon déplorable état physique... Vous exagérez beaucoup mon « mépris et ma vilipeodaison » à l'éj^^ard des polyteciiniciens. Avant de vous connaître, je les ig"norais, mais je n'avais jamais eu contre eux de tels sentiments. D'ailleurs tout cela est déjà bien loin.

Incapable actuellement de toute invention, j'ai entrepris la mise en ordre des notes les plus importantes de mon Journal, de 1918 à igiô, en vue du 7^ volume. La matière est copieuse. Mais je n'ai pas encore écrit une ligne. Ce sera mon occupation à Mévoisins.

J'entends bien ce que vous dites quand vous parlez de la tâche qui me reste à faire. J'y pense tous les jours et je crois même que ce sera la partie la plus importante de mon œuvre. J'espère que Dieu medonuera force et lumière.

Juillet.

!•'. — Enfin, voici un peu de justice, l'admirable article d'Edmond Barthélémy, dans le Mercure de France :

Jeanne d'Arc et V Allemagne, par Léon Bloy (Georges Grès et C^^, 3.5o). — Il n'y a que la plus simple et îa plus compréhensive des intuitions du cœur dans le titre du récent livre de Léon Bloy : Jeanne d'Arc et l'Allemagne. Evoquer le plus extraordinaire, le plus exftltant des souvenirs de notre Histoire à l'heure du])lus grand des périls qui se soient abattus sur la France, — c'est là, par excellence, je viens de le dire, un mouvement spontané du cœur. Et c'est bien ainsi. L'encuuras'enient et la consolation sont offerts avec une

AU SECIL DE L APOCAI.Yl'SK

candeur profonde, pleine de sag'acité parce qu'elle est à sa place dans une épot[ue inouïe comme celle-ci, ou, dans l'ordre moral, tout s'est profondément simplifié. C'est un livre très bon, très doux, très réconfortant. Il faudrait qu'il fût lu dans les tranchées, où des noms comme Jeanne d'Arc ont pris une actualité sublime. Dans les tranchées, et partout en France. Il y a, dans ce livre, un accent précieux pour bien des cœurs, en des jours comme les nùties. J'ai vu des femmes pleurer, aux paroles d'adoration avec lesquelles le chrétien et le catholique Léon Bloy érige,, face à la Croix de fer, la pauvre Croix de bois que Jeanne d'Arc baisa sur son bûcher, « la Croix des indigents et des vagabonds, la douce Croix des vieux chemins dans les campagnes, l'accueillante Croix des miséreux, des courl)atus, des pieds en sang, des cœurs en larmes, de ceux qui ont été mordus par des serpents du désert et qui guérissent de leurs blessures en la regardant, la Croix de misère et de gloire »! Et c'est aussi, dirai-je encore, le ton de quelque saint Jérôme, en quelque v^ siècle, laissant tomber, sur les civilisations horriblement ensanglantées par

la framée du Barbare, des paroles d'une mélancoliciue spiritualité.

Les premières pactes seulement de l'ouvrage étaient composées lorsqu'éclala la guerre. Léon l>lov reprit le livre au mois de novembre, après les jours sans pareils de l'été et de l'automne 19 lA- C'est, .sans nul doute, l'imagination profondément ébranlée par ces événements (ju'il res.saisit la plume. Ebranlée? Disons plutôt qu'elle ne s'en retrouvait que mieux elle-méine ! Ce ,xx" siècle compUfait ce xV siècle : Léon Bloy n'a eu qu'à rester lui-même pour être égal, dans ses moyens d'écrivain, à l'horreur commune à ces deux époques, et à la pitié aussi, à la « grand'pitié », qui est en elles. A

la pitié surtout, préciserai-je. Ce livre sur Jeanne d'Arc est un larg-e réseau de données biographiques, où s'enchâssent, comme de resplendissants vitraux dans un maillis de plomb, les translucidités irradiées d'un brûlant Amour. Au fond de ce livre flambe un cœur d'écrivain fervent par la souffrance. Et la ferveur s'est trouvée d'autant plus éclatante, ici, que la souffrance s'est accrue, élargie. Il j a, dans ce cœur, fondues en une même source de tendresse, sa propre infortune, l'infortune de Jeanne d'Arc et l'infortune de la Frnnce.

Il résulte de là une lecture bien émouvante, et si claire. Si claire. Comme tous les livres de Léon Bloy, fPHino'.îrs. Les événements ont seulement confirmé l'écrivain dans ses façons de sentir et de s'exprimer. Mais il fut lo:i jours, dans ses autres ouvragées, ce que nous le voyons dans celui-ci. Il eut toujours, à défaut d'extraordinaires événements comme aujourd'hui, des rai-

sons à lui, ces événements de son âme. L'intensité de l'émotion a, chez lui, toujours emporté aussi irrésistiblement la netteté de l'expression. Bloy est un voyant du monde moral. Emotion et forme, l'une dans sa profondeur, l'autre dans sa lucidité, annoncent l'énergie sans pareille de son intuition, de ce qu'il faut appeler son sens pratique de l'Invisible, qui est la seule réalité. Je nég-ligerai, ici, la Mystique théologique, où le catholique Bloy restera comme un grand poète : il y aurait, sous ce rapport, à recueillir à travers son œuvre une foule de pensées, d'imag-es. originales jusqu'à l'étrange, éclatantes jusqu'à la fulguration : trouées éblouissantes vers l'au-delà chrétien, vitraux de feu clair pour l'église qu'est l'œuvre de Bloy. Dans cette sphère de l'Invisible, je m'arrêterai seulement à ce qui est sentiment, vie du cœur. Ah! c'est ici, dirai-je, qu'il est si délicieux d'entendre Bloy s'exprimer avec cette clarté. J'ai tou-

jouis pensé que l'auteur de la Femme Pauvre, Azns. tout ce qu'il a écrit, s'adresse avant tout à nos cœurs. Les femmes sont les meilleurs jug-es en ceci, et j'en ai vu, j'ai vu des mères de famille, que ses livres attiraient. Cet écrivain, qui ne flatte pas les femmes, leur inspire confiance. Elles sont averties d'une loyauté qui est en lui, elles .sentent la rectitude et l'autorité qui est dans sa pensée. Elles savent qu'il y a une douceur en lui, à laquelle on peut se fier. La vie, certes, a fait que cette douceur n'est pas allée sans bien des éclats de colère. Mais qui voudra compter, aux pieds de la statue enfin dégagée en sa forme, les éclats de marbre ou de balsalte jaillis sous le maillet? Ah! je sais bien : Bloy en a donné, de ces rudes coups de maillet, qui ont pu s'égarer parfois, et risqué de briser, avec la gaine qui l'emprisonnait, la statue elle-

même. Mais son œuvre n'en est pas moins pleine de sens, d'un sens très doux, si vous voulez y réfléchir.

Je reviens à Jeanne d'Arc. C'est, à cette heure, avec Napoléon, Napoléon que Bloy chanta en un livre étonnant dont j'ai parlé eu sou temps, le sujet le plus pratique de l'histoire de France. Quand de pareils sujets sont traités, à une pareille heure, par des écrivains comme Bloy, on sent aussitôt une réalité dont on n'avait pas la perception nette en temps ordinaire ; on sent la réalité du monde de l'âme, la seule réalité positive qui est le fonds commun d'où sortent les forces en action à la surface sous la lumière de l'immédiat. Nous éprouvons, k propos de Jeanne d'Arc et de tout ce que son évocation contient de vivifiant, combien le monde est mené par les idées. La croyance le conduit.

On a donné des histoires rationalistes de Jeanne d'Arc. J'en sais qui sont des choses fort laborieuses, des écrit» pleins de science et d'art. Parfois même, le

souci de tout « expliquer », le scepticisme, n'y va pas sans tendresse pour l'héroïne. J'ai retrouvé un de mes articles sur un important ouvrag-e inspiré de ce scepticisme humainement afifectueux. Le ton de cet article, écrit il y a des années, est très nég^alif, et l'on ne m'accusera donc pas d'improviser mes idées à l'occasion du présent livre de Bloy. C'est que j'ai dû sentir que ce n'était point là la manière de parler de Jeanne d'Arc. Et je le sens plus que jamais aujourd'hui, dans les temps où nous vivons. De pareils essais d'histoire rationaliste, malijré tout leur labeur, tout leur art, tout ce qu'il y a d'afl'ectueux dans leur scepticisme humainement compréhensif, restent, en somme, pour tout objet pratique, une friche aride : pas une lleur de sentiment et pas une poussée d'action n'en sortiront. Ils ne peuvent rien pour l'instinct

vital qui, du fond des tranchées, des ambulances, partout où l'on lutte et l'on souffre, nous crie : Vivre d'abord; ils ne peuvent pas là millième partie de ce que les pag-es instinctives de Bloy pourraient à cet ég-ard.

Qu'on ne s'y trompe point : ces paj^es sont écrîles tout près de notre cœur. Ce sujet de Jeanne d'Arc, si extraordinaire, si en dehors de tout, est, par là, rapproché, humanisé^ rendu pratique^ en un mot, plus que par toutes les exégèses scientifiques, rationnelles, « humaines », du monde entier. Qu'on lise le chapitre inti* tulé : les Larmes. Devant une histoire comme celle de Jeanne d'Arc, devant une histoire aussi comme celle de la France actuelle, tout se résout en elles, tout se concentre, sentiment, esprit, en cette rosée du cœur. Je viens de dire esprit. Je laisse là-dessus parler Léon Bloy :

Les larmes, il est vrai, brouillent la vue déjà si incertaine, mais la clairvoyance du cœur peut la remplacer avec avan-

■I un' lU.ination iiiac^Difîqup peut illumiaer le pauvre en. Et i>uis, à une certaine profondeur déterminée par .. _ :.:ncQt des ijrands morts, on est bien forcé de rencontrer la Solidarité universelle qui nous est cachée par le mensonge social et que dénonce avec tant d'éloquence leur poussière! C'est cela surtout qui fait pleurer !

On se sent de plain-pied dans cette excessive misère de tous les hommes . L'éblouissement de l'Héroïsme ou de la Beauté a disparu. Qu'il s'agisse de Gharlemagne, de Napoléon ou de Jeanne d'Arc, on ne voit en eux que des proches, de très humbles frères dans l'immense troupeau des cohéritiers de 1 Expulsion.

Les chants de gloire, les cris d'enthousiasme, les acclamations populaires n'existent plus, n'existèrent jamais que dans un rêve qui s'est dissipé. Il n'y a plus que des larmes de pénitence, de compassion, d'amour ou de désespoir, fleuves lumineux ou sombres qui vont aux golfes inconnus.

Cela veut dire que la destinée humaine n'est bien comprise, ou sentie, que par une vue du cœur; que si la soutirance est au fond de cette destinée, nous sommes par là tous solidaires ; et que les grandes âmes, les g-rands hommes, en qui, par une nécessité et une g-lolre de leur nature, se rencontre la souffrance universelle, sont comme le lieu mystique de la concentre de toutes les âmes. Il ne reste que leurs larmes, à ces âmesmères, c'est-à-dire de quoi féconder la terre. Léon Bloy, qui vient de recueillir celles de Jeanne d'Arc. sera compté parmi les très parfaits serviteurs de la Sainte et de la France.

Edmond Barthélémy

A la dame japonaise dont il fut parlé ici le 23 mars :

Je ne suis pas content de vous. Je vous rivais é:rit le jour (le saint Jean-Baptiste, une lettre que je crois très

importante. C'était un cadeau extraordinaire que je vous faisais comme à une personne que j'aimerais très particulièrement. Je vous faisais les confidences les ;)lus g"raves dans l'espoir de vous élever, de vous agrandir le cceur...

Oui, sans doute, vous avez été touchée d'une certaine manière et je vois bien que je ne vous ai pas écrit inutilement. Mais, en même temps, je vois trop que vous ne réalisez pas du tout la vie

surnaturelle, puisque vous dites ne communier tous les jours que pour m obéir ! Quelle misère ! Vous quittez l'ég-lise en vous disant : « Je vais tout envoyer promener... Pourquoi Dieu nous aime-t-il ?... Je trouve cela ridicule... » J'ai honte de reproduire dételles paroles. Est-ce vous qui parlez ainsi? Non, n'est-ce pas ? c'est une petite fille fantasque et insupportable qui vous a remplacée un moment.

Savez-vous seulement ce que c'est que la prière ? Remarquez que je ne vous parle pas de la communion quotidienne qui est une nécessité pour les chrétiens comme c'en est une de manger, même sans appétit, pour nourrir le corps. On communie, non pour obéir à un homme quelconque, mais à Jésus qui a dit qu'il fallait Le manger pour avoir la Vie éternelle. Nul ne peut comprendre cela, mais tout le monde sait ou peut savoir que cet Aliment agit de lui-même, de façon mystérieuse, dans l'âme des obéissants et qu'un jour, fût-ce après vingt ans, on découvrira tout à coup qu'on est prodigieusement loin des commencements de cette pratique et qu'on n'est plus du tout la même créature.

Je veux vous parler seulement de la Prière. Quels lieux communs ! — Je me recommande à vos prières, cher monsieur ou chère madame. — Ne m'oubliez pas dans vos prières, etc. etc. On s'acquitte en marmottant quelques Pater ou Ave du bout des lèvres et on pense

"sG

AU siiiiir. n:-. l, apocalypse

avoir fait quelque chose. Quelqu'un vous a-t-il jamais ensoigné que la vraie prière doit être surnature lie. c est-à-dire en union directe avec Jésus-Christ, c'esl-àdire encore dans un esprit d'im-

molation et d'olilation de soi mf;me ? Telle personne m'a demandé de prier pour elle et j'ai proails de le faire, mais je sais fort bien qu'il n'y a qu'une manière. C'est de pai/er h sa place. Autrement je n'aurai rien fait et je n'obtiendrai absolument rien.

Je vous en supplie, ne soyez pas médiocre. Ne parlez pas d'héroïsme ou d'impossibilité. Ce que je vous dis est la ciio.se la plus simple et la plus consolante qui soit. Je sais si bien ce que je vous disl..

A Barthélémy

Mon cher ami, c'est un convalescent, très faible encore, qui vous écrit. Vous lui pardonnerez de ne pouvoir vous envoyer une longue lettre. Mais je tiens à vous dire tout de suite que votre article m'a été intiniment doux et consolant. Un peu de justice enKn ! Quelle suavité pour un vieil artiste à qui la justice a presque toujours été scandaleusement refusée !

Avez-vous lu, dans le Te.nipx^wn feuilleton d'un Paul Souday, une autorité, paraîl-il ? Ce monsieur voyait en moi un « pamphlétaire truculent ».I1 s'indig-naitdemon mépris pour les ennemis de Jeanne d'Arc et c'est tout juste s'il me pardonnait d'avoir été irrespectueux pour Cauchon. Mais ma forme le faisait penser à Pégiiij (I) et cela militait en ma faveur.

Après cela vous comprenez que j'ai dû vous lire avec une sorte d'ivresse et je vous prie de m'inscrire par ordre alphabétique, c'est-à-dire au premier rang-, parmi vos débiteurs — insolvables ;

les débiteurs pour leur âme secourue I C'est quelque chose avant le Paradis...

AU SliUIL DK (.'.\;OCAI,YPSB 827

A Félix Raugel

J'ai été assez malade, ces derniers jours. Grand malaise phvsique ajoute à tout ce qui me ronjjre depuis bientôt douze moi.-;. Il m'est impossible de piendre mon parti de l'abomination allemande, pour ne rien dire de beaucoup de choses françaises qui me mécontentent jusqu'à la parfaite horreur. Je sens si bien qu'il ne reste plus aux rares fidèles que l'acceptation d'un rig-oureux martyre. Plus de pape, plus d'évèqnes, presque plus de prêtres. Les âmes sont frissonnantes et abandonnées. Ah ! mon cher combattant, que ne suis-je valide encore !... Et il me faut, menacé, comme toujours, par la misère, être le témoin del'iijnominieuse indifférence de tous ceux que la guerre n'atteint pas et surtout de la joie salope des boutiquiers qui en profitent pour majorer le prix de leurs marchandises, en craignant de la voir finir. Je vous envie i"éellement, mon cher Félix, quand vous me parlez des messes d'aurore au creux d'un rocher, au bruit lointain ou très proche du canon. Quelle vivifiante et magnifique poésie 1 Nous autres, combien de temps aurons-nous la messe encore ? Dieu le sait, Dieu dont le Nom a été remplacé par les mots de patrie et de république.

4. — J'apprends que mon cher Philippe Raoux vient d'être cité à l'ordre de l'armée.

6. — Baptême d'une petite fille d'amis réfugiés dont nous avons accepté d'être parrain et marraine, Jeanneetmoi. Naturellement on est ému et on se réjouit de cet événement immense d'une âme devenant chrétienne. Mais comment seraitil pos^iible de se réjouir assez ? On ne comprend

32? AU SKUIL DK u'aPOLALYPSE

rieiî, sinon qu'on est au bord d'un gouffre de lumière.

8. — C'est le moment toujours redouté de notre villégiature annuelle. Horrible travail d'emballag-e. Un religieux franciscain m'écrit du Caire :

Que va devenir la Terre Sainte, si la g-uerre éclate entre l'Italie et la Turquie? Rlisère de misère. C'est vraiment l'abomination de la désolation, in Loco sancto.

9. — Versailles, Saint-Pi at, Mévoisins... sans trop de fatigue.

II. — Ma santé semble revenue. Relu le 3® volume de i8i5 par Henry Houssaye. Bain de mépris pour les politiques d'alors, si semblables aux contemporains.

i3. — Inédit pour l'éditeur Meunier qui n'a pas voulu de l'imprimé que je lui offrais le 30 juin.

NOUS NE SOMMES PAS EN ETAT DE GUEKRE

A Fflix Ihnifjf.l.

Mon cher Félix, je vous écris d'un coin de la Beauce où j'avais espéré trouver unrefun,-e contre le patriotisme profitable des boutiquiers de Paris et de la banlieue qui ont décrété l'affamante persécution des prix de guerre. Vous iifnorez cela sur le front où vous n'avez ;\ craindre (|ue les projectiles ou les f^az lioches moins redoutables |jeut-être et moins puants que les manit^ances de nos épiciers et de nos bouchers. Je m'étais dit que mou

AU 8BUIL DE l'aPOGALYPSK SsQ

jardin me nourrirait au moins un peu, et il m'a fallu renoncer aussitôt à cette illusion. Mon pauvre potag-er envahi par les taupes et les surmulots, est dévasté, bouleversé comme vos champs de bataille. Telle est la loi de ce temps, les tranchées partout. Comme si les gens ne suffisaient pas, les bêtes s'en mêlent.

Vous vous rappelez sans doute, homme de prière, l'Evangile du IX« dimanche après Pentecôte, le a août 1914» jour inoubliable de la mobilisation : « Les ennemis t'environnerontdetranchées... » et voilà dix mois que cela dure, et nul ne peut dire quand cela finira. Que ne puisje combattre près de vous 1 J'ai 69 ans, je suis un vieil homme très usé. L'espérance de démolir quelques-uns des atroces chenapans qui souillent notre France m'est refusée. Que me reste- t-il alors ?

Faire de beaux livres, me dites-vous. Qui les lirait ? Ma Jeanne d'Arc et V Allemagne ne se vend pas. Nos héros s'entraînent en dévorant les Trois Mousquetaires ou le Comte de Monte Christo. Quelques intellectuels s'arrachent Barrés ou Aristide Bruant. Il y a même des artilleurs qui ont emporté du Berg-son et je connais un avocat sans peur qui avait fourré dans son sac deux ou trois

volumes de Nietzsche. Qui pourrais-je intéresser, ne sachant parler que de Dieu? En ce sens, je suis infiniment plus étranger qu'un Fuégien ou un Kamtchadale. Dieu, c'est l'hypothèse poussiéreuse au fond du g-renier de la pensée contemporaine, et nous sommes, vous et moi, mon pauvre ami, d'étranges rêveurs sur une échelle bien dangereusement vermoulue. Nous pensions cependant savoir quelque chose que tout le monde ne savait pas et nous le pensons encore.

Dès le début de cette guerre prodigieuse à laquelle aucune autre n'a ressemblé, nous nous étions dit que c'était le commencement probable du Miracle de la Fin,

AU SEUIL DE L AfOCALYPSK

aDuoDcèe, en i846, par Quelqu'un qui ne peut pas se tromper et que l'ig'noble rêve des Barbares devait être considéré comme un préambule tout simplement, quelque chose comme un lever de rideau. Et le déroulement des faits n'a pu que nous confirmer dans cette pensée.

En etTet, comment attribuer le Définitif à l'inepte farce allemande, quelque horrible et sang-lante qu'elle soit? Elle est vraiment trop médiocre, trop honteusement imbécile, trop dég-oûtante! Se ruer comme des brutes formidablement armées sur des peuples non préparés à la g-uerre, égorger par milliers des êtres sans défense et les souiller en les torturant, incendier, piller, dévaster à plaisir les plus belles contrées du monde, détruire des chefs-d'œuvre séculaires avec des ricanements de singes en folie, en se remplissant de l'idée qu'on fera ainsi trembler toute la terre, c'est, en vérité, par trop idiot et on ne se représente pas un

pitre de cannibales assez somptueusement crétin pour l'imaginer !

Tel est pourtant le concept unique de l'Allemagne prussianisée et de tous ses intellectuels prosternés devant un cabotin lamentable.

J'ai parlé tout à l'heure de la guerre, et j'ai honte d'avoir écrit ce mot. La vérité, qu'il faudrait crier partout, c'est que nous ne sommes pas en guerre. Nous défendons, comme nous pouvons, notre sol, nos villes, nos demeures, nos femmes et nos enfants contre la plus gigantesque entreprise de cambriolage et d'assassinat qu'on ait jamais vue. Dire que nous sommes en état d guerre avec l'Allemagne est aussi absurde qu'il le serait do supposer qu'un malheureux homme cramponné par une hideuse inénadc remplie de tous les démons de la luxure et se défendant contre elle avec rage est en état 4e mariage avec celle possédée.

Sîj'a.vai£ Vhonaeam d'un coxujnaiideiueat militaixe, je

ne consentirais jamais à reconnaître un Allemand pour un soldat et je n'aurai? pas assez de cordes pour pendre les prisonniers. L'uniforme de ces crapules offusque notre intelligence de guerriers chevaleresques et nous fait oublier constamment que nous sommes en présence d'une colossale chienlit df domestiques infâmes travestis en g'ens de guerre. Nous traitons avec considération, avec honneur même, d'abominables scélérats dont nos galériens ne voudraient pas pour compagnons. Frédéric II dit le Grand qui fut lui môme un bandit, déchirait en mourant qu'il était las de régner sur des esclaves et le répugnant Schopenhauer ne se consolait pas d'appartenir à une nation aussi bête. L'ex-

trême servitude et l'extrême bêtise, voilà ce que nous avons devant nous. Combien d'années et quels fleuves de sang ne faudra-l-il pas encore pour laver notre pauvre France des immondices de cette racaille'?

Mais, encore une fois, le Définitif n'appartient pas et ne peut pas appartenir àde tels instruments du démon. En accomplissement des prophéties que vous connaissez aussi bien que moi, l'Europe déjà est en feu et le reste du monde est peu éloigné de s'embraser. Les aveugles mêmes, et les pires sourds sentent monter l'orage inconnu qu'aucune expérience n'a pu pressentir. Mais il fallait un avant-coureur de ce cataclj'sme sans nom, et le plus bas de tous les peuples fut désigné pour cet office par le Dédain surnaturel de Celui dont nul ne parle. Quand le vrai Drame aura commencé, l'inanité réelle du colosse allemand sera tellement manifeste qu'il deviendra diPîicile de penser encore à lui dans le tremblement infini des affies nouvelles. On saura alors qu il n'était rien, vraiment riep, et le souvenir du puant empire n'aura pas même le pouvoir de procurer la nausée aux agonisants.

33» AU SKUIL DE l'apocalypse

Voilà, mon cher Félix, tout ce que peut vous écrire un vieux prophète peu écouté qui a cessé, depuis très lon;g-temps, de faire crédit aux bavardag-es des hommes et qui n'espère absolument rien en ce monde sinon la venue prochaine de Dieu dans la magnificence terrible de sa Gloire ou dans les terreurs irrévélables de sa Colère.

i5. — De Pierre

Ce matin, i4 juillet, j'ai assisté, — c'était mon devoir de correspondant — à la cérémonie du transfert des cendres de Roug'et de

Tlsle aux Invalides. Ne suis-je pas assez « marseillais » pour être fou d'enthousiasme? C'était si pauvre, si pitoyable, si couleur de cendres ! Derrière le cercueil, marchait Poincaré, qui avait Tair d'un sous-préfet, puis tous les ministres, puis toute la bande du Parlement; c'était g'rotesque. Et moi, je pensais au transfert des Cendres de l'Empereur, comme tu le racontes dans l'Ame de Napoléon. C'était autrement significatif.

i6. — On me fait lire, dans la Croix, une lettre scandaleuse de Mgr de Cabrières, cardinal et archevêque, à un autre prince de TEg-lise pour lui exprimer son indignation pastorale contre la Sainte Vierge qui ne craignit pas, il y a soixante ans, de donner sa confiance à une petite bergère, en lui parlant irrespectueusement du clergé. L'objet apparent de cette lettre est la condamnation d'une brochure fort imbécile qui neuiéritait certainement pas une telle réclame, mais qui a paru à son Eminence un prétexte

plausible pour outrag-er, une fois de plus, la Mère de Dieu, en même temps qu'une occasion de consoler ou de rassurer l'archevêque de Reims dont le châtiment a déjà commencé.

i8. — Un prêtre infirmier à Chartres nous dit combien sa situation est pénible. Il est avec une dizaine d'autres prêtres, sous les ordres d'un franc-maçon qui ne leur cache pas son aversion et les vexe tant qu'il peut. Quant aux convalescents qu'ils sont forcés de servir, ce sont d'horribles brutes qui ne savent que blasphémer et dire des ordures. Ainsi se convertit la France.

19. — Lecture de Houssaye, i8i5, 3* vol. (La France crucifiée — Terreur prussienne.) Les Allemands d'il y a cent ans étaient exactement ce qu'ils sont aujourd'hui. Cette lecture est affreuse.

20. — Notre pauvre curé se donne un mal infini pour préparer, sans aucune aide, un service funèbre de r® classe, pour un misérable qui n'a jamais consenti à vivre chrétiennement et dont l'avarice était étonnante même ici. Selon la coutume invariable des parents honnêtes que ronge la crainte des restitutions in extremis^ le prêtre ne fut appelé au lit de mort que lorsqu'il était trop tard.

21. — « D'après les lettres qui m'arrivent du front », m'écrit un ami, « l'esprit des hommes

devieni, en beaucoup d'endroits, franchement mauvais. Il est difficile d'envisager Vissue sans anxiété. »

Ce serait terrible, en effet. Si la digue militaire qui nous sépare des Allemands venait à se rompre,quel déluge de deux millions d'animaux féroces !

22. — Un paysan nous promène dans sa voiture pendant quelques kilomètres. Excursion promise à Madeleine, dont c'est aujourd'hui la fcte. Pourquoi les plus aimables paysages sontils devenus si tristes?

24. — Lettre de Raugel d'un hôpital de Montpellier.Il a été blessé au pied et restera boiteux, mais la guerre est finie pour lui. Sa lettre est extrêmement douce et chrétienne.

Je lui écris notre imi)ression douloureuse atténuée par la pensée que sa blessure ne le prive d'aucun de ses membres. Je l'engage à se persuader qu'il a été miséricordicusement épargné alors qu'il pouvait mourir ou perdre la moitié de sa personne. Je l'assure que toutes ces horreurs, même vues de loin, ont été pour

beaucoup dans le mal dont je suis encore convalescent. Enfin, je lui annonce que je travaille à un nouveau livredans ma solitude. « Les heures me paraissent moins lourdes et je réussis que!(]uefois à dissiper les fantômes, en cherchant les traces de ce que Jésus écrivit de son doigt, il y

a deux mille ans, sur mon cœur de boue, quand on accusait devant lui la femme adultère. »

L'Allemagne appelle ses combattants : Das Mensclieamaterial (le matériel humain). Ce mot ignoble dit tout.

A l'oncle Louis

... Je ne vous apprendrai rien en vous racontant que nous sommes ici dans une solitude complète. Le pays est étrangement dépeuplé par la guerre. On ne voit que quelques vieillards croupissant dans la plus fétide impiété. A l'exception du curé, excellent homme dont la fig-ure proclame la plus honorable simpliciléetqu'on nous laisse, je ne sais comment ai pourquoi, p.-rsonne à qui parler. L'ennui m'écraserait si je ne travaillais pas. Reste à savoir si le nouveau livre pourra jamais être publié. Autant demander s'il y aura encore des libraires et des lecteurs. .Mais je m'en désintéresse, content de savoir qu'il y a Dieu et que nous verrons ses g-estes sur un monde abominable qui refuse de le connaître.

26. — Lettre d'un pauvre blessé belge. Il me raconte comment il a été déçu et roulé hideusement par un prêtre en qui sa

confiance était sans bornes. Ce saint homme lui ayant soutiré tout ce qu'il possédait, lui persuada de s'engager, lui faisant croire qu'en son absence il veillerait lui-même avec une extrême sollicitude sur sa mère et sa sœur privées de soutien. Aussitôt après son départ, les pauvres femmes furent abandonnées à la charité publique.

On aimerait à savoir dans quelle fournée de

AU SEUIL DE L ArOCALYPSM

praires brliîes massacrés cet ecclésiastique a cueilli ia palme du martyre.

27. — Un officier supérieur qui paraît informé livre à mes « méditations de solitaire » les deux nombres ci-dessous qui sont à peu près officiels. Depuis le commencement de la guerre le nombredesFranrais/«é".çapprochede500.000. Le nombre des Allemands tués est comprisentre i.500.000 et 1.600.000. On ne parle pas des Autrichiens, Russes, Anglais, Serbes, et Turcs. En multipliant par 3 le nombre des tués on a sensiblement le nombre des hommes qui sont définitivement hors de combat (tués, grands blessés ou prisonniers). L'armée française aurait donc ainsi perdu i.500.000 hommes ; l'armée allemande Zj.500.000 ! 11 est donc manifeste que les Allemands s'usent plus vite que nous., puisque, ayant une armée à peu près double, ils subissent des pertes triples.

Conclusion. La guerre va durer longtemps encore, six mois au moins, peut-être un an, à noins que Dieu n'intervienne par quelque coup de tonnerre.

Lettre de l'abbé X... me priant d'attester qu'à telle époque, il m'écrivit pour protester contre la publication sans imprimatur de la Vie de Mélanie. Il paraît que cette alteslation lui est nécessaire, car on veut déférer à l'Index ma publication, de laquelle il m'avait fourni les éléments.

Je réponds d'abord que je me suis passé de V imprimatur y certain que je n'aurais pas trouvé un seul évêque pour me le donner, n'en ayant aucun besoin, d'ailleurs, puisqueje n'appartiens pas au monde ecclésiastique. Si j'avais attendu une approbation, la Vie de Mélanie n'aurait jamais été publiée.

Pour finir :

Vous me parlez d'un personnag-e (l'évêquede Moulins) qui veut me déférer à l'Index. Menace ridicule et sin- '^ulièrement tardive, au bout de trois ans. Si j'avais [honneur de le connaître, je lui dirais trois choses: i" que je me fous absolument de l'Index qui ne représente pour moi qu'un guichet derrière lequel on déshonore l'Eglise ; 2* qu'une mention de mon livre dans le catalogue presque toujours imbécile de cette Congrég-ation me serait une réclame précieuse, inespérée ; 3° que le promoteur malintentionné de cet interdit profitable appartiendrait désormais à mes crocs. On sait ce que cela veut dire.

A Termier qui m'a proposé son optimisme

Oui, je sais que vous êtes un optimiste. J'en suis un antre. Seulement il y a deux manières : l'optimisme de la Miséricorde et l'optimisme de la Justice qui se rencontrent certainement dans l'Ab-

solu, mais après quel voyage I Vous espérez la miséricorde avant la fin du châtiment. Sans doute elle est espérable pour tels et tels amis de Dieu, mais, pour les autres, quelle dérision ce serait ! Quel triomphe pour les évèques ou archevêques impies, pour l'Echo de Paris, pour la

multitude des honnêtes g-ens qui « n'ont rien à se icprocher », et quelle faillite pour la Salette !

Ma conception des choses est telle que je suis forcé de me réjouir des pires malheurs dont le spectacle ou la prévision me tortufe, parce que je les sais nécessaires, c'est-à-dire voulus de Dieu et, par conséquentadorables; parce qu'il est mille fois clair pour moi que les cataclysmes annoncés sont les prodromes indispensables du Rèo-ne de Dieu in terra que nous avons le devoir de demander sans cesse ; parce qu'eiiHn il y aura 69 ans, dans quelques semaines, que les Larmes et les Paroles de Marie sont méprisées, qu'elles le sont aujourd'hui plus que jamais et que cela ne peut plus être supporté ni pardonné.

Tout Français qui n'est pas une brute ou un coquin doit désirer la punition dt; l'Allemagne, c'est-à-dire, à défaut d'une extermination malheureusement impossible, l'abaissement infini de cette nation exécrable. L'impunité de l'AUeinrîg'ue seiait la démonstration de l'inexistence de Dieu. Elle doit donc être châtiée de la façon la plus terrible. D'après les chiffres connus, cette g-uerre inouïe que l'Allemagne seule a voulue aurait fait en France, depuis un an, près de deux millions de victimes, parmi les combattants seulement. Les vingt ans de g-uerre de la République et de l'Empire ont moins coûté. C'est de quoi faire chavirer la rai-

son. Mais si le plus abject de tous les peuples a reçu le pouvoir de nous faire tant de mal, que penser de l'inlidélité qui a j)u nous attirer une telle expiation, et comment croire que cette exjjiation prendrait hn, même après l'écrascinent de nos ennemis - ac/up/.s-, si la môme infidélité monstrueuse continuait ? Or, c'est précisément ce qui peut être vu de tout le monde, e.xcepté des aveug"les-ncs du la Croix ou de VEcho de Paris. Telles sont, cher ami, mes méditations de solitaire.

AU SKL'IL DE l'aPOGALYPSK 33f)

C'est par VOUS que j'ai appris la nouvelle blossure, heureusement peu e^rave, de Boiissacà qui je vais écnre; Trois jours avant j'avais reçu une lettre de Raugel évacué à Montpellier où on le soig-ne pour un mauvais coup. Il espère conserver sa jambe droite fortement touchée, mais il restera boiteux. Combien d'autres! Je n'entends parler que de morts ou d'estropiés.

30. — Lettre de Pierre revenu de Reims où il avait été se faire bombarder :

... Ici (à Paris) rien de neuf, rien de saillant. On attend. Il n'y a que messieurs les politiciens de la république qui s'agitent, qui voudraient bien devenir des Danton, des Robespierre, etc. C'est drôle et sinistre

C'est dég-oûtant de bassesse et encore plus répug'nant quand on a vu le front. J'ai vu, ou pour mieux dire, j'ai entendu la guerre. Car elle est diaboliquement invisible.

Arrivés en auto, le 20 juillet, au matin, d'Epernay, à la Montagne de Reims qui domine la plaine où est la ville, l'ofHcier de l'état-major de la division qui occupe ce secteur nous fit des-

cendre pour nous montrer cette partie de l'immense champ de bataille. On ne voit encore rien de la guerre. C'est un paysage très beau et très paisible. Dans le lointain, la ville, les tours de la cathédrale. Les champs de blé à perte de vue, des vignobles. Et tout cela vide, désert. Pas un être vivant.

Mais très loin, à l'est et au nord de Reims, l'officier nous indiquait des lignes blanches ; ce sont les tranchées françaises et allemandes où les troupes sont les unes en face des autres depuis septembre, depuis le moment où les bandits ont été chassés de Reims. Il n'y a pas eu de changement. La première tranchée allemande est à une distance de 1200 mètres des dernières

maisons de la ville. Je les ai vues d'assez près. Ces* inimag'inahle. On n'aperçoit pas de soldats. On n'entend que la voix du canon, du canon allemand.

Nous sommes entrés en ville sous le violent bombardement sig-nalé dans le communiqué du lendemain. J'ai entendu le sifflement sinistre des obus, puis leur éclatement dur, cruel, formidable. J'en ai vu exploser à cent mètres de nous. Mais on ne réalise pas le danger. C'est très étrang-e d'assister, pour la première fois, à un bombardement intense. Ce jour-là, plus de 300 obus, dans la durée d'une heure, ont été tirés sur la ville.

Nous avons tranquillement déjeuné dans un hôtel, le seul de cette ville vide. Car il n'y a plus que 20.000 pauvres gens restés sur une population de 120.000. C'est cela surtout qui est révoltant. Les Allemands bombardent inutilement des ruines et une cathédrale. Il n'y a pas de troupes à Reims. Les soldats français sont cantonnés dans les villag-es et les bois des environs.

Quand on entre dans cette g^rande ville déserte et dévastée, l'impression est ang'oissante. L'herbe pousse dans les rues. Ici et là une vieille femme, des vieillards, un soldat, des enfants. A cela près, un silence profond. Rien que le .sifflement des obus, puis leur explosion. Comme c'est stupide et infâme !

Plusieurs quartiers de la ville ne sont qu'un immense amas de décombres. On se sent triste à pleurer et de douleur et de rag-e impuissante. N'est-ce pas épouvantable de penser que les Allemands bombardent Reims depuis onze mois, des forts de Brimont et de Berru et qu'ils les ont fortifiés d'une manière inexpugnable !

Mais la Cathédrale... Elle est là, les tours, la nef, le transept. Seulement son vêlement de beauté, ses statues, ses pinacles, ses dentelles de pierre et tous ses

AU SEUtL DK L APOCALYPSE

jitraux, a été arraché, détruit. Elle est devenue un squelette Les vitraux sont en miettes. On a Timpression d'être près d'un mort, près d'un cadavre. Le jour où J3 i'ai visitée, deux obus encore sont tombés sur elle.

Malg'ré tout, elle est solide comme une forteresse, nous disait l'architecte qui nous conduisait. Gommg c'est immonde et bête de s'acharner ainsi sur cette maison de Dieu ! J'ai mieux compris encore le diabolismfe de cette g-uerre.

Voilà, en peu de mots, ma visite à Reims. Ce n'est qu'un point du froot occidental. Et il y a encore le front russe et le front italien !

II n'y a que la Salette pour nous faire compi'endre un peu ce qui se passe. Mais quels massacres dans toute l'Europe. Les chiffres des tués, blessés ou prisonniers sont épouvantables. Des populations entières sont supprimées. Dieu agit. Il n'y a pas moyen de le aier.

Août.

7. — Lettre de Raoux provisoirement au repos. Il vient de passer quatre jours à Lyon, où il a eu la joie de retrouverions les siens et de yo\t pour la première fois son fils Jean. Il sent, comme moi, l'indifférence de tout le monde, et la Franc© de l'arrière ne lui a pas donné l'impression d'uQ pays qui passe sous l'expiation formidable. Il est profondément dég-oûté.

Autre lettre non moins désenchantée d'un autre ingénieur qui m'écrivit en juillet. Il n'a aucune confiance dans les Anglais, non plus uue dans

les Américains, et je pense qu'il n'est pas d'iiii meur à faire crédita qui que ce soit. Il medonne ceci

On demande à un curé bavarois comment il sefait que lui (et le clergé de son pays) ait accepté si facilement la domination luthérienne des Prussiens : « Avant 187 1, j'avais 400 marks de traitement, maintenant j'en ai 4.000. »

II. — Madeleine est très heureuse. Brou lui a donné un violon de qualité supérieure, qu'il a fabriqué lui-même, et c'est un extrême sujet d'étonnement pour nous et pour d'autres. Brou est prodigieux. Il semble avoir découvert des secrets anciens et il pourrait, semble-t-il, faire sa fortune comme luthier.

17. — Les journaux parlent du projet d'une colossale statueen bois deHindenbourg-àBerlin. Chaque allemand serait invité — en payant, bien entendu — à planter un clou dans cette statue. Cette idée, à peine intelligible, est étrangement significative de ce peuple. Ce n'est pas même une idée de barbares. C'est le plus bas étage de l'idolâtrie chez les sauvages de Polynésie.

20. — Mon cher filleul Jacques Maritain est venu passer ici une nuit et un jour. C'est la première visite que je reçois dans ma solitude. Combien suave et réconfortante ! Le curé qui vient déjeuner le renseigne très amplement sur

XV SKuiL DK l'apocalypse B.'iS

l'état du pays, vraiment épouvantable au point de vue religieux.

2I1. — On annonce une importante victoire navale des Russes dans le e:olfe de Riga. Une partie considérable de la flotte allemande est anéantie. Nouvelle rafraîchissante. L'attention du monde est fixée, depuis quelque temps, sur TtsTroyable g-uerre démesurée du front oriental oh il semble que le sort de l'Allemagne doive se (i'cider.Mais que croire et que conjecturer ?

28. — Il est affreusement douloureux pour moi d'écrire le présent volume ! Je n'ai pas cessé, d'ailleurs, d'être malade et combien il m'est difficile d'ajuster mes tribulations personnelles à ces événements immenses !

29. — Visite de Termier. Cet excellent et merveilleux ami est venu de très loin pour passer trois heures avec moi et son départ me comble de mélancolie. Il est, à l'égard de la Salette, dans les dispositions les plus respectueuses, mais il a de la peine à croire

que le Secret soit parfaitement identique à la Parole de la Mère de Dieu, supposant que l'imag-ination de Méianie a pu intervenir.

Par exemple, il trouve énorme et déconcertant que le nom de l'Ai lemag-ne ne soit pas même prononcé. A cela, je réponds sans hésiter que la Sainte Vierge, parlant d'une manière toute divine en vue des Evénements définitifs, n'avait pas à

nommer l'Allemag-ne, qui aurait, alors, cessé d'exister et qui, |)ar conséquent, n'existait déjà plus pour Elle.

Réponse inattciidue qui impressionne mon auditeur.

Septembre.

2. — A Baumann. Je lui parle de la Joie unique, celle de souffrir pour Dieu, et de notre inaptitude à écrire pour la multitude qui ne sait pas notre lang^uc et qui ne la saura jamais. « Moi, j'écris pour les Trois Personnes divines. »

8. — Nativité de Marie. C'est le grand pèlerinage de Chartres. Itlesse de notre curé à Notre- Dame-sous-Tcrre, J'ai voulu honorer Marie, je l'ai certainement voulu de bon cœur, mais la foule, la bousculade, l'impossibilité de lire mon missel dans cette crypte sombre et étouffante, tout cela m'a été fort pénible et je ne sais si j'ai pu prier. J'ai toujours eu l'horreur des foules et les pèlerinages multitudinairesne peuvent me convenir.

L'invraisemblable farce de la statue de Hindenbourg et de ses clous vient d'être réalisée. Hier a eu lieu l'inauguration.

Cette statue, dit le Journal, est tout au moins remaf(}u<'il)lc []ar son poids : ?.6.ooo ki!(i,^-!vimmes.

Elle a clé éris^cc à côlc de la ou!)iiiic de la Victoire,

AU SEUIL i.K L'aI'OGALYPSE $'j5

OÙ se trouvent déjà les ef fi pries d'autres capitaines allemands dont les traits sont reproduits, toutefois, en marbre ou en bronze.

On sait pour quelles raisons Hindenbourg" n'a eu que les honneurs du bois. Moyennant une légère rétribution, chacun va être autorisé à planter dans une partie quelconque du corps de Hindenbourg- un clou en signe de respect. H y a deux millions de ces clous,

Après un discours imbécile, Bethmann-Hollweg invita la sœur du Kaiser à venir planter un clou. M°e Hindenbourg s'avança à son tour et, sans sourciller, enfonça un clou dans le corps de son mari. On l'applaudit. Les demoiselles Hindenbourg firent comme leur maman. On les applaudit également. Quelques autres personnages firent à leur tour le même geste. Puis ce tut la multitude. A 7 h. du soir, l'infortuné maréchal avait été transpercé 20.000 fois.

10. — Une chère âme nous visite... Je ne peux rien dire de plus. Il y a des créatures que Dieu a formées tout exprès pour les envoyer, en temps utile, à ceux de ses amis qu'afflig-e la tristesse. Elles ont, sans le savoir, la mission de leur présenter le douloureux miroir où la Face de Jésus est empreinte, et c'est la consolation suprême réservée seulement à quelquesuns.

i3. — Adjuro te, per Deum vivum ! Jésus était demeuré silencieux sous les pires outrages. Cette parole du Grand-Prêtre le contraignit à parler. Ne serait-ce pas une prière toute puissante?

346 AU SEUIL DE L'APOC\rYPSR

D'un jeune homme qui dit avoir é\ô reçu par moi, il y a quelques années. Il me demande de prier pour un mort à la guerre, André S..., qui était un de mes lecteurs fidèles. Devenu sergent d'infanterie, un abri dans la tranchée fut baptisé par lui Villa Marchenoir, parce qu il y trouva PAme de Napoléon, qu'il put y lire avec autant de joie que d'étonnement. Il a écrit ses impressions dans une lettre que son ami a copiée pour moi : « Je bénis le ciel qui m^a procuré cette joie, peut-être la dernière, mais, à coup sûr, une des plus intenses de ma vie. »

Cette lettre est datée du 28 novembre 191 4. Le 10 janvier, André S... fut tué.

16. — Une fois de plus, le curé me parle de la misère d'âme infinie de ses paroissiens. Vie surnaturelle absolument impossible et introuvable dans les campagnes.

18. — Une petite gueuse de Paris, que Jeanne avait prise à notre service, espérant la transformer, prend la fuite après nous avoir volé le peu d'arg-ent que nous possédions. Tout ce qui arrive est adorable.

Lettre de Raoux au retour d'un second congé. Mêmes impressions de dégoût qu'il y a six semaines. « Je n'ai pas rapporté de l'arrière des impressions fortifiantes... On a l'air d'être très loin du front et pas mal d'honnêtes femmes passent pour avoir oublié qu'elles étaient mariées.

AU SEUIL DE l'aPOCALYPSK 34^

Le nombre des histoires sur ce sujet est considérable. De l'avis général on est loin de faire pénitence et beaucoup font fortune. »

19. — Une carte de Pierre nous apprend la naissance de son troisième enfant, Jean-François, né le matin du 17, fête des Stigmates du Séraphique et devant être baptisé aujourd'hui, anniversaire de l'Apparition de Notre Dame à la Salette.

Cette fois, je ne suis pas le parrain, mais tout de même je dois me réjouir de cet accroissement de ma famille spirituelle.

22. — Me voici malade de nouveau et la rechute paraît grave. C'est l'adieu définitif, je le crains bien, à tout ce qui pouvait me rester encore de jeunesse et de force.

27. — Nouvelles extraordinaires. Victoires en Artois et en Champagne. 20.000 prisonniers. Chiffre qu'il faut doubler par celui des morts et des blessés allemands. Serait-ce le commencement de la délivrance?

Octobre.

Dans le Figaro

Le « Chant de l'Epée » boche.

On ne se soucie pas assez de la littérature qui sévît, en ce moment, au delà du Rhin.

Un de nos amis nous adresse de Suisse une plaquette

imprimée à Leipzig- et dont on ne trouverait plus un exemplaire à Berlin, où elle fut vendue récemment et enlevée en quelques heures.

L'ouvrag-e intitulé le Chant de l'Epée, pour si bref qu'il soit, e.sl CfliHantau plus haut point. Il retlète en sa littérature le sentiment d'immense orfi^ueil et d'infatuation colossale de la « nation élue ». En voici quelques extraits :

Il ne m'appartenait pas d'être juste ni d'avoir pitié. Il suffisait que je fusse indicihleinent sainte par ma Vocation et que j'aveuglasse de tant de larmes les yeux des mortels que les plus orgueilleux en vinssent à tâtonner humblement du côté du ciel.

J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché les mamelles à des femmes qui étaient comme de la lumière et j'ai percé des petits enfants qui me regardaient avec les yeux des lions mourants

Chaque jour, j'ai galopé sur le Cheval pâle dans l'avenue des cyprès qui va '(de l'utérus au sépulcre » et j'ai fait une fontaine de sang de tout fils de l'homme qui se trouvait à ma portée...

J'ai sans doute le droit d'être fière, étant la messagère du Seigneur Très-Haut...

On peut concevoir mon saisissement à relire ainsi mon poème d'il y a ving-t ans, LaineTitalion defEpéey où s'exprimait le désespoir du noble glaive aux mains des goujats, poème en prose transcrit mot pour mot, sous un nouveau titre ; et il est facile d'imaginer ma stupeur en voyant que, pour finir dig-nement sa plaquette, l'ingénieux boche m'avait encore emprunté les deux

alinéas formidables de la préface de Sueur d(Sang, sans autre changement que le nom de l'Allemagne substitué au nom de la France :

AU SEUIL DE l. APOCALYPSI 3^9

<f V Allemagne est tellement le premier des peuples..., etc. »

Il serait évidemment ridicule de se plaindre. La Bochie me comble d'honneur.

7. — Le temps est devenu horrible et je ne puis me faire soigner dans ce désert. Il faut, dès demain, rentrer à Bourg-- la-Reine.

CONCLUSION

Advienne maintenant ce que Dieu voudra ! Je m'arrête, ayant eu le bonheur, après tant de mois d'incertitude et d'angoisse, de pouvoir noter un important succès militaire que nos politiciens n'ont pas réussi à entraver et qui semble présager enfin la définitive expulsion des brutes allemandes.

L'immense effort accompli en France, depuis un an, sera-t-il jugé, par la Miséricorde aux abois, suffisamment expiatoire ? A l'extrémité du lac de sang, devons-nous craindre un pont sur l'Abîme, un pont du Démon pour aller plus loin que l'Abîme ? On ne veut plus de pasteurs et les pasteurs se sont condamnés eux-mêmes. Celui qui devrait parler plus haut que tous les canons est silencieux.

Il y a deux mois à peine il fut question d'un appel de Benoît XV en faveur de la paix. Le si-

ïence vaudrait mieux, !e silence même de la mort. Par l'efTet de la plus inconcevable injustice, le Saint-Père aurait adressé d'identiques objurgations ou implorations à tous les souverains et à tous les peuples, les faisant tous également solidaires et responsables de la monstrueuse iniquité des agresseurs ! Les opprimés, les spoliés, les torturés, les assassinés, sur le même banc que les criminels aux assises du Vicaire de Jésus-Christ !

Dans les temps anciens, lorsqu'il y avait un Pape, il se fût dressé dès le premier jour,disant aux scélérats, comme le prophète Nathan à David :

« Ta es ille vir qui fecit hoc. Guillaume, c'est toi le coupable ! François-Joseph, c'est toi le coupable ! Je vous retranche l'un et l'autre de mon troupeau,je délie vos peuples et vous abandonne à la vengeance des hommes, en attendant la colère de Dieu que j'appelle sur vos têtes impies. »

Quelque misérablement incrédule que soit devenu le monde chrétien, la force œcuménique d'une telle sentence nominative eût été incalculable. Ou aurait eu, au moins l'illusion d'un renouveau de la Vie surnaturelle et les conséquences auraient pu être infinies. Mais nous sommes loin des Grégoire et dQà Innocent. Toute grandeur est exilée au fond de l'Histoire

et si Dieu veut agir manifestement, il faudrai bien qu'il agisse de Zwf-m^m^, victorieusemen comme il y a deux mille ans, lors-

qu'il ressuscita d'entre les morts.

J'attends les Cosaques et le Saint-Esprit.

APPENDICE

Extraits de sermons allemands publiés par le journal ang-lais The Standard.

Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que nous faisons un acte d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires. L'amour divin est répandu sur le monde mais les hommes doivent souffrir pour leur salut. Les parents aiment leurs enfants, mais ils les châtient. Les maitre?= aiment leurs élèves, mais ils les punissent. L'Allemagne aime les autres nations, mais elle les châtie pour leur bien .

Rhkinold Sekbeeg, Professeur de théologie à Berlin.

De même que le Tout-Puissant fît crucifier son Fils, afin que s'accomplît l'œuvre de rédemption, de même l'Allemagne est destinée à crucifier l'humanité pour assurer son salut j l'humanité doit être sauvée par le sang et le feu et par l'épée. Les guerriers allemands ne ver.sent pas d'un cœur joyeux le sang des autres nations; c'est pour eux un devoir sacré qu'ils ne sauraient négliger sans commettre un péché. iVotre empereur adoré hait les horreurs de la guerre. Peodant de Inncî'Lies années, il travaillai! maintenir la paix dans le monde. L'Allemagne n'a jamais employé sa force à menacer l'indépendance d'une nation. C'est pré-

cisément à cause de notre pureté que nous avons été choisis comme instruments du Tout-Puissant, pour punir les envieux, châtier les méchants et pour frapper de l'épée les peuples pécheurs . La mission divine de rAllemagne,mes frères, est de crucifier l'humanité. Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement; ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doi-

veat détruire. Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié. Les méchants, les amis et les alliés de Satan doivent être anéantis comme de mauvaises herbes. Satan, lui-même, qui est venu dans le monde sous la forme d'une grande puissance (l'Angleterre), doit être écrasé. L'Allemagne a pour tâche divine d'accomplir la destruction de ceux qui personnifient le mal. Quand l'ouvrage sera fini, le feu et l'épée n'auront pas travaillé en vain, ce sera la rédemption de 1 humanité. Le règne de justice sera établi sur la terre et l'empire allemand, son créateur, restera son p fecleur.

Pasteur Pilippi (Berlin).

Le Ciel a béni les Allemands et les a désignés comme le peuple élu. Nous faisons cette guerre avec la conviction que nous exécutons les desseins divins, en détruisant nos ennemis et eu établissant notre domination. L'Allemagne défend la chrétienté. Ses ennemis sont ceux de la vraie religion. C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux, d'un amour plein de reconnsissauce, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan, et que nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers

des milliers de non-élus. Nous devons combattre les méchants par tous les moyens possibles; leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes. 11 ne peut y avoir de compromis avec l'enfer, de pitié pour les serviteurs de Satan. En d'autres mots, point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes, et tous les peuples qui se sont donnés au diable, qui ont été, en conséquence, condamnés à périr par une sentence divine.

Pasteur Lobbbl (Leipzig) .

Le 25 mai 4911, M™» Léon Bloy a reçu une lettre importante signée Joseph LeJèure,organiste, sans adresse.

Toutes les recherches ayant été vaines, aucune réponse n'a pu être faite et l'expéditeur, s'il vit encore, est prié d* »e faire connaître.

TABLE ALPILVBÉTÎQUE

DES NOMS CITEG DANS CET OUVRAGE

Mgr Amette, Cardinal Archevêque de Paris Gabriele d'Annunzio.

Gabriel Aubray.

Arnauld d'Andilly.

Honoré de Balzac.

Barbey d'Aurevilly.

Abbé Barbier.

Henri Barbet.

André Baron.

Maurice Barrés.

Edmond Barthélémy.

Emile Baumann.

Beethoven .

Léon Belle.

Benoît XV {Religio depopu-

lata) .

Bergson .

Saint Bernard.

Gaétan Bernoville.

Bethman-HoUweg^.

Louis Bertrand.

Mgr Benzler, évèque de Metz ,

Adolphe van Bever.

Bismarck.

Mgr Bolo, prolonataire apostolique.

Léon Bonhomme

Saint Boniface.

Jean Boussac.

Jeanne Termier-Boussac.

Paul Bourget.

Eugène Borrel.

Henr Boutet.

Walter Bloera.

Général Bronsari von Schellendorf.

Jean -Frédéric Brou.

Madeleine B.

Mgr de Cabrières, cardinal archevêque de Montpellier.

M. et Madame Caillaux.

Ventura Garcia Calderoa.

Carlyle.

Carnegie. Frenck.

Guy de Cassagnac. Léo Funteck.

Cauchon .

Cervantes.

Charles VII.

Christine van derMeer.

t-ornuau.

O'Gonnor.

Aurelien Coulangea,

Clemenceau.

Georges Grès.

Cromw^eli.

Maréchal Davout.

Père Deniflc, historien de Luther .

Sir Charles Dilke.

Gétith-al von Disfurt.

Saint Dismas, le Bon Larron.

André Dupont.

Saint Edmond.

Anne-Catherine

Emmerich.

Emile Fahre.

Emile Faguet.

Fénelon .

Paul Féval.

Josef Fiorian.

Anatole France.

François-Joseph.

Frédéric le Grand.

Frédéric-Guillaume III.

Abbé Gamber (?).

Gabriel Gargam.

Garibaldi .

Mgr Gibier, évèque de Versailles.

Raoul Gilbert Guillaume II.

Henri van Haastert.

Gabriel Hanotaux.

Haraucourt.

Hein, prêtre ou pasteur allemand du Reichstag.

Ernest Hello.

Louis Hénault.

Maréchal von Hindenbourg.

Victor Hugo.

Huysmans.

Vincent d'Indy.

Jaurès . Jeanne d'Arc.

Général JofTre.

Benoît Joly.

Elisabeth Joly,

Annette Kellerraann.

Général von Klausewits, Général von Kluck.

Paul de Kock.

Krupp.

TABLE AI.PFI VBériOl'B

Sôy

Jean de la Laurencw,

Selma Lagerlôf

Capitaine Lange.

Laqiierrière.

Pierre Lasserre.

Adolf Lassoa.

Georges Leci.mle.

Jules Lemaître.

Camille Lemonoier.

Léopoid Levaux.

Marguerite Levesquf*.

Hyacinthe Loyson el son bâtard.

Louis XL

Mgr Luçon. cardinal archevêque de Reims.

Baron î-umbroso.

Luther.

Lutoslawski,

Joseph de Maistre.

Auguste Marguillier.

Jacques et Raïssa Maritain.

René Martineau.

Léon Matsouoka .

Pierre van der Meer de Wal-

cheren.

Mélanie de la Salette.

Henri Merlier.

Ch. Meonier, édi'.eur.

Millerand.

Comte de Mon.

Mont.

Napoléon 1er.

Napoléon IIL Nietzsche.

Carlos Olivarès.

Ostvvald.

Armand Parent

Pascal.

Charles Péguy.

Péladan.

Jeanne Peyrabon.

Enéas Sylvius Piccolomini

(Pie II).

Pie X.

Dr Hermann Platz.

Poincaré.

Alfred Pouthier.

Dr Pozzi

Abbé Quignard, curé d»

Saint-Louis d'Autin.

Rachilde.

Philippe Raoux

Félix Raugel.

Regnault de Chartres.

Reuan .

Adolphe Retté.

Abbé Rigaux, curé d'ArgVBQ-

ves.

Georges Rouuult.

lieuteaiant-colonel Ronsset.

Sainte-Beuve.

Père Samuel, prédicateur

boche.

Marc Sang'nier.

Schiller.

Schlumberger.

De Schœn.

Schopenhauer.

Joseph Serre.

Paul Souday.

Stock.

Mgr Tacci Forcelli, noncodn l'apc ;'i la cour de Bti:^ique.

Talieyrand.

Albert. Telbisz.

Pierre Termier.

D' Joseph Termier.

Gustave Téry.

Père Theiner.

Aadré Theuriet.

Augustin Thierry.

Tolstoï.

Mgr Touohet, évêquc d'OrUi-

ans.

Turpin.

La Trémouille.

Alfred Vallette.

Abbé Vertot, historisn de

Malte.

Abbé Wetterlé.

Louis Veuillot.

François Veuillot.

Vibert, graveur.

Villiers de l'isle-Ada».

Ricardo Vines.

Vallet de Viriville.

Viviaui.

Voltaire.

Dr Serge VoronoflF.

Zola.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 5

Il s'est trouvé, aux xix» et xx» siècles. 7

Le mal viendra-l/-il, comme toujours, de rAUemagne ?. 17

Ce que je pense de Louis Veuil ol 18

Je suis indiscutablement un vieux mendiant 24

La religion du corps et la trique. . 20

Mgr Bolo 30

Commencé le Pèlerin de l'Absolu 3^

Opinions d'un vicaire de Paris 'M\

Parole prophétique de Paul Bourget 3^

Le têtard d'Hyacinthe Loyson 30

Mystique moderniste 08

Le « Fraterniste », étonnante ordure ù,'6

Installation à Mévoisins 40

Modernisme historique et modernisme tbéosophique. . . 4?

L'automobile de Son Eminence 5 1

Henri van Haastert. 02

Les Coo prêtres martyrs 53

Réapparition du Désespéré. Dédicaces 55

J'ignore 1 Histoire . 61

L'^ b'^n plaisir des évêques en Autriche. Persécution épiscopale 66

François-Joseph ami de la paix 69

Nous avons une bonne allemande 69

Sur 1(1 Tombe de Huijsmans 71

Jacques MariJain et Bergson , ... 74

Exégèse des Lieux Communs (Nouvelle série) 75

André Theuriet 70

Dédicaces pour Y Exégèse 77

Epitaphe de mon ami Brou 8 j

Sottises qu'on fait dire au Pape 81

L'Enragé volontaire ou In Conspiration du Silence. .. 02

Jules Lemaître et Fénelon 86

Le graod eunuque du .i.atin ne veut pas que je désoblige l'Allemagne 86

Nouvelle édition de Sueur de S m g et dédicaces. 87

Combien je fais souSrir mes amis ! 94

L'insuccès de Sueur de Sang est une preuve nouvelle

de l'existence de Dieu 94

La tête et le ventre de rEglisi- gâ

Je suis fameux en Hollande io3

Le baron Lumbroso, directeur de I1 Revue napoléonienne et collectionneur d'autographes, entreprend mon

exploitation io4

Baptême d'un nouveau filleul i 05

Que ne m'a-t-il été donné de connaître Mélanie ! icô

Bergson académicien 106

Encore Lumbroso, Le cochon en aura pour son argent.. 107
Introluction au Journal d'un converti de Pierre van

der Meer 1 09

Selma Lagerlôf 117

Madame Cailb'ux 118

Edifiante piété du Matin 122

La France devant les codions 1 28

Préface pour van Haastert 1 30

Admirable goujatisme de Lumbroso i34

Cambronne à la neuvième Chambie i^q

Un miraculé de Lourdes i43

Idéal de Marc Sangnier 1 4?

Dédicaces [)our Je m'accuse ! i-^o

Plus de crétins 1 5 1

TABLE DKS MATlàltRS 36 1

Paris en feu ! i52

Mévoîsins lîj/j

Commencé Jeanne d'Arc et l'Allemagne i54

Jeanne Peyrabon i55

Inquiétude universelle. Les cataclysmes annoncés sontils proches? 169

Apparition du Pèlerin de l'A bsolu 1 60

Ordre de mobilisation générale 161

Assassinat de Jaurès. Le défi de rAllemagne à l'Immaculée Conception 162

L'Expiation i63

« Tes ennemis t'environneront de tranchées » i65

Viol de la Belgique. L'Allemagne déclare la guerre à la

France, à la Russie et à l'Angleterre 1C6

Absence de Madeleine. Enorme angoisse 168

Atrocités inouïes 171

Mort de Pie X 175

Amette peut devenir Pape. C'est à faire peur aux constellations , 176

Nous revoyons enfin Madeleine 18 1

Fuite à Rennes i83

Election de Benoît XV 184

Victoire incompréhensible de la Marne 187

J'attends d»!s signes. Ce qui se passe n'est qu'une singerie diabolique du Futur 189

Hôtesse bretonne 198

Mort de Charles Péguy 194

Anniversaire de la Salette, La Cathédrale de Reims, condamnée par son archevêque, est bombardée le

même jour 195

Souvenirs du capitaine Lange 197

Trois jours au Mans, chez Emile Baumann 198

Retour à Mévoisins 200

Possession collective. Cas du peuple allemand 203

« L'active Bertha » ou le Secret de Krupp 209

Beauté de l'âme allemande 210

C'est par esprit chrétien que les Allemands fusillent les femmes et les enfants 214

3G> Alt SSL'IL DK L APOGAM'-^SB

Bourg-1a-Reine 2 1 5

Le général von Disfurt. 0 triques sur les arbres !.. 0 cordes à puits ! . s 16

Notre gouvernement n'a pas été à Bordeaux pour f;iire la noce 2j8

Destruction d'Ypres 222

Ce qui arriva au pèlerinage de Montaigu 22;!

O'Connor 22.5

Adolf Lasson, allemand ineffable 227

Le doux professeur Ostwald, organisateur du monde. . . 229

Paul Bourget et le Démon de Midi 234

Après les massacres de l'Yser 2^8

Neutralité du Vatican 240

Les petites mains coupées , 245

Horrible histoire 2^9

IJ Echo de Paris " v' iMe Viatique de la France ».. 253

Henri Boulet 261

Les prêtres soldats 2O2

J 'attends Quelqu'un 268

Not: '. Dame de Compassion pleure toujours sur sa Montagne 268

Ah ! il faut avoir la foi chevillée 278

86 millions d'Allemands et i30 millions d'esclaves..., 274

Les pétroleurs 277

Aune dame... japonaise 281

Nous revoyons les van der Meer 286

Cervantes 290

De Paradiso terhbstivi 291

« Si mon empereur me voyait ! » 294

Dédicaces pour Jeanne d'A rc et l'A Ucinagne 296

« Debout les morts ! » Soi

Le Lnsitania 30.>

Jeanne d'Arc proscrite en Lorraine 305

Garibaldi et d'Annunzio 306

Nos noces d'argent , ^07

TABLE DES MATlÈHES 30J

f '.Icmenceau parle 308

1 Dccndie et maladie 3 1 0

Admirable article de Barthélémy 319

La Prière Saâ

Mévoisins 328

Nous NE SOMMES PAS EN ÉTAT DÉ GUERRE 3a8

Mgr de Cabrières, contre la Sainte Vieige 332

Uangel est blessé, 334

Chifîres épouvantables 336

Pierre van der Meer à Reims SSg

Ilindenbourg et ses clous 342

Victoire en Artois et en Champagne 347

Serait-ce la g-loire enfin? Je suis plagié par les Boches. Sijy

Conclusion 349

Appendice 353

Tablb alphabétique des noms cités ,, 355

FRANCE

Paraît le 1^^ g^ iq ±q fXu mois

DIHECTEUR : ALFRED VA1,1.ETTB

Le Mercare de France, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception liatlitionnelle des revues en Iraiice, et, en même temps que toutes les questions dans les précx-cupaliotis du moment y sunl irailces, on y lit des articles ou (Jes éludes d'histoire littéraire, d'ai'l, de amsique, de pliflosophie, de science, d'économie |)olitique et sociale, des poésies, des conlcs, nouvelles et romans.

La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passe k l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le Mercare de France paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du i5 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que coin()rend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le Mercure de France donne plus de matières que les autres grands périodiques franc^ais et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-Ô^

rOITIIH*. — lar. HAIIC TIXIIR

PQ Bloy, L^on

2I9B Au seuil de 1* Apocalypse

B1SZ52S

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/auseuildelapocal00bloyuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.